

Études et Documents Berbères, 18, 2000 : pp. 5-85

LES ÉTUDES LINGUISTIQUES BERBÈRES EN EUROPE (ANNÉES 1795-1844)

par
Ouahmi Ould-Braham

Les études linguistiques berbères, au sens technique du terme, ont été le fait des Européens à partir du XVIII^e siècle, non pas que des lettrés berbérophones n'aient pas accordé dans les temps historiques de l'intérêt à telle ou telle variété de leur langue maternelle – bien au contraire ; si l'on inventorie les œuvres écrites en berbère ou parvenues jusqu'à nous ou complètement disparues (on y reviendra dans la conclusion), on ne peut manquer de constater que le corpus est suffisamment substantiel –, mais le berbère a presque toujours le statut de langue opprimée et minorisée dans l'aire culturelle musulmane. De plus, au plan de la simple sociologie historique, la civilisation « post-almohadienne » (M. Bennabi) au Maghreb était en décadence et, comme il le sera démontré plus loin, seule l'Europe rivale était en mesure (dans le monde !) de réaliser un tel programme, qui s'inscrivait dans la connaissance générale, méthodique et raisonnée, des autres cultures et civilisations. Le fait que ce soit l'Europe qui est le maître d'œuvre de cette entreprise aujourd'hui presque trois fois centenaire (études berbères intégrées dans un ensemble plus vaste : les études orientalistes), il a fallu que ce continent ait bénéficié de conditions exceptionnellement favorables.

Un premier constat, il y a eu dans les pays de la rive nord de la Méditerranée occidentale une corrélation étroite entre l'étude des langues et les différents systèmes pédagogiques, qui se sont succédés dans l'histoire particulière de chacun de ces pays. Après la *scolastique* il y a eu la Renaissance, une période qui a bouleversé les modes d'appréhension des phénomènes naturels et des phénomènes sociaux. De plus, l'évolution des techniques de diffusion de la pensée a eu une incidence de premier plan sur la science du langage en construction. La découverte de l'imprimerie a permis de mettre des textes à la disposition du plus grand nombre et fait que la communication a pris de l'ampleur. Cela a contribué aussi à la Réforme religieuse. La Renaissance a favorisé la publication des premières grammaires relatives aux langues *vulgaires*, devenues des langues nationales. De même, on édite des manuels pédagogiques de langues étrangères et des dictionnaires multilingues. L'étude des

langues ne s'est pas limitée aux langues européennes, on commence à décrire celles des autres continents : c'est ainsi qu'ont vu le jour des études sur les langues maya ou zapotèque, propres aux locuteurs du continent américain.

De même les études orientales n'ont pas été négligées ; outre le triptyque hébreu-arabe-araméen auquel se sont ajoutés le persan et le turc, on se penche sérieusement à d'autres aires (indienne, chinoise, japonaise, etc.), en recueillant des échantillons linguistiques et en rapportant des manuscrits originaux venant enrichir des fonds de bibliothèques. Dans cette dynamique, les études berbères ont pu naître, et progresser timidement au début pour amorcer un relatif développement qui va sans se démentir.

Cela dit, c'est en suivant l'histoire de ces études qu'on peut convenir qu'il n'est guère viable d'isoler cette dernière du contexte général (climat culturel et rôle joué par des institutions, initiatives des pouvoirs légitimes relevant de l'autorité des États ou bien des initiatives privées, qu'elles soient individuelles ou émanant de groupes). Les contributions berbérissantes recensées ici sont donc européennes et représentées par les principaux pays. Et comme on le verra plus loin, l'école française a occupé pour la période considérée la première place, suivie de près par l'école allemande, elle-même devant l'école anglo-américaine.

L'objet de cet article est de poser des jalons, sur une période d'un demi-siècle. Elle démarre en 1795, date de la fondation en France, sous la I^{re} République, d'une institution académique (l'Ecole des Langues'O) symbolisant les débuts du projet orientaliste en France et dans les principaux pays de l'Europe ; cette période nous la terminons par l'année 1844 aux environs de laquelle les études berbères, et orientalistes en général, se consolident très sérieusement. Notre période chronologiquement, nous la « scindons » (même si la continuité semble aller de soi) en deux parties :

- de 1795 à 1822 ;
- 1822 à 1844.

La Première partie (1795-1822). Les apports berbérissants de ces années là proviennent des missions scientifiques, et comme pour le siècle des lumières, des résultats de missions encyclopédiques de voyageurs scientifiques. Qu'il s'agisse des francophones J. B. Bory de Saint-Vincent, Ali Bey (pseudonyme de Domingo Badia y Lebich), Adriano Balbi, Jean-Raymond Pacho ; ou des anglophones James G. Jackson, George F. Lyon, Dixon Denham ; ou encore des germanophones Friedrich Hornemann, J. M. A. Scholz, August Friedrich Ukert, Heinrich F. Minutoli. Ces échantillons, et ceux antérieurs à l'année 1795, ont servi à des états généraux sur les langues parlées dans le globe (les *Mithridates*, 1812, d'Adelung et Vater ; *Introduction à l'Atlas ethnographique du globe*, 1826, de Balbi ; *Vocabulaires appartenant à diverses contrées de l'Afrique*, 1839, de Koenig, etc.).

La seconde partie (1822-1844) est inaugurée par la fondation de la Société asiatique à Paris, fondation suivie d'autres créations d'autres associations

orientalistes dans d'autres pays. Au plan de l'histoire politique, il y a l'année 1830 qui est la date de la prise d'Alger, et dans le domaine du savoir dès les premières années de l'occupation, des militaires français entreprennent, simultanément à la conquête, une exploration méthodique et des programmes de découverte de l'Algérie. Une action dont les objectifs étaient, outre l'aspect stratégique, de produire scientifiquement le pays afin de mieux le connaître. Au plan de la connaissance, les disciples de Saint-Simon (1760-1825) ont joué un rôle qui ne peut être minimisé. Après Égypte, où les saints-simoniens se sont consacrés en fait à la modernisation du pays (certains apprirent l'arabe, se convertirent à l'islam), c'est l'Algérie qui est devenue une de leurs terres de prédilection. Là, leur action ne s'est pas limitée au domaine économique, ils ont donné naissance à la politique du Royaume arabe de Napoléon III (avec Ismaël Urbain). La fameuse Commission d'exploration scientifique d'Algérie, une héritière méconnue de la commission d'Égypte se met en place durant les années 1840-1842.

I. LES ÉTUDES BERBÈRES DE 1795 À 1822

L'homme des Lumières et l'étude des langues

Le XVIII^e siècle (1715-1800) en Europe, avec la prééminence de la pensée et de l'esprit critique, voit naître des sciences s'accompagnant progressivement de méthodes expérimentales. C'est aussi un siècle cosmopolite, caractérisé par la multiplication des échanges intellectuels entre différents pays du vieux continent. Le développement de la presse aidant, les scientifiques et les gens de lettres des grandes capitales (Paris, Londres, Berlin, Saint-Petersbourg) diffusent l'essentiel de leurs travaux dans des publications. L'époque se prête aussi à la multiplication des lieux de convivialité stimulant la maîtrise des connaissances et le débat, comme les salons et les cafés (par exemple le Procope à Paris), et aussi les académies, les bibliothèques et les loges.

Outre l'essor scientifique et l'épanouissement de la raison critique¹, une production philosophique considérable (Voltaire, Rousseau, Kant, Hume...) énonce des principes généreux comme l'égalité entre les hommes, et soutient l'idée de la nécessité d'améliorer la société, de libérer les opprimés, d'instruire

1. Michel Vovelle (dir.), *L'homme des lumières*, Paris, Seuil, 1996, 488 pp. (Univers historique); Daniel Roche, *Les Républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, collection «Nouvelles études historiques», 1988, 393 pp.; id., *Le Siècle des Lumières en province : académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1989, 2 vol., 394 + 520 pp.; id., *La France des Lumières*, Paris, Fayard, collection «Civilisations et sociétés», 1993, 2 vol., 467 pp.; Jean de Viguerie, *Histoire et Dictionnaire du temps des Lumières*, Paris, Robert Laffont, collection «Bouquins», 1995, 437 pp.

les pauvres. Les théories des philosophes inspirent le despotisme éclairé, et l'idée de bonheur et de progrès sont parmi les nouvelles valeurs qui apparaissent dans le champs intellectuel. De nouvelles formes littéraires se font jour également, dont l'Encyclopédie est une des plus manifestes.

L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers a été publiée de 1751 à 1772, en 28 volumes, par des philosophes du siècle des lumières, comme Denis Diderot et Jean d'Alembert et d'autres collaborateurs. Elle suit l'expérience de la *Cyclopaedia* de l'anglais Chambers (publiée de 1728 à 1742) et se caractérise par l'esprit scientifique, en vertu duquel les méthodes expérimentales, appliquées à des questions philosophiques, aboutissent à l'*empirisme* et, selon ce principe, toute notre connaissance dérive, directement ou indirectement, de l'expérience par les sens. Cet esprit scientifique se manifeste par son aspect pluridisciplinaire².

La philosophie s'inspire de l'esprit critique qui s'exerce principalement contre les institutions. A la monarchie absolue, le modèle anglais (ou monarchie « tempérée ») lui est préféré. La critique historique des textes sacrés attaque les certitudes de la foi, le pouvoir du clergé et les religions révélées. Les philosophes s'orientent vers le *déisme*, ou l'existence d'un dieu en dehors de toute église.

Dans le sillage de la philosophie de Locke, les penseurs et les scientifiques de ce siècle considéraient que la connaissance, loin d'être innée, procédait uniquement de l'expérience et de l'observation guidées par la raison. Ils avaient foi en l'éducation et la recherche de la vérité. Celle-ci devait se révéler par l'observation de la nature plutôt que par l'étude de sources autorisées (Aristote ou la Bible). L'homme de sciences a joué à cette époque un rôle non négligeable dans la détermination des caractéristiques du vaste mouvement culturel en cours, et la figure du philosophe doué d'une raison critique va de pair avec l'homme de sciences triomphant. Ce savant, qui expérimente et analyse, est un modèle dans le savoir. Condorcet consacre la prééminence des sciences sur les belles-lettres, avec la fondation de l'École polytechnique et du Conservatoire des arts et métiers, et la création de l'Institut en 1795. Aussi la vulgarisation scientifique est-elle à l'ordre du jour.

Depuis deux siècles, l'Europe a connu une révolution scientifique. Avec ses professeurs d'université, ses médecins, ses artistes, ses philosophes, ses mathématiciens, ses astronomes, ses naturalistes, ses architectes et ses ingénieurs, le vieux continent acquiert de nouveaux savoirs et la figure de l'intellectuel et de l'homme de sciences se dessine avec force. Celui-ci, en utilisant des

2. Le XVIII^e siècle, où la spécialisation n'était pas de mise, touche à des domaines multiples : science, philosophie, arts, politique, religion, etc. Il ressort que ce qui caractérise ce siècle est la production de dictionnaires et de sommes littéraires, dont l'*Encyclopédie* est l'un des ouvrages essentiels. On peut citer aussi : *L'Esprit des lois* de Montesquieu (31 livres), *L'Histoire naturelle* de Buffon (36 volumes), *L'Essai sur l'origine des connaissances humaines* de Condillac, le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire (614 articles).

méthodes empiriques, des mesures et des vérifications, est armé d'instruments nouveaux (microscope, télescope, système métrique). Chaque État encourage et coordonne les développements économiques, et technologiques de la nation, et met la science de l'innovation militaire. Le scientifique européen est sur la voie de la professionnalisation.

Et puis il y a les explorateurs. Qu'ils s'appellent Bougainville, Cook, La Pérouse, La Condamine, Pallas, ou Humboldt, ou encore Mungo Park, Hornemann, et Badia y Leblich, ils ont explorés des océans et des continents en donnant la matière d'un savoir encyclopédique du globe, constitué de descriptions, de cartes, d'herbiers, de collections, de données statistiques, et de matériaux linguistiques. En 1784 à Calcutta, sir William Jones (1746 - 1794) fonde la *Royal Asiatic Society of Bengala*. Magistrat et président de cette société savante, il acquiert une connaissance sûre d'un pays de l'Orient, car là nous sommes en plein « orientalisme » savant qui va en se développant. Le philologue anglais établit la parenté entre le grec, le latin et le sanscrit : la grammaire historique et comparée fait ses premiers pas. Charles Wilkins, un autre indianiste, a été le premier traducteur de la Bhagavad-Gîta.

D'autres travaux d'érudition ont été entrepris, comme la publication de *Oupnek'hat* (1801-1802) par Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805). Celui-ci, engagé dans la Compagnie française des Indes orientales pour pouvoir étudier sur place les anciennes doctrines religieuses et les Ecritures sacrées du culte de Zoroastre, réunit des dizaines de manuscrits, le *Zend-Avesta* et les premiers *Védas*. Il rapporte aussi de nombreux échantillons dans d'autres langues. De retour en France, Condorcet et Turgot ont loué son travail.

Premiers échantillons linguistiques berbères

Cette digression sur le siècle des Lumières est pour montrer le *back-ground* qui éclaire sur l'émergence de la science linguistique en développement et des études sur les langues classiques et sur les langues exotiques (dont le berbère). La grammaire philosophique et l'étude des langues particulières sont les deux faces d'une même pièce.

Pour ce qui nous concerne directement et aller au vif du sujet, il convient de mentionner la plus ancienne notice sur le berbère concernant le dialecte chleuh (Sud-ouest marocain), qui date de 1715. Elle est donnée par Jezreel Zacharias Jones, comme traduction à une épître en latin, publiée à la fin de l'*Oraison dominicale*³ de Chamberlayne et contient, en outre, un vocabulaire berbère d'une centaine de mots. Puis au cours de l'année 1739 est publiée la relation de

3. J. Zacharias Jones, «Dissertatio de linguâ shilhense» in John Chamberlayne, *Oratio dominica in diversas linguas versa*, Amsterdam, 1715, pp. 30 et 150-154. La dissertation de Jones figure à côté de quelque cent cinquante versions de l'*Oraison* en diverses langues.

voyage de Thomas Shaw⁴, chapelain en 1820 au consulat anglais d'Alger. Elle contient un *Vocabulaire de la langue showiah*⁵ comprenant plus d'une soixantaine de nominaux dans le berbère de l'Aurès (mais il n'est pas impossible que l'informateur soit kabyle), des « déclinaisons de noms et de pronoms », des verbes et des modes de conjugaison, des numéraux et quelques phrases simples.

À la même époque, un Français, Jean-André Peyssonnel⁶ médecin et naturaliste, fait un voyage « par ordre du Roi en 1724 et 1725 sur les côtes de Barbarie » (relation qui ne sera publiée un peu plus d'un siècle plus tard, voir *infra*). Il recueille un court vocabulaire « en langue Chavie », soit un bagage de onze mots berbères pour pouvoir les comparer à ceux de « l'ancien punique, s'il reste encore quelque notion de ce langage ».

Vingt ans plus tard, c'est un Ecossais, George Glas⁷, qui rédige, d'après des documents anciens, un important mémoire sur les îles Canaries dont les langues (entre autres le guanche), littéralement éradiquées par la conquête espagnole, ont été apparentées au berbère. Juste après, paraît à Madrid une histoire générale des Canaries (*Historia general de las islas Canarias*, 4 tomes, 1772-1783 ; 2ème édition, Santa Cruz de Tenerife, 1858-1869). L'auteur José de Viera y Clavijo est un homme d'église espagnol du XVIII^e siècle, directeur de la Société économique de La Palma et poète à ses heures.

Ensuite, c'est un agent diplomatique du Danemark qui rapporte quelques échantillons linguistiques du Maroc, Georg H. Høst⁸. Ce Danois a été suivi

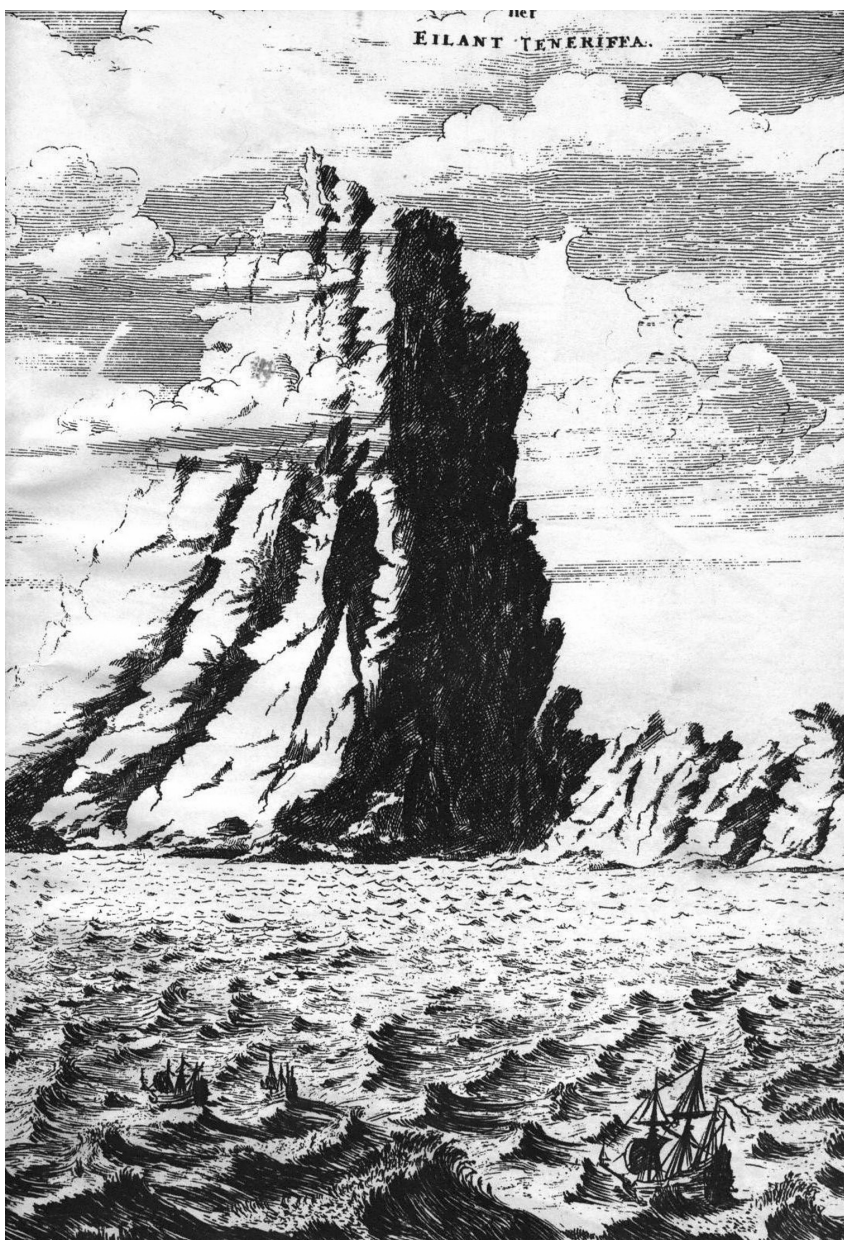
4. Thomas Shaw (1894-1751), retourne en Angleterre en 1733. Il devient professeur de grec classique à l'université d'Oxford. Le titre de son ouvrage est *Travels and observations relating to several parts of Barbary and the Levant*, Oxford, 1738, 431-60 pp. En traduction française : [Thomas] Shaw, *Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, contenant des observations physiques et philologiques et mêlées sur les royaumes d'Alger et de Tunis, sur la Syrie, l'Égypte et l'Arabie Pétrée, avec des figures et des dessins, traduits de l'anglois, La Haye, Jean Neaulme, vol. XLIV-414 pp. + 192 et 172 pp.

5. *Ibid.*, t. II, pp. 134-136.

6. Jean André Peyssonnel, médecin botaniste, né à Marseille en 1694 et mort aux Antilles 1751. Son *Voyage dans les régences de Tunis et d'Alger*, effectué en 1724-1725 et publié en 1838 (Dureau de la Malle) et en 1987 (Lucette Valensi), est un ensemble de 14 lettres écrites au cours de ce séjour en Afrique et adressées à l'abbé Bignon. Établi outre-mer, il est correspondant de l'Académie des sciences de Paris et Montpellier. Sur ce voyageur, voir Charles Monchicourt, « Le voyageur Peyssonnel de Kairouan au Kef et à Dougga (août 1724) », *Revue Tunisienne*, t. 23, 1916, pp. 266-277 et 356-364 ; A. Rampal, « La correspondance de Barbarie de J.-A. Peyssonnel et le but véritable de son voyage (1724-1725) », *Revue Tunisienne*, t. 24, 1917, p. 388-399.

7. George Glas, *History of the discovery and conquest of the Canary Islands*, translated from a Spanish manuscript... to which is added a description of the Canary islands, London, R. & J. Dodsley – T. Durham, 1764, XVI-368 pp. Parmi les ouvrages anciens relatant aussi la conquête des Canaries, J. Nuñez de La Pena, *Conquista y antigüedades de las Islas de Gran Canaria*, Madrid, 1676, 560 pp.

8. Georg Hjersing Høst (1734-1794) a été diplomate et aussi historien. Le titre de sa relation est : *Efterretningen om Maròkos og Fes samlede der in Landen fra Ao 1760 til 1768*, Kiøbenhavn, Trykt hos N. Möller, 1779, 297 pp. En traduction allemande : Georg H. Høst, *Nachrichten von Marokko und Fes, im Lande selbst gesamlet, in den Jahren 1760 bis 1768, ... Aus dem Dänischen übersetzt*, Kopenhagen, C. G. Gottlog, 1781, XVI-312 pp.



Ténériffe : « Galerie agréable du monde » (Leiden 1730)

par deux homologues français : Louis de Chenier et Venture de Paradis. Louis Chenier⁹, le père du poète André Chenier (1762-1794), nommé consul de France à Safi de 1867 à 1882, a réuni des matériaux sur le Maroc et qu'il publie en un ouvrage de trois volumes (en 1787), *Recherches historiques sur les Maures et histoire de l'empire de Maroc*¹⁰, dans lequel se trouve une *Comparaison entre la langue arabe et la langue des Brebes & des Chellu*¹¹. Venture de Paradis¹², orientaliste et interprète aux affaires étrangères, rencontre en 1788 deux Berbères marocains de la tribu H'ah'a, jongleurs de profession, lors d'une représentation à Paris. Il recueille auprès d'eux des éléments de leur dialecte. Envoyé en mission diplomatique à Alger, Venture de Paradis poursuit son enquête sur le berbère avec des étudiants en théologie, originaires de Kabylie. Cette enquête a donné lieu à un essai de grammaire et à un dictionnaire qui n'ont été publiés que tardivement¹³.

En 1786, c'est un Allemand, Peter Simon Pallas¹⁴, qui réalise un travail pour l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg à partir de collections réunies sur la langue russe sur ordre de Catherine II. C'est un autre Allemand, Hartman Bacmeister (1736-1806), membre aussi d'Académie qui avait pris

9. Né le 3 juin 1722 à Montfort, en Languedoc. Jeunesse à Constantinople, ayant suivi un ambassadeur français avant d'obtenir un poste diplomatique au Maroc. Mort le 26 mai 1795. Voir : Louis Grillon, *Un Chargé d'affaires au Maroc. La correspondance du consul Louis Chenier, 1767-1782*, Paris, SEVPEN, 1970, 2 vol., 1073 pp. (Bibliothèque générale de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, 6^e section).

10. [Louis] Chenier, *Recherches historiques sur les Maures et histoire de l'empire de Maroc*, Paris, Imp. Polytype, 1787, 3 vol., VII-424 pp. + 476 pp. + 464 pp. Dans quelques paragraphes, *Langue du Maroc*, il fait part des pratiques linguistiques dans l'empire chérifien ; on y parle une variété d'arabe populaire différente de l'arabe des villes et de l'arabe littéraire et, en outre, il constate l'usage du berbère sous deux formes : la langue des Brebes et la langue des Chellu, correspondant respectivement aux actuels tamazight et chleuh. *Ibid.*, pp. 186 et 187.

11. *Ibid.*, vol. III, pp. 188-89. Les matériaux linguistiques ont été bien notés, voir Isabelle de Saporta, « Une enquête linguistique au XVIII^e siècle : le vocabulaire arabe et berbère recueilli par L. Chenier, consul de France au Maroc », *G.L.E.C.S.*, t. XV (1870-71), 1876, pp. 1-16.

12. En 1787, juste avant les premières enquêtes de Venture de Paradis sur le berbère, un autre Français, M. Barbe, envoie de Bône au professeur Desfontaines un vocabulaire de « la langue des Kabayles, habitant du mont Atlas » mais qui ne sera publié qu'en 1830. Sur les recherches de Michel Venture de Paradis, voir le baron Henri Aucapitaine, « Études récentes sur les dialectes berbères de l'Algérie », *Nouvelles Annales des voyages*, vol. 162 (6^e série, t. 18), 1859, pp. 170 et sq.

13. Publiés partiellement un demi-siècle plus tard : Jean Michel de Venture de Paradis, *Grammaire et Dictionnaire abrégés de la langue berbère*, revus par Amédée Jaubert et publiés par la Société de géographie, Paris, Imp. royale, 1844, XX-236 pp.

14. Naturaliste et voyageur allemand célèbre, né à Berlin en 1741 et mort dans sa ville natale en 1811. Déjà connu par des travaux d'histoire naturelle, Catherine de Russie l'attire comme d'autres savants allemands à l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg. Avec des scientifiques de cette institution, il participe à une expédition en Sibérie ayant pour fin d'observer le passage de vénus sur le soleil en 1769. Il consacre ensuite dans son domaine plusieurs travaux intéressants. Quelques voyages savants ayant suivi, il avait formé des collections considérables de plantes et de paléontologie. La relation (en allemand) de son *Voyage dans différentes provinces de l'empire russe*, de 1768 à 1773, St-Petersbourg, 1771-1776, en 3 vol., a été traduite en français par Gautier de la Peyronie, Paris, 1788-1793, 5 vol. (une seconde édition a été revue par Lamarck et Langlès).

auparavant l'initiative du projet de publier un vocabulaire comparatif des langues ; il avait su intéresser l'impératrice. Il entretient à cet effet une correspondance suivie avec la plupart des savants de l'Europe, mais l'entreprise n'a pu aboutir. La tsarine charge alors Pallas de la réorganisation des vocabulaires rassemblés et de leur édition matérielle. Il publie le *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa Augustissime cura collecta* (Saint-Petersbourg, 1787-1789, 2 vol.).

Ces deux volumes contiennent deux cent quatre vingt-six mots de deux cents langues d'Europe et d'Asie. Les langues d'Afrique et d'Amérique étaient prévues dans la troisième volume, qui n'a jamais vu le jour. Il semblait que l'impératrice n'était satisfaite du résultat ; elle a établi elle-même une liste de cent trente mots à comparer, et Pallas a été astreint d'exécuter la tâche. Un autre ouvrage a paru en 1791-92 en 4 volumes, rédigé par ordre alphabétique et en caractères cyrilliques, dans lequel se trouvent les langues des quatre continents.

Ces ouvrages et, un peu plus tard, les *Mithridates* d'Adelung (en 1806 et en 1817), ainsi que d'autres recueils, constituent les débuts du comparatisme en Europe. S'agissant des langues africaines, y sont représentées le copte, le hottentot, le kaffir, le chleuh (une variété du berbère)¹⁵. Pour ces langues, les sources en sont : suédoise (Stockholm 1783), allemande (Berlin 1784) et française (Paris 1787). Le vocabulaire chleuh a été compilé à partir de *Dissertatio de lingua Shilhense* de Jezreel Jones – partie contenue dans *Dissertationes ex occasione Sylloges orationum dominicarum scriptae ad Jo. Chamberlainium*, Amsterdam 1715 – jusqu'à Chénier (1787).

La fondation de l'École des langues orientales, suivie de l'Expédition d'Égypte

La fondation de l'École spéciale des langues orientales en 1795 et l'expédition de l'Égypte par Bonaparte (1798-1801), le futur Napoléon, constituent deux événements majeurs, du point de vue de l'histoire institutionnelle des savoirs.

L'École spéciale des langues orientales a été créée par la Convention, suivant un décret-loi du 10 Germinal an III (30 mars 1795), en pleine période troublée de la Révolution, elle est vouée à l'enseignement des langues orientales vivantes « d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce » et « destinée à former promptement des drogman capables de remplacer ceux qui ont abandonné le service de leur patrie ». Louis Langlès a été nommé président (administrateur)

15. Tomas Habraszewski, « African languages in the *Comparative Dictionary of all Languages and Dialects arranged in alphabetical order*, Saint-Petersbourg, 1791-92 », *Africana bulletin*, t. 9, 1968, pp. 100-101.



Costumes et portraits (Description de l'Egypte)
État Moderne. Vol. II, pl. B
L'astronome Godefroy (aq. fort. Audoin sc)t

de l'établissement et, en même temps, professeur de persan. Le cours d'arabe a été confié à Silvestre de Sacy et celui de turc à Venture de Paradis.

En France comme d'autres pays d'Europe, il devient nécessaire de former des drogmans et de perfectionner des étudiants orientalisants en leur donnant des compléments de savoir. On pouvait sans quitter le vieux continent étudier et enseigner des langues exotiques. C'est le cas d'une partie de l'« armée » d'interprètes qui a suivi Bonaparte en Égypte.

L'expédition d'Égypte a été décidée par le Directoire. Ce dernier a compris la menace que représente la popularité nouvellement acquise par Bonaparte après la victoire d'Italie, et il lui propose le commandement d'une armée destinée à envahir l'Angleterre. Le général prend finalement la tête de l'expédition d'Égypte qui a pour objectif de contrarier la présence anglaise en Méditerranée orientale et sur les routes des Indes. Il embarque à Toulon le 19 mai 1798, amenant dans cette expédition 170 savants, archéologues, astronomes, linguistes, historiens et botanistes, qui n'avaient d'autre justification que d'apporter une caution intellectuelle et d'attirer les bonnes grâces de l'Institut à l'égard du futur empereur.

Force est de reconnaître que l'expédition d'Égypte se solde par un échec militaire total mais la mission de Bonaparte marque le début d'une période d'égyptomanie qui n'a cessé, dès lors, de sévir en France. L'art en général fait appel à un style baptisé « retour d'Égypte ». Les bases de l'égyptologie reposent sur l'ouvrage appelé *La Description de l'Égypte* qui contient de nombreux croquis réalisés par Vivant Denon. Champollion mettra au point un dictionnaire et une grammaire des hiéroglyphes en étudiant la pierre de Rosette qui comportaient des inscriptions en égyptien ancien et en grec.

La Description de l'Égypte, publiée entre 1809 et 1828, est aussi l'aventure d'une encyclopédie constituée de milliers de croquis, relevés et notes. Elle témoigne de l'ampleur et de la qualité de l'enquête menée par les savants. Le géographe Jomard, âgé de dix-neuf ans à l'époque de sa participation à l'expédition, prendra la responsabilité éditoriale de neuf cents planches et trois mille gravures recensant les merveilles de l'Égypte (en trois parties : les Antiquités ; l'État moderne ; Histoire naturelle)¹⁶. Cette constitution des sa-

16. Envisagée au Caire par Kléber, la publication est entreprise à Paris en 1802. Elle se poursuit jusqu'en 1830 par les soins d'une commission spéciale animée successivement par Conté, Lancret et Jomard. L'édition est assurée par l'Imprimerie impériale puis par l'Imprimerie royale. Plusieurs ouvrages ont traité de la question ; parmi notre sélection : Jacques Benoist-Méchin, *Bonaparte en Égypte ou le Rêve inassouvi*, Paris, Perrin, 424 pp. ; Yves Laissus, *L'Égypte, une aventure savante avec Bonaparte, Kléber, Menou : 1798-1801*, Paris, Fayard, 1998, 614 pp. ; Henry Laurens, *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, Paris, éd. du Seuil, 1997, 596 pp. ; Dominique Vivant Denon, *Sur l'expédition de Bonaparte en Égypte* / Vivant Denon, Abdel Rahman el-Gabarti ; témoignages croisés et commentés par Mahmoud Hussein, Arles, Actes Sud, 1998, 329 pp., cartes ; Olivier Nolin, *Bonaparte et les savants français en Égypte, 1798-1801*, Paris, Ed. Mille et une nuits & Arte éd., 1998, 143 pp. ; Patrice Bret (éd.), *L'expédition d'Égypte, une entreprise des Lumières, 1798-1801* : actes du colloque international, organisé par



204.

VOLNEY (Constantin-François Chassebœuf, comte de)

Né à Craon (Mayenne) le 3 février 1757. Commença ses études à Ancenis, les termina à Angers. Agé de 17 ans, il se rend à Paris, étudier la médecine. En 1782, ayant fait un héritage, il résolut de faire un voyage en Orient. Apprend l'arabe en huit mois dans un couvent du Liban, et pendant trois ans parcourt l'Égypte et la Syrie. Il publie une bonne relation de son voyage en 1787. En 1789, député pour l'Anjou aux États-Généraux. Il est incarcéré sous la Terreur. En 1795, il s'embarque pour l'Amérique et y reste deux années. Revient à Paris. Entre à l'Institut, puis au Sénat. Est créé comte en 1808. Hostile à l'Empire, il vit à l'écart, reprend ses chères études. L'excès de travail préleva sa mort, arrivée à Paris, le 25 avril 1820. Il a laissé d'importants ouvrages sur l'histoire et les langues orientales et fondé un prix annuel de linguistique, portant son nom.

Volney (Archives municipales de Rennes)

voirs, servie par des pratiques scientifiques éprouvées, est allée de pair avec la création de l'Institut national (1795) et de l'Institut d'Égypte (1798), organisme de recherche, qui plus tard deviendra l'Institut français d'archéologie du Caire.

L'expédition d'Égypte, qui a joué directement ou indirectement en faveur de l'orientalisme, a eu un inspirateur : Constantin-François Chassebœuf, comte de Volney¹⁷. Un homme qui a été, en quelque sorte, l'aiguillon dans le projet orientaliste en France ; c'est ce dernier qui a sollicité Venture de Paradis pour qu'il relise son manuscrit de *Voyage* et cet orientaliste est ami et collègue de Langlès, nommés l'un et l'autre à l'Ecole des langues orientales. Bonaparte est personnellement très lié à Volney (et ceci pendant la Convention ; Bonaparte lui a servi d'officier alors qu'il était directeur des Affaires agricoles en Corse) comme il sera lié aussi à Venture de Paradis. Le même Venture a d'excellentes relations avec Langlès et de Sacy, et l'ensemble de ces personnalités ont contribué à la définition et au développement du grand projet orientaliste qui prend forme en ce début du XIX^e siècle. Bonaparte lui-même, d'une certaine manière, a donné du sens au projet en engageant dans l'expédition d'Égypte un grand nombre d'interprètes.

Le projet orientaliste en construction

C'est en réaction à l'universalisme du XVIII^e siècle, qui se fondait sur le modèle des civilisations gréco-romaines, la recherche scientifique des périodes préromantique et romantique, au tournant de la sensibilité et de la mentalité européennes, que la science du vieux continent a adjoint les études de l'Ailleurs (« de l'Orient » en l'occurrence). Ceci dans l'aspiration à élargir l'humanisme classique par la connaissance d'autres civilisations. Après l'exotisme romantique (Herder, Goethe, Schlegel, et autres noms de l'orientalisme littéraire et artistique) et la création de l'Ecole spéciale des langues orientales par la Convention en mars 1795, Silvestre de Sacy, cet érudit d'une grande valeur évoqué plus haut, prône un orientalisme (études arabes) s'attachant aux valeurs du passé, dans le sens du patrimoine et de la mémoire. Dans sa

l'Académie des inscriptions et belles-lettres et l'Académie des sciences, sous les auspices de l'Institut de France et du Museum national d'histoire naturelle, Cachan, Technique & documentation, 1999, XVIII-436 pp., pl.

17. Né à Craon (Maine), le 3 février 1757. Son *Mémoire sur la Chronologie d'Hérodote* (1781) a soulevé des discussions à l'Académie des Inscriptions. Auteur du *Voyage en Égypte et en Syrie* (2 vol., 1783-85) mais l'ouvrage qui a rendu son nom célèbre est *Ruines ou Méditations sur les Révolutions des Empires* (1791) ; il voyage en Égypte et en Amérique. Député aux États généraux, il est emprisonné pendant la Terreur, s'associe au 18 brumaire ; il est vice-président du Sénat impérial, puis donne sa démission de sénateur. Philosophe, orientaliste, le Directoire le nomme le 6 décembre 1795 membre de l'Institut, Académie des Sciences morales et politiques, et il est de la classe de Langue et de Littérature françaises à l'organisation de 1803. Il fonda un prix pour le meilleur ouvrage sur les langues orientales et fut professeur d'histoire à l'Ecole normale. Mort le 26 avril 1820.

démarche – chose originale – la linguistique est conçue dans une approche universaliste, héritée de la « grammaire de Port-Royal ». Grâce à l'action de cet homme, l'orientalisme français est devenu prestigieux.

Dans le projet orientaliste, dans ses aspects humaniste et érudit, ont émergé du côté français, il faut le rappeler, deux figures : Volney et Silvestre de Sacy. Au moment de l'expédition de l'Égypte (voir *supra*), le romantisme, qui n'est pas exclusivement littéraire ou artistique, prend en charge les aspects historique et archéologique des civilisations lointaines. Evidemment, les langues occupent aussi une place de choix pour des raisons qu'on peut comprendre. Pour ce qui nous concerne, Bonaparte s'est fait accompagner par un grand nombre d'interprètes, qui avaient à leur tête Venture de Paradis (nommé professeur de turc à la fondation de l'Ecole spéciale des langues orientales, mais empêché), ce dernier étant en outre conseiller politique et linguistique de l'expédition.

En France, voire dans une bonne partie de l'Europe occidentale, s'est manifesté un intérêt pour les langues et les civilisations de l'Orient dès le ^{xviii}^e siècle et même avant (au Collège de France, la chaire d'arabe y remonte à 1538, confiée à Guillaume Postel. Cette chaire a été dédoublée à partir de 1587 avec des enseignements de turc et de persan). Des institutions universitaires pour l'étude et l'enseignement des langues arabe, turque, persane et hébraïque existaient déjà ; des érudits ne manquaient pas. L'Italie (Parme, Vatican), les Pays-Bas (Leyde, Amsterdam, Franeker), la Russie (Saint-Petersbourg), l'Allemagne (Berlin, Bonn, Breslau, Dresde, Giessen, Goettingen, Halle, Leipzig, etc.), le Danemark, la Suède, et la Norvège – bref toute l'Europe orientaliste et savante – participent à ce mouvement d'érudition. La place nous manque ici pour entrer dans des détails ou d'expliquer les usages sociaux de l'orientalisme savant.

Néanmoins pour le début du ^{xix}^e siècle, on pourra dire que l'une des caractéristiques de l'orientalisme, d'obédience humaniste et érudit, a été d'avoir un ancrage solide et d'être brillant. Les agents intellectuels ont été pour la plupart issus de la culture héritée du siècle des Lumières, qui a puisé dans la tradition remontant à la Renaissance ; ils ont été soit des hommes de cabinet, soit des hommes de terrain. En second lieu, les découvertes ont été utilisées par les institutions ou les États à des fins tout à fait intéressées, si bien que des moyens avaient été mis à leur disposition. Qu'ils aient été *drogmans* et consuls, professeurs, interprètes militaires, explorateurs, érudits de cabinet, des orientalistes ont mis à contribution leur connaissance de la langue, du pays et de sa société, au service de l'administration à laquelle ils appartenaient.

Si certains orientalistes ont été des voyageurs aventureux, la plupart sont restés dans les capitales intellectuelles, centres de la vie mondaine. Ils sont dans les salons, dans leurs cabinets de travail, dans les bibliothèques, et, pour les titulaires, dans leurs chaires, se consacrant passionnément à la connaissance des langues, des cultures et des sociétés différentes des leurs, animés par une curiosité et une force de travail sans faille. Les orientalistes des débuts peuvent

représenter l'une des tendances de leur champ, à savoir celle de l'humanisme et l'érudition. Très influencés par des récits des voyageurs, des arabisants, des hébraïsants, des araméanisants etc. se découvrent, en plus de philologues, historiens, archéologues ou géographes.

Les études orientales en général, et les études sémitiques en particulier, étaient en rupture avec la théologie depuis la fin du XVIII^e siècle, tant en France qu'en Angleterre. Elles ont débouché sur la préoccupation pratique de former des drogmans. D'ailleurs des enseignements correspondant à ces besoins ont été créés, que ce soit à Paris, à Vienne, ou à Kazan. Même si les institutions allemandes sont restées aux mains des théologiens¹⁸, l'orientalisme laïque a pointé son nez outre-Rhin, avec Joseph von Hammer-Prugstall (1774-1856) de l'Académie orientale de Vienne.

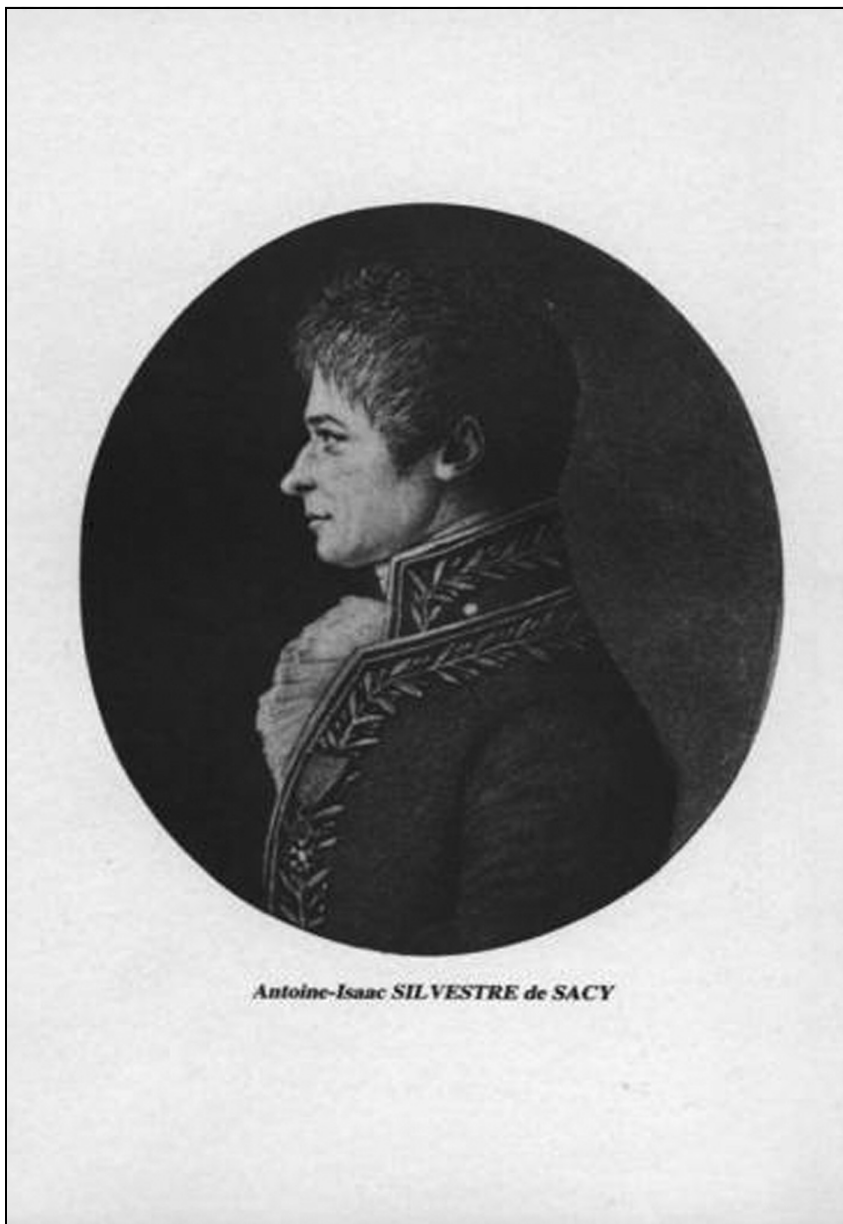
L'orientalisme a eu donc ses grands spécialistes qui se sont donnés comme programme l'étude approfondie de « l'Orient », programme fondé sur l'étude des textes (sources originales) et une connaissance sûre des langues indigènes. Puis les sciences humaines naissantes se construisent des méthodologies mais sans pouvoir y incorporer toutes les données accumulées par les différentes disciplines de l'orientalisme savant. Seulement les immenses matériaux amassés vont permettre d'autres activités scientifiques et para-scientifiques : éditions critiques et traductions de textes, élaboration de dictionnaires et de grammaires, constitution de l'histoire événementielle, travaux d'ethnographie et de géographie historique.

Dans le domaine étroit de la recherche linguistique, les orientalistes ont fait preuve d'originalité en esquissant des travaux prometteurs (Adelung, Vater, Bopp, de Sacy). C'est à la même époque qu'on assiste à la naissance de l'orientalisme arabisant en tant que champ scientifique autonome¹⁹.

Et le berbère dans tout cela ? En fait le berbère a commencé à être pris en compte comme appendice d'un savoir de l'aire culturelle arabo-musulmane, même si l'on a conscience çà et là de l'antériorité historique de cette langue (et de ses variétés dialectales) avec l'arabe pour le nord de l'Afrique (les langues ont continué à être considéré dans l'espace et dans le temps).

18. Entre autre disciplines, deux d'entre elles – l'histoire des religions et la linguistique historique et comparée – ont mis l'accent sur des ères classiques des civilisations orientales, dans la phase où elles étaient considérées comme plus « pures ». La première discipline est née en réaction du monopole idéologique chrétienne, tandis que la seconde liée à la linguistique élaborée par Franz Bopp, un élève de Sylvestre de Sacy. La langue occupe dans l'idéalisme allemand de l'époque une place centrale, comme l'expression d'un peuple qui s'identifie à elle et à son « génie » propre. La science linguistique est ici plus idéologique, où la parenté des âmes des peuples (*Volkgeist*) s'identifie avec la parenté linguistique.

19. Déjà florissantes en Angleterre et en Allemagne, les études orientales et particulièrement arabes accusent un retard en France à la fin du XVIII^e siècle, retard que la Révolution rattrape vite, ceci pour des raisons politiques. Avec Sylvestre de Sacy, (de 1795 à 1838), eu égard à son enseignement réputé et à son remarquable tissu de relations, a fait de Paris la capitale de l'orientalisme.



Antoine-Isaac Silvestre de Sacy

L'avènement des Idéologues (1795-1802)

C'est à la suite des *Encyclopédistes* (Diderot, d'Alembert, d'Holbach) et les savants de la génération suivante (Condorcet, Turgot etc.), que s'est formée, dans la transition entre Lumières et Révolution, le cercle des *Idéologues*, dont Cabanis, Destutt de Tracy, Ginguené, Daunou, Volney. À l'initiative de Destutt de Tracy et des autres membres, qui se présentent tous comme les héritiers de Condillac (1715-1780), les discussions se polarisent autour d'une théorie qui essaie de résoudre tout problème philosophique à l'aide de la science des idées, appelée alors l'*Idéologie*. Cette dernière, considérée comme la 'mère' de toutes les sciences, est surtout centrée sur l'homme (Destutt de Tracy, *Éléments d'idéologie*, 1801). Basée sur l'observation et la description, cette théorie générale de la connaissance, préalable à toute science de l'homme et fondée sur l'unité d'une méthode (l'analyse), va du connu à l'inconnu. En 1799 a été fondée la *Société des observateurs de l'homme au sein de laquelle* toutes les branches de la science de l'homme sont représentées.

Les Idéologues ont été à l'origine des institutions académiques, comme l'École normale et l'Institut national, ou les Écoles centrales, établies dans chaque département du pays. À contre-courant de l'ancien système, le type d'enseignement qu'ils préconisent propage l'enchaînement des connaissances comme maxime pédagogique. L'introduction d'une nouvelle matière (la Grammaire Générale, *la science des signes entendue comme la continuation de la science des idées*) est une de leur innovation. La Grammaire Générale, développée par Destutt de Tracy, se trouve au centre du programme d'enseignement des Écoles centrales.

Dans le domaine de l'analyse des langues²⁰ comme il a été dit plus haut, une évolution se dessine et tend vers l'autonomisation du champ linguistique. Des travaux portent aussi bien sur la description des énoncés que sur la mise en relation du langage et de la pensée, qu'également vers la fin du siècle, et au début du XIX^e, sur la comparaison des langues. La *Grammaire* de Port-Royal et l'*Hermès* de J. Harris ont été entre autres des sources d'inspiration des œuvres linguistiques en cours, qui attestent des évolutions tant en France qu'en Angleterre, qu'en Italie et en Allemagne. Parmi les grammairiens et philologues ayant tenté le comparatisme, il y a eu le père Lamy (1688). Plus proche de nous, l'abbé Gabriel Girard (1677-1748) qui, dans les *Vrais principes de la langue françoise, ou la Parole réduite en méthode, conformément aux droits de l'usage* (1747), confronte diverses langues connues. Il propose un classement en *langues analogues, langues transpositives et langues mixtes*.

Jean Claude Chevalier et Simone Delesalle ont montré que la grammaire générale a entrepris, à l'époque, des liens avec des sciences connexes, comme

20. Voir Ulrich Ricken, *Grammaire et philosophie au siècle des lumières*, Lille, PUL, 1978, 241 pp.

par exemple la médecine²¹. On peut ajouter aussi les sciences de la nature (botanique, minéralogie...), où des éléments de classement entre des systèmes « homogènes » paraissent évidents.

Pour la partie proprement linguistique, l'enquête de l'abbé Grégoire, pour mettre en avant la question du français langue nationale, est bien connue. Ce prêtre, partisan des lumières et de la Révolution de 1789, préconise purement et simplement la disparition des patois. Néanmoins, ses différents sondages à travers le territoire ont permis de dresser l'état de la diversité linguistique en France. D'autres enquêtes ont été menées et la mise en place d'institutions éducatives ont permis d'attirer l'attention sur les langues. D'autres facteurs, comme les échanges commerciaux et le travail des missionnaires (évangélisation) ont posé la question des langues exotiques.

Pendant la Révolution et l'Empire, les Idéologues ont joué un rôle dans l'assise de l'institution scolaire, au sein de laquelle l'enseignement de la grammaire générale est encouragé. Le comparatisme apparaît aussi.

Le comparatisme des diverses langues n'est donc qu'un moyen de confirmer le fonctionnement du langage. Lequel se définit par rapport aux lieux, c'est-à-dire à la géographie, se définit par rapport aux mouvements des peuples et à leurs activités, c'est-à-dire à la géographie humaine. Mais souvent entre dans l'amélioration des langues. Il est remarquable que l'article « Etymologie » [de l'*Encyclopédie*] se termine par de longues considérations sur les définitions qui constituent une véritable sémantique. Il s'agit toujours d'améliorer les sciences et techniques puisqu'« une science est une langue bien faite » et par là d'organiser le bonheur des hommes. L'étude des préalables et des finalités est fondamentale²².

En dehors du domaine francophone, des philosophes se sont intéressés au langage. Qu'il s'agisse de Jean-Gottfried von Herder (1744-1803) qui, dans son *Traité sur l'origine du langage* (en allemand), disserte sur l'unité et la diversité humaine, l'aspect anthropologique de la langue, et les relations entre « peuples » et « langues » ; ou de Jean-Baptiste Vico (1668-1744), pour qui la langue constitue des reflets des mœurs anciennes (preuves philologiques), cherche à expliquer la diversité linguistique de l'univers. Un autre penseur, Johann Georg Hamann (1730-1788), a été un des précurseurs des philosophies du langage. S'il critique la rationalité c'est pour mieux mettre en évidence une éthique de la communication, des rapports du langage et de la vérité, et l'avènement du sens.

21. Simone Delesalle et Jean-Claude Chevalier, *La linguistique, la grammaire et l'école : 1750-1914*, Paris, Armand Colin, 1986, p. 149 et sq. Est citée la vaste enquête qui, sous l'égide de l'Académie de médecine et à l'initiative de Turgot, a été menée partout en France de 1774 à 1794 par Vicq d'Azyr.

22. *Ibid.*, p. 153.

Venture de Paradis et quelques autres voyageurs et diplomates

Dans ce climat intellectuel, s'agissant des empires le berbère n'a pas été en reste, même si dans les débuts il n'y a pas eu un engouement particulier. Mais l'intérêt pour cet objet scientifique est resté constant, avec des avancées significatives à certains moments.

En 1797 et 1798 – à peu près à la même époque de l'expédition d'Égypte – un Allemand, Friedrich Conrad Hornemann, encouragé par le succès de Mungo Park engagé pour faire des recherches dans l'intérieur de l'Afrique, explore une bonne partie du continent pour le compte de la Société d'Afrique de Londres. La relation du voyageur allemand est publiée, en 1802, simultanément à Londres (en anglais) et Weimar (en allemand) par les soins de la Société africaine²³. La traduction officielle en français est celle à laquelle l'orientaliste Louis Langlès²⁴, membre de l'Institut, qui y a participé scientifiquement. Aussi figure-t-il, dans cette même édition, l'extrait du travail inédit de Venture de Paradis intitulé *Grammaire et vocabulaire berbères*²⁵, ainsi que les *Observations sur la langue de Syouah*²⁶ par William Marsden, membre de la Société royale de Londres.

Ce sont les premières observations que nous possédons de l'oasis berbéro-

23. Friedrich Hornemann, *Journal of travels from Cairo to Mourzouk, the capitale of the kingdom of Fezzan, in Africa, in the years 1797–1798*, London, G. and W. Nicol, 1802, XXVI-195 pp., cartes; Friedrich Hornemann, *Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Murzuch, der Hauptstadt der Kenigreichs Fessan in Africa in den Jahren 1797 und 1798*; aus der teuschen Handschrift desselben herausgegeben von Carl Koenig, Weimar, Landes-Industrie Comptoir, 1802, XXX-240 pp., cartes. Première traduction française: *Voyages dans l'intérieur d'Afrique pendant... les années 1797, 1798*, traduit de l'anglais [par F. Solvès]; [Précédé d'une introduction par William Young, et suivi d'observations sur la description du pays et des antiquités de Siwah, par le même, d'éclaircissements géographiques, par Jacques Rennell, et d'observations sur la langue siwahane], Paris, André, an IX (1802), LVI-390 pp. Seconde traduction: *Voyage dans l'Afrique septentrionale, depuis Le Caire jusqu'à Mourzouk, capitale du royaume du Fezzan pendant les années 1797, 1798*; suivi d'éclaircissements sur la géographie de l'Afrique par J. Rennell... Traduit de l'anglais [par Griffat de Labaume] et augmenté de notes... par L. Langlès, Paris, Dentu, an XI (1803), 2 vol., 476 pp. La traduction officielle est celle de Rennell.

24. Louis-Matieu Langlès (1765-1824), diplômé d'arabe et de persan, il est l'auteur de nombreux travaux orientalistes. Il a établi l'édition de l'ouvrage de Hornemann, par des notes et par son *Mémoire sur les oasis, d'après les auteurs arabes* in Friedrich Hornemann, *Voyage dans l'Afrique septentrionale, depuis Le Caire jusqu'à Mourzouk, capitale du royaume du Fezzan...* Traduit de l'anglais [par Griffat de Labaume] et augmenté de notes... par L. Langlès, Paris, Dentu, an XI (1803), pp.341-404.

25. J.M. Venture de Paradis, «Grammaire et vocabulaire berbères», extraits par Langlès, in F. Hornemann, F., *Voyage dans l'Afrique septentrionale*, Paris, Dentu, t. II, an XI (1803), pp. 413-450.

26. W. Marsden, «Observations sur la langue de Syouah», in Friedrich Hornemann, *Voyage dans l'Afrique septentrionale...*, *ibid.*, pp.405-412. Dans l'édition originale anglaise: *Observations on the Language on Siwah*; in a letter to the Rt. Hon. Sir Joseph Banks; by William Marsden, pp. 189-192. Dans l'édition allemande c'est: *Bemerkungen über die Sprache der Siwahu*, von Willhelm Marsden, pp. 235-240. Pour la première traduction du journal de route de Hornemann, on lit en table des matières, p. 390, *Observations sur la langue siwahane...* par M. Marsden.



Louis-Matthieu Langlès

phone d'Égypte : Siwa (Hornemann, *Voyage dans l'Afrique septentrionale*, t. I, pp. 36-38 de l'édition française de Langlès). Pour la première fois également en 1803, un échantillon du travail inédit du diplomate et professeur à l'Ecole des langues orientales a vu le jour. Dans quel contexte, les recherches de Venture ont-elles pu être menées ? En 1788, deux Berbères marocains de la tribu H'ah'a, jongleurs de profession, partis à bord de l'*Atlantique*, parcourent le Maghreb et une partie de l'Europe en donnant leurs représentations puis, un jour, ils se trouvent à Paris. À cette occasion unique, leur passage a été mis à profil par cet apprenti orientaliste, alors interprète aux affaires étrangères.

Il recueille auprès d'eux des éléments de vocabulaire et des phrases usuelles appartenant à leur dialecte. Peu après, Venture de Paradis fut envoyé en mission à Alger. Dans la capitale de la Régence, il approfondit son enquête, supposant à juste titre qu'on y parle aussi berbère ; il engage à son service des étudiants en théologie des médersas d'Alger. Il prend avec eux des arrangements et viennent parler avec lui, pendant une année, sur des séances quotidiennes d'une heure ou deux. C'est à notre connaissance une première enquête suivie et systématique du berbère²⁷. Au bout de deux ans de séjour à Alger, c'est-à-dire en 1790, Venture de Paradis revient à Paris, où il est accueilli par Volney, à qui il remet son travail manuscrit, comprenant une grammaire berbère et un dictionnaire français-berbère et arabe-berbère, d'après ces deux jeunes talebs originaires des Iflissen de la vallée du Sébaou. En 1793, il est adjoint à la nouvelle ambassade de France à Constantinople. Puis le Directoire le nomme en 1796 premier interprète de la légation française.

Après sa participation à l'expédition française en Égypte, comme premier secrétaire interprète du général Bonaparte, on l'envoie en mission en Syrie. Au retour de l'expédition de Saint-Jean-d'Acre en 1799, Venture de Paradis trouve la mort. À Paris, Volney dépose l'ouvrage berbère du défunt orientaliste à la Bibliothèque nationale. Ces manuscrits sont restés plusieurs décennies sans être publiés. Volney, le dépositaire, et l'orientaliste Louis Langlès avaient fait plus d'une fois des démarches pour éditer la grammaire et le dictionnaire. Les choses prenaient des tournures plus ou moins compliquées, et n'étaient pas prêtes d'aboutir. C'est dire qu'on s'intéressait au berbère jusqu'à un certain point et que c'était trop tôt, cette langue ne faisant pas partie des priorités de l'État à cette époque là.

Dans cette grammaire et ce dictionnaire de Venture, qui existent dans leur intégralité en manuscrit dans un fonds de la Bibliothèque nationale, on peut constater que la langue, qui a fait l'objet de son attention particulière, l'auteur en donne une image qu'on peut qualifier de négative. Entre autres apprécia-

27. Cette enquête a donné lieu la même année à un essai de grammaire et d'un dictionnaire relatifs à cette langue, un ouvrage publié partiellement un demi-siècle plus tard : Jean Michel de Venture de Paradis, *Grammaire et Dictionnaire abrégés de la langue berbère*, revus par P. Amédée Jaubert et publiés par la Société de géographie, Paris, A. Bertrand, 1844, XXIII-236 pp.

tions²⁸ : « Le fond de la langue berbère n'est que le jargon d'un peuple sauvage ». Tout de suite, il précise sa pensée : « Elle n'a point de termes pour exprimer les idées abstraites, et elle est obligée de les emprunter à l'arabe. Pour eux [les locuteurs berbérophones], l'homme n'est point sujet à la paresse, à la mort, il est paresseux, il meurt. Le pain n'a point de rondeur, il est rond. Leur langue ne leur fournit que des termes concrets pour exprimer des qualités unies à leurs sujets ».

Il réfère à une vision théorique qui ressemble à celle de la *Grammaire* de Port-Royal (1660). Dans cette grammaire « générale et universelle », l'ordre des mots de l'énoncé représente un principe logique. C'est l'ordre de la pensée avec un jugement sur les choses et toute une opération du raisonnement. Pour les auteurs, Arnauld et Lancelot, les faits de pensée sont considérés ici comme premiers et universels. La grammaire a pour rôle d'identifier quels sont les expressions pour refléter et traduire un même contenu de pensée.

La Grammaire et l'ordre des mots ont trouvé une continuité dans le rationalisme des encyclopédistes du XVIII^e siècle, parmi les grammairiens et les philosophes du langage²⁹ et ce à la suite des écrits de Condillac, et particulièrement son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746). Des œuvres grammairiennes les plus marquantes, on peut citer la *Grammaire générale, ou expression raisonnée des éléments nécessaires du langage, pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues* (1767) de Nicolas Beauzée, ou la *Logique ou principes de grammaire* (1769, ouvrage publié post-mortem) de César Chesneau du Marsais, ou encore *Histoire naturelle de la parole, ou origine du langage, de l'écriture et de la grammaire universelle à l'usage des jeunes gens* (1772) d'Antoine Court de Gébelin.

Un peu plus loin, Venture de Paradis, appuie son point de vue par des exemples : « Les Berbers n'ont aucune conjonction qui réponde à notre *et*, et leurs parties d'oraison ne sont point liées. Pour dire *il boit* et *il mange*, ils disent *il boit*, *il mange*. L'habitude leur apprend à faire des phrases courtes pour exprimer leurs sensations, bornées presque aux seuls besoins des animaux. Ils ont cependant le qui et le que, *wéin*, et la particule *i*, répondant à notre *il*, qui aident leurs narrations et les empêchent d'être obscures³⁰. » En France, l'idée d'une langue de forme logique (langue de la raison) s'opposant aux langues de la nature a trouvé ses adeptes. Le président De Brosses, dans son *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* (1765), pose les principes théoriques sur l'origine du langage sur des bases de la logique ; quant à Antoine de Rivarol, il publie une *Dissertation sur l'uni-*

28. , J. M. Venture de Paradis, « Grammaire et vocabulaire berbers », extraits par Langlès, in F. Hornemann, *Voyage dans l'Afrique septentrionale*, Paris, Dentu, t. II, an XI (1803), p. 415.

29. Cf. Sylvain Auroux, *La sémiotique des Encyclopédistes*, Paris, Payot, 1979....

30. *Ibid.*, pp. 415-416.

versalité de la langue françoise (1784), selon laquelle le français étant le modèle par excellence de clarté et de précision.

Outre le cadre théorique avec ses acquis scientifique et en même temps ses lieux communs, on retrouve chez l'interprète du roi, cette constante motivation dans l'air du temps, ayant cours parmi les milieux orientalistes d'Europe du XVIII^e siècle, à savoir qu'on pourrait retrouver une langue antique ; pour cela il suffirait d'étudier une langue moderne³¹ correspondante ou avoisinante, qui en porterait « les traces ». Une étude par procuration et l'un des objectifs de la connaissance du berbère (et autres idiomes « barbaresques ») serait de pouvoir – du moins c'était cela la croyance – redécouvrir le punique comme par enchantement. Ceci, avant que les travaux pionniers de Bochat, de l'abbé Barthélemy, de Quatremère et de Genesius ne donnent les premiers résultats sur le phénicien avec d'autres méthodes, et sans le secours du berbère.

Pour revenir à l'édition de la relation de voyage de Conrad Hornemann, ajoutons que celle-ci renferme des *Observations sur la langue de Syouah*³² par William Marsden, écuyer, membre de la Société royale Londres. Dans une lettre datée du 1^{er} mai 1800, l'orientaliste anglais fait état d'un échantillon lexical de la langue en usage à Siwa, envoyé par Hornemann pendant qu'il était en expédition. Pour identifier cette langue, Marsden a fait toutes sortes de comparaisons avec l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, les langues éthiopiennes. Et quand il rapproche cette collection avec des vocables déjà recueillis pour le Maroc, par Jones (1715) et par Høst (1779), il établit sans difficulté que la langue de Siwa est à peu près identique à plus d'un titre aux deux variétés connues du berbère du Maroc. D'après cette note de l'érudit anglais, il semblerait aussi que celui-ci dispose d'un vocabulaire inédit, transcrit par un taleb du pays chleuh vers 1791 et qu'il reçut par courrier (on peut supposer que c'était par l'entremise d'un agent diplomatique de Grande-Bretagne).

En même temps que paraît la traduction de la relation d'Hornemann, voit le jour également à Paris un gros ouvrage sur les îles Canaries, *Essais sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide*³³ par Jean Baptiste Bory de Saint-Vincent. De

31. Venture de Paradis, *Grammaire et Dictionnaire abrégés... op. cit.*, p. IV.

32. W. Marsden, « Observations sur la langue de Syouah », in Friedrich Hornemann, *Voyage dans l'Afrique septentrionale...*, *ibid.*, pp. 405-412. Dans l'édition originale anglaise : *Observations on the Language on Siwah* ; in a letter to the Rt. Hon. Sir Joseph Banks ; by William Marsden, pp. 189-192. Dans l'édition allemande c'est : *Bemerkungen über die Sprache der Siwahu*, von Wilhelm Marsden, pp. 235-240. Pour la première traduction du journal de route de Hornemann, on lit en table des matières, p. 390, *Observations sur la langue siwahane...* par M. Marsden. C'est une erreur, car ça ne correspond pas au titre qui est identique avec celui de l'édition concurrente de Langlès.

33. Jean Baptiste Bory de Saint-Vincent, *Essais sur les îles Fortunées et l'antique Atlantide, ou Précis de l'histoire générale de l'archipel des Canaries*, Paris, Baudouin, Germinal a XI [1803], VIII-524 pp., cartes. L'auteur est né en 1778 à Agen et mort à Paris en 1846. Jeune botaniste, il herborise avant d'être incorporé en 1779. Envoyé dans les mers du Sud l'année d'après, il rend compte à l'Institut de ses observations naturalistes et géographiques. Quelques années après son ouvrage sur les îles fortunées (1803), il quitte l'armée au milieu du désastre impérial. Exilé, il



James Grey Jackson.

*Engraved by F. Sartorio (Historical Engraver to HRH the Prince Regent)
from an Aquatinta profile by M^r. Road.*

Published Aug^r 1816, by G. B. W. Wood, Pall Mall.

la chronique de J. Abreu Galindo (1692), Viera va tirer des mots canariens au nombre de 107 (liste légèrement inférieure à celle de Glas : 122), mais J. B. Bory de Saint Vincent va à son tour piocher, dans les vocables canariens, au nombre de 148. Un tiers de siècle plus tard, ce naturaliste va trouver un continuateur, qui va documenter davantage sur les îles Canaries, en la personne du naturaliste et géographe Sabin Berthelot.

Après Siwa et l'archipel canarien, c'est le royaume marocain qui va fournir quelques années après d'autres éléments de vocabulaire avec le consul anglais à Mogador, James Grey Jackson. Ce dernier réunit des renseignements sous forme d'un livre, *[An] account of the Empire of Morocco and the District of Suse and Tafilelt*³⁴, dans lequel il traite, entre toutes les autres questions, des langues. C'est au chapitre X, *Languages of Africa – Various Dialects of Arabic Languages – Difference between The Berber and Shelluh Languages – Specimen of tue Mandiga*, que l'enquêteur compare le berbère, dans ses variantes chleuh et tamazight (des Zayan et des Igerwan du Maroc central), avec l'arabe marocain³⁵. Une autre comparaison concerne le chleuh et l'arabe.

En revenant un peu en arrière et dans la droite ligne de l'exposition des langues du monde, c'est un père jésuite espagnol, Lorenzo Hervás y Panduro³⁶, qui a publié, parmi ses nombreux ouvrages, un *Catalogue des langues connues* (1784), d'abord en italien, puis en espagnol en 1800-1804, et qui constituait le tome XVII de sa vaste encyclopédie sur l'histoire de l'homme. Quand il a comparé les langues, il s'est basé sur ce qui relève de la structure, et la valeur du critère grammatical est ici primordiale, faisant passer la comparaison des vocables au second plan. Hervás a porté le nombre de langues considérées à plus de trois cents et Adelung et Vater ont salué la méthode de leur prédécesseur. Et les publications polyglottes continuent : les *Mithridates* d'Adelung, ouvrage écrit en allemand³⁷, sont comme pour le recueil de Chamberlayne une compila-

fonde les *Annales générales de sciences physiques* (1819 à 1821) et, avec plusieurs collaborateurs, le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* en 17 vol. parus de 1822 à 1831. Après des missions en Morée, une autre mission scientifique tout aussi attrayante le conduit en Algérie (1840 à 1842).

34. James G. Jackson, *Account of the Empire of Morocco and the District of Suse and Tafilelt, compiled from miscellaneous observations made during a long residence, these con country. To which interesting account of Timbuctoo, the great emporium of Central Africa*, London, W. Bulmer and co, 1809, XIII-285 pp., carte, ill. On a traduit du même, « Notice sur la ville et le gouvernement de Timbuctou », *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, t. 14, 1811, pp. 5-29.

35. James G. Jackson, *Account... ibid.*, p. 184. Une colonne est réservée au *Berberber* (*tamazight*, une autre au *Shelluh* (chleuh) et une troisième à l'arabe. La quatrième colonne se rapporte aux traduction anglaise des termes vernaculaires.

36. Né en 1735 à Horcajo de Santiago (Cuenca), et mort à Césenè (Italie) en 1809. Après avoir quitté l'Amérique du Sud, il vient s'installer à Rome, où il est devenu un professeur de linguistique éminent.

37. Johann Christoph Adelung; Johann Severin Vater, *Mithridates, oder allgemeine Sprachkunde, mit dem Vater unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundred Sprachen und Mundarten*, Berlin, Voss, 1806-1817, 4 t. en 6 vol., LXIII-486 pp., XXII-808 pp., IX-305 pp. + II-399 pp. + IV-474 pp., IX-530 pp.

tion de versions de la prière dominicale dans les langues connues. Cette édition monumentale renferme des notions générales sur près de cinq cents d'entre elles. Le troisième volume qui contient la version berbère du *Pater noster* est publié en 1812. La version elle-même a été établie par les soins de Johann S. Vater³⁸.

Adelung, Vater et le comparatisme

Le grammairien et lexicographe allemand, Johann Christoph Adelung, publie en 1806 en collaboration d'un autre savant philologue, Johann Severius Vater, professeur à Königsberg, un ouvrage de poids concernant la linguistique comparative : le *Mithridate, ou Tableau universel des langues, avec le Pater en cinq cents langues ou dialectes* (en allemand). La première partie du volume, due à Adelung seul, embrasse les langues cantabrique ou basque, celtique, germanique et un début de recherches sur une « langue-mère » qu'il appelle *tracico-pelagico-grecque et latine*. Le deuxième volume, complété par J. S. Vater, comprend les dialectes slaves, le letton, le finnois, le lapon, le hongrois, l'albanais et le valaque. La troisième et quatrième volumes, parus après la disparition d'Adelung en 1806, sont l'œuvre du seul Vater. Ils passent en revue de nombreuses langues d'Afrique et d'Amérique et tirent surtout leur force des matériaux tout à fait nouveaux, mis à disposition par Alexander et Wilhelm Humboldt. Les matériaux inédits se sont ajoutés à ceux recueillis par d'autres philologues, comme Hervas par exemple.

Dans le volume III du *Mithridates* (1812), Vater pose pour le Nord de l'Afrique les langues suivantes : le numide, à côté du punique, deux langues distinctes ; la première étant la langue-mère du berber actuel. Ce Berber d'Afrique du Nord est décrit et analysé dans son développement historique³⁹, depuis l'Antiquité. Il est subdivisé ici en *Amazirg*, *Schilha*, *Kabylen*, *Tuaryck*, et *Tibbo* (langue pratiquée au nord du lac Tchad qu'on a longtemps cru faire partie du berbère). À côté du Berber, l'auteur de la classification place le *Guanschen*, qui était la langue de la seule île de Ténériffe mais le terme est pris par commodité pour désigner l'ensemble des langues de l'archipel canarien. Ici le berbère et le copte sont classés parmi les langues de l'Afrique du nord et de l'Est, avec aussi le *Völker von Nubien und Habesch* (une liste d'une dizaine de langues, dont on a eu pour certaines des échantillons lexicaux pour la première fois).

Par contre dans le volume I du *Mithridates* (1806), qui porte sur l'Asie, la partie occidentale du continent considéré est le domaine par excellence du *Semitischer Sprach- und Völkerstamm*⁴⁰, sur lesquels il en présente les contours.

38. *Mithridates ou Linguistique générale* ... Parmi les versions du *Pater noster* dans environ 500 langues et dialectes, celle du berbère se trouve au vol. 3/I, pp. 47-50.

39. Le berbère et ses variétés sont insérés au vol. 3/I, pp. 27-60.

40. *Op. cit.*, p. 299 et suiv.

Les affinités avec le sémitique, décelées dans la grammaire du berbère, Vater les explique par des interférences que le berbère a eu avec des langues en contact, comme le phénicien ou l'arabe. De même, pour le copte, les concordances avec le grec et les langues sémitiques sont interprétées par une influence forte et permanente de ces langues. L'origine posée du copte est l'égyptien antique, mais la prudence a été de mise pour le rapprochement de cette langue avec les langues voisines. À titre d'exemple, la conjugaison de berbère (à l'inaccompli) est comparée avec celle de l'amharique et constate des similitudes entre les deux systèmes. En outre la traduction berbère du *Pater* a fait l'objet d'observations linguistiques. Enfin il apporte des additions⁴¹ par rapport à l'exposé d'ensemble, à partir de la récente relation de Grey Jackson (voir *supra*).

Ce « Mithridate » (c'est le nom du célèbre roi parlant une vingtaine de langues de ses sujets) a eu un précurseur de l'époque de la Renaissance : le travail de Conrad Gesner⁴², un naturaliste célèbre en pays germanophone qui s'attela aux *Mithridates de differentiis lingarum*, un ouvrage édité à Zurich en 1555 et qui contient une traduction allemande de l'*Oraison dominicale*, en hexamètres non rimés. Cette pièce est traduite également en vingt-deux langues. Un autre savant, qui s'est intéressé aux langues de l'univers, est l'Espagnol Lorenzo Hervás y Panduro, déjà cité.

Il convient d'ajouter que, dans les débuts de comparatisme incluant tant bien que mal le berbère, l'érudit W. Marsden, dans sa fameuse lettre adressée à la Société royale africaine de Londres, a réussi à identifier la langue de Siwa comme berbère, et rapprochée par des exemples heureux aux côtés du chleuh (notice de J. Jones 1715 ; vocabulaire de Høst 1779) et du kabyle (copie du manuscrit de Venture de Paradis). Tous le stock de vocabulaire berbère qu'il possédait, il a tenté de lui trouver terme à terme des correspondants dans les langues voisines. « Prenant ensuite pour objets de comparaison, écrit-il (en anglais), l'arabe, l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et les différentes branches de la langue éthiopienne, j'ai cru apercevoir une affinité éloignée, mais pas assez frappante pour me permettre de m'y arrêter⁴³. » Conscient de la présence dans le lexique des emprunts à l'arabe, et indépendamment de ceux-ci, il tend explicitement à voir de « forts indices d'affinité » entre le berbère et toutes ces langues, classées sous le nom de *sémitique*⁴⁴ par les philologues allemands.

41. *Op. cit.*, t. IV, pp. 421-429.

42. Né à Zurich en 1516 et mort en 1565 dans sa ville natale. Passionné de botanique, il étudie aussi la médecine à Bourges, à Montpellier, puis à Bâle où il es reçu docteur en 1541. Entre autres travaux, il publie un *Catalogue des plantes, en quatre langues* après avoir herborisé. Grand connaisseur des études classiques, il publie une *Bibliothèque universelle* touchant à de nombreux domaines.

43. W. Marsden, « Observations sur la langue de Syouah », in Friedrich Hornemann, *Voyage dans l'Afrique septentrionale...*, *op. cit.*, p. 406.

44. Le premier philologue qui a employé ce terme, qui a fait fortune, est l'Allemand Schlözer dans une étude insérée dans un recueil encyclopédique, *Eichhorn's Repertorium für biblische und morgenländische Litteratur*, Band, 8, p. 161.



Pour revenir à notre propos initial, c'est dans la lignée du grand ouvrage d'Adelung et Vater que paraîtra l'*Atlas ethnographique du globe ou classification des peuples anciens d'après leur langue* de Balbi (voir *infra*) ou le recensement, plus scientifique que ce dernier, de Julius von Klaproth, avec l'*Asia Polyglotta* (1823), ou encore le *Grundriss der Sprachwissenschaft*, de Friedrich Müller (Vienne, 1876-1887, 4 vol.).

Ali Bey el Abbassi et autres voyageurs (1802-1822)

Le voyageur catalan⁴⁵ Ali bey *alias* Domingo Badia y Leblich s'est fait passer en pays musulman, au Maroc et au Moyen-Orient, pour le fils du prince Othman Bey el Abbassi, élevé jeune dans les cours d'Europe. Il réussit à pénétrer dans tous les lieux interdits aux non-musulmans, y compris ceux de la Mecque. C'est de Tanger en juin en 1803 qu'il passe avec l'empereur du Maroc à Fès et à Meknès. Jusqu'à octobre 1805, date de son départ pour l'Arabie, il fait quantité d'observations astronomiques et météorologiques, et dresse des cartes topographiques des régions marocaines. De ses collectes de données de toutes sortes, il n'a pas négligé des faits de langue de l'empire chérifien.

Dans la tradition des voyages scientifiques de Shaw (1838), de Chénier (1787) et de Hornemann (1802), il publie les *Voyages d'Ali Bey el Abbassi en Afrique et en Asie*⁴⁶. Dans le chapitre XV, il évoque les *Brèbes* (un peu comme Chénier) : « ces Arabes montagnards [qui] sont [...] connus sous de nom de Brèbes, et qui forment une nation à part : quoique la plus grande partie sache parler l'arabe [...], ils se servent d'un idiome qui ne ressemble en rien à cette langue, excepté dans les expressions qui en sont empruntées. Je me fis expliquer quelques uns de leurs mots, et voici ceux dont je pris note⁴⁷. » Il établit ensuite une *Collection de mots de cette langue*⁴⁸ qui contient pas moins de 120 vocables notés et traduits, et des noms de nombres (chiffre de 1 à 40), avant de terminer sur quelques considérations sur les dialectes berbères.

Après Ali Bey, c'est un autre voyageur George F. Lyon qui, de 1818 à 1820, parcourt toute la région de l'actuelle Libye⁴⁹, et en particulier le Fezzan, et

45. Dominique Badia y Leblich, dit Ali-Bey, est né en Espagne, à Biscaye en 1766, et mort à Paris en 1818. Polyglotte et formé aux disciplines nécessaires au voyageur scientifique, il parcourt de 1802 à 1807 les pays de l'Islam, du Maroc, d'Alger, de Tripoli (où il reçoit la visite de Chateaubriand, auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*), de l'Égypte, de l'Arabie, de la Syrie, etc. Sa relation a été publiée en 1814 avec la faveur du roi de France, Louis XVIII.

46. Ali Bey, *Voyages d'Ali Bey el Abbassi en Afrique et en Asie, pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807*, Paris, De l'imp. de P. Didot l'aîné, 1814, 3 vol., XIX-395 pp. + 464 pp. + 410 pp.

47. *Ibid.*, t. I, p. 281.

48. *Ibid.*, pp. 481-484.

49. George F. Lyon, *A narrative of travels in Northern Africa in the years 1818-1819 and 1820, accompanied by geographical notices of Soudan and the course of the Niger*, London, 1821,

parmi les oasis de la région, il fait un séjour à Sokna. L'explorateur anglais constate la parfaite identité entre le dialecte de Sokna qu'il vient de découvrir, et dont il donne un échantillon⁵⁰, avec le touareg dont il semble connaître quelques rudiments. Le vocabulaire de cette oasis qu'il livre à la publicité comprend 146 mots. Les notations sur le berbère de Sokna, contenues dans ce livre, serviront plus d'un siècle jusqu'au moment où verra le jour la description de Sarnelli⁵¹, et cet auteur lui-même reconnaît sa dette à l'égard de Lyon.

Peu après, c'est le docteur en théologie et professeur à l'université de Bonn, en Allemagne, Johann M. A. Scholz⁵² qui va rapporter un autre échantillon linguistique berbère. Il fait d'abord un voyage scientifique en Égypte occidentale en automne 1820, s'embarquant de Trieste à Alexandrie avant de se mettre en route pour la Cyrénaïque avec son chef de mission, le général baron Minutöli⁵³, et ses coéquipiers, le professeur d'architecture Liemann, les docteurs Ehrenberg et Hemprich, plusieurs aides des naturalistes et quelques domestiques. Une des étapes de l'itinéraire a été l'oasis de Siwa (nom transcrit ici *Siouah*). Après quelques considérations de géographie physique dans sa relation de voyage⁵⁴, l'auteur passe aux observations linguistiques⁵⁵, considérant « un idiome [qui] diffère de l'arabe » et cite à ce propos une quarantaine de mots de ce parler ; malgré des lacunes qu'il reconnaît volontiers dans sa documentation, il affirme que la langue de Siwa est « identique à celle des Chillahs que parlent plusieurs tribus du nord de l'Afrique⁵⁶. » Un des compagnons de Scholz, le baron Heinrich Minutöli lui-même, a aussi écrit sa relation sur ce voyage et apporte sur le lexique berbère de Siwa une contribution de pas moins de dix pages⁵⁷.

Une autre mission scientifique, anglaise cette fois, est composée de trois voyageurs (Dixon Denham, 1768-1828 ; Hugh Clapperton, 1788-1827 ; Wil-

XII-383 pp., ill., 1 carte. Compte rendu : M[alte]-B[run], « Notice sur le royaume de Fezzan et sur quelques pays limitrophes, d'après M. le capitaine Lyon », *Nouvelles annales des voyages*, 1^{ère} série, t. X, 1821, pp.355-358.

50. *Ibid.*, pp. 314-316. Ce même vocabulaire, on le retrouve dans *Nouvelles annales des voyages*, t.10, 1821, pp. 355-357. Il s'agit d'un compte rendu du voyage de Lyon.

51. Thommaso Sarnelli, *I dialetto berbero di Sokna*, Napoli, 1924-25, 54 pp.

52. Théologien catholique, Scholz est né près de Berlin en 1794, et mort à Bonn en 1853. Outre sa relation de voyage, il est l'auteur d'un manuel d'archéologie biblique.

53. Général prussien et archéologue, J. H. Minutöli, d'une famille originaire de Naples, est né à Genève en 1772, et mort en 1846 dans sa propriété à Lausanne, où il s'est retiré. Membre de l'Académie des sciences de Berlin.

54. J. M. A. Scholz, *Reise in der Gegend zwischen Alexandrien und Paratonium die libyschen Wüste, 1820-1821*, Leipzig, 1822, 305 pp. Un large extrait de ce récit a été publié en traduction française : J. M. A. Scholz, « Voyage dans le pays compris entre Alexandrie et Paraetonium, le désert de Libye, Siouah, etc. », *Nouvelles annales des voyages*, t. XX, 1823, pp. 5-85.

55. Texte allemand, *ibid.*, pp. 84-85 et traduction, pp. 74-76.

56. *Ibidem*.

57. Ce glossaire se trouve aux pp. 313-323 de *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der libyschen Wüste und nach Ober-Aegypten in den Jahren 1820 und 1821...*, Berlin, A. Rücker, 1924.

liam Oudney, 1790-1824), qui partent de la côte tripolitaine jusqu'à l'intérieur de l'Afrique⁵⁸. Pendant les trois premières années (1822-24), leur parcours va de Tripoli à Bornou, en explorant tout l'intérieur du Bornou, une partie de l'actuel lac du Tchad. Walter Oudney succombe pendant cet harassant voyage. Dans son témoignage, contenu dans l'*Excursion to Westward of Mourzouk, in June, July, and August 1822*, et publié *post-mortem* (*Narratives*, vol. 1, pp. LVIII-LXXXVIII), William Oudney raconte comment il a rencontré des Touaregs sur son itinéraire et fait connaître une découverte qui a son importance : l'alphabet *tifinagh*, pratiqué par les populations touarègues⁵⁹. Cet échantillon, le premier du genre et quoiqu'incomplet, comporte la plupart des lettres de l'alphabet touareg. Sur les 20 lettres relevées, il a identifié la valeur de 19 d'entre elles.

Un autre voyageur qui a ramené incidemment, comme ses prédécesseurs, quelques données berbère est Frédéric Cailliaud⁶⁰. Son voyage « embrasse l'Égypte, avec les oasis, qui en sont comme les îles détachées ; la Nubie, avec les pays de Dongala et de Sennaar ; enfin, les contrées de Fazoclo et autres au sud de Sennaar jusqu'à Singué, à 10 degrés au nord de l'équateur⁶¹. » Parmi les oasis de l'ouest qu'il a visitées, c'est Syouah qui a suscité son plus vif intérêt⁶².

En fait, c'est au cours de son second voyage, accompagné de Letorzec, que Frédéric Cailliaud visite cette oasis, pour y relever le plan de Jupiter-Ammon, avant de regagner à travers le désert libyque les oasis de Falafre et de Thèbes. Chargé par Méhémet-Ali en 1821 d'accompagner une expédition militaire dans la Nubie, il découvre les ruines de l'ancienne capitale Dougala.

De retour à Paris, il publie en collaboration avec Jomard, professeur d'arabe et de turc à l'Ecole des langues orientales, deux récits de voyage, dont celui qui peut retenir plus l'attention : *le Voyage à Meroë, au Fleuve blanc, au-delà de Fazoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans cinq autres*

58. Dixon Denham ; Hugh Clapperton ; William Oudney, *Narratives of travels and discoveries in Northern and Central Africa, 1822-1824*, London, 1826..... Traduction française : *Voyages et découvertes dans le nord et les parties centrales de l'Afrique : au travers du grand désert, jusqu'au 10° degré de latitude nord, et depuis Kouka, dans le Bornou, jusqu'à Sakatou, capitale des Felatah, exécutés pendant les années 1822, 1823 et 1824*,... Traduit de l'anglais par MM. Eyriès et de Larenaudière, Paris, A. Bertrand, 1826, 4 vol., 366 pp. + 428 pp. + 1 vol. de pl. + 1 atlas.

59. *Narratives*..., *op. cit.*, p. LXXXVIII.

60. Né en 1787 à Nantes et mort en 1863 également. Lors de son premier voyage en Haute Égypte, il rapporte de nombreux documents sur l'histoire et la civilisation des anciens Égyptiens, qui ont servi à Champollion. Le gouvernement et l'Académie des Sciences l'encouragèrent à repartir au pays du Nil. Sur ce voyageur, voir Michel Chauvet, *Frédéric Cailliaud : Les aventures d'un naturaliste en Égypte et au Soudan 1815-1822*, Saint-Sébastien, Éditions ACL-Crocus, 1989, 373 pp., carte.

61. M[alte]-B[run], « *Voyage à Meroë et au fleuve Blancs, etc., etc., fait dans les années 1819-1822*, par Frédéric Cailliaud, etc., accompagné de cartes géographiques et de planches. Premier et deuxième volume », *Nouvelles annales des voyages*, 2^e série, t. I, 1826, p. 81.

62. Description de Siwa, *ibid.*, pp. 87-91.



Jean-Emile Humbert (1771-1839)

*oasis*⁶³. À la fin du tome I, un chapitre est consacré au *Vocabulaire de la langue parlée à Syouah* (pp. 409-418), où à des lexèmes français, rangés par ordre alphabétique, sont donnés des équivalents dans le berbère de Siwa. Soit plus de 400 termes ; avec une notation qui laisse un peu à désirer, mais ce vocabulaire n'est pas valeur.

II. LES ÉTUDES BERBÈRES DE 1822 À 1844

D'autres voyageurs et d'autres recueils

Au Pays-Bas, l'orientaliste Hendrik-Arent Hamaker⁶⁴ s'est occupé, à côté d'autres langues exotiques anciennes et modernes, du berbère. En fait, un agent néerlandais a réuni pour lui, à Tunis et probablement à Alger, des documents kabyles⁶⁵ consistant en de longues listes de vocabulaires et de quelques textes (missives et petites chansons versifiées). Ces spécimens linguistiques, assez importants pour l'époque, n'ont jamais vu le jour mais s'ils avaient été publiés et que Hamaker avait pu continuer une activité berbérissante, la Hollande aurait occupé, à ce moment là, une des premières places dans le domaine des études berbères.

Comme on peut le penser, les choses se sont passées autrement, car le berbère n'a jamais été une priorité dans le champs des découvertes des langues, pendant ce temps, partout en Europe. L'orientaliste de l'université de Leyde s'est attelé aux langues sémitiques classiques, beaucoup plus prestigieuses, et parmi ses travaux, il y a son petit chef-d'œuvre, les *Miscellanea Phœnicia*⁶⁶. À

63. Frédéric Cailliaud, *Voyage à Méroé, au Fleuve blanc, au-delà de Fâzoql, dans le midi du royaume de Sennâr, à Syouah et dans cinq autres oasis, fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822*, Paris, Imp. royale, 1826-27, 6 vol., pl. L'année 1826, paraît un article de synthèse : E. , « Les Tibbous et les Touariks », *Nouvelles annales des voyages*, vol. 31 (2^e série, t. I), 1826, pp. 68-80.

64. Né à Amsterdam en 1789, mort à Leyde en 1835, on le place parmi les premiers orientalistes de Hollande. Après des études classiques et sur les conseils du savant Willmet, il se met à l'apprentissage de la langue arabe. Nommé en 1815 professeur à l'école académique de Franeker, dans l'Oost-Frise, il est appelé, en 1817, à Leyde pour s'occuper d'un legs de manuscrits de la bibliothèque de cette ville. En 1822, il professeur titulaire des langues orientales de l'université et il consacre plusieurs études à la littérature arabe et à l'orientalisme en général.

65. Un des textes en prose, contenu dans ses papiers, a été reproduit par René Basset in *Manuel de langue kabyle (zouaoua), grammaire, bibliographie, chrestomathie et lexique*, Paris, Maisonneuve et C. Leclerc, 1887, 3^e partie, pp. 14-15.

66. *Miscellanea Phœnicia, sive Commentarii de rebus Phœnicum quibus inscriptiones multae lapidum ac nummorum nominaque propria hominum et locorum explicantur ; item Punicæ gentis lingua et religiones passim illustrantur*, Lugduni Batavorum, apud S. et J. Luchtmans, 1822, X-IV-368 pp., pl., fac-sim. Auparavant il a publié une *Diatrise philologico-critica monumentarum aliquot Punicorum, nuper in Africa repertorum, interpretationem exhibens ; accedunt novæ in*

l'instar du volet linguistique de ce savant, c'est grâce, en partie, aux documents rapportés par Jean-Emile Humbert⁶⁷. Ce dernier, un ancien officier du Génie hollandais, a été désigné par son gouvernement, avec deux autres compatriotes, pour superviser les travaux portuaires à Tunis pour le compte du bey, de 1796 à 1806, date à laquelle il reste dans la Régence au poste d'ingénieur en chef. Il a occupé ses fonctions jusqu'en 1819. Ce long séjour, il l'a mis à profit pour étudier les antiquités de la Régence. Il a même procuré des objets au musée de Leyde et renseigné ses amis H. A. Hamaker et C. J. C. Reuvens.

Dans les années trente, Hamaker nourrit l'ambition de faire des recherches générales sur l'ensemble des langues, anciennes et modernes de l'Afrique et de l'Asie (après avoir fait, en 1834, la comparaison grammaticale entre le grec, le latin et les langues germaniques avec le sanscrit). Le berbère aurait eu, à ce moment là, sa place mais le travail annoncé est resté inachevé, suite à la mort prématurée de ce savant.

Comme pour les documents berbères de Hamaker, réunis en 1822, les voyages Frédéric Caillaud ou les découvertes de Walter Oudney ont eu lieu également vers la même date. De même que les résultats de ces pionniers n'ont été rendus publics qu'à partir de 1826. Après cette année là, d'autres publications de voyageurs qui, pour la plupart, sont à la fois géographes, archéologues et ethnographes. Comme c'était le cas de Jean-Raymond Pacho⁶⁸. Cet homme va pour une seconde fois en Cyrénaïque, partie orientale de la Libye actuelle; il s'adjoint comme compagnon un jeune arabisant, ancien élève de l'Ecole royale des langues orientales, Frédéric Müller. Cela se passe en 1824; l'expédition va d'Alexandrie à la Cyrénaïque puis pénètre plus à l'intérieur du pays. Les notes et croquis recueillis sur place par Pacho seront publiés en deux volumes sous le titre: *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Aoudjelah et de Maradeh*⁶⁹. Un travail très soigné, dont la partie linguistique a été confiée à Muller, avec la

nummos aliquot phœnicus lapidemque Carpentoractensem conjecturæ, nec non tabulæ inscriptiones et alphabeta Punica continentes, Lugduni Batavorum, apud S. et J. Luchtmans, 1822, IV-72 pp., pl., fac-sim.

67. Né en à Gravenhague en 1771 et mort en 1837 à Livourne, en Italie où il s'est retiré, après un long séjour dans la Régence de Tunis où s'est intéressé aux antiquités carthaginoises. Auteur d'une *Notice sur quatre cippes sépulcraux, découverts sur le sol de l'ancienne Carthago*, la Haye, M. de Lyon, 1821, Gr. In-fol., 10 pp. et pl. Cf. Ruurd B. Halbertsma, *Le solitaire des ruines, de archeologische reizen van Jean Emile Humbert (1771-1839) in dienst van het Koninkrijk der Nederlanden*, Thesis, Leiden, 1995, 225 pp.; Jacques Daberg, «L'aurore de l'archéologie à Carthage au temps d'Hamouda bey et de Mahmoud bey (1782-1824) : Frank, Humbert, Caronni, Gierlew, Borgia», *Africa romana*, 13, 1998, p. 457-474. Un peu plus d'une decennie auparavant a été publié en Italie un document de lui: Jean-Emile Humbert – Giampietro Viesseux, *Les Barbaresques et le Chrétiens*. Giampietro Viesseux, Extrait d'une lettre du Lazareth de Livourne. A cura di L. Neppi Modona, Firenze, Tipografia Coppini, 1983, [4]-149 pp.

68. Sur ce voyageur, voir François Chamoux «Jean-Raymond Pacho (1794-1829)», *Hommes et Destins*, t. VII, 1986, pp. 386-388 (Académie des Sciences d'Outre-Mer).

69. Jean-Raymond Pacho, *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Aoudjelah et de Maradeh*, accompagnée de cartes géographiques et topographiques et de

collaboration du maronite Antoine Agoub, professeur d'arabe des « Jeunes en langues » au collège Louis-le-Grand. Dans le *Vocabulaire du langage des habitants d'Audjelah*⁷⁰, recueilli et transcrit en caractères arabes par F. Müller, il y a plus de 800 mots (substantifs et verbes) de ce parler, transcrits et traduits, et des *Remarques sur le vocabulaire d'Augelah*. L'arabisant du collège Louis-le-Grand met en relief certaines difficultés de notation. L'ouvrage contient aussi un nouveau spécimen lexical (de F. Müller), intitulé *Fragment d'un vocabulaire du langage des habitants de l'oasis de Syouah*⁷¹.

Dans ces années vingt l'écrivain et consul général des royaumes du Danemark et de Suède, le comte Jakob Gråberg från Hemsö (1776-1847), va s'occuper lui aussi de berbère. D'abord en poste à Gênes, avant de passer à Tanger puis à Tripoli de Barbarie, il sera en relation épistolaire avec les deux consuls américains successifs à Alger, Shaler et Hodgson. Ses *Observations grammaticales et philologiques sur les langues parlées dans la Maghrib-el-Aqssaa et principalement sur les dialectes arabe, berbère et cheloe* présentées à la Société scientifique d'Uppsala en 1818 sont restées, jusqu'à preuve du contraire, un rapport inédit. Mais d'autres notes qu'il a consacrées aux dialectes berbères connus sont publiées à Lisbonne⁷², et un peu plus tard à la Société asiatique de Londres (voir *infra*).

En Allemagne, c'est le géographe Auguste Friedrich Ukert⁷³ qui, dans son ouvrage contenant les résultats scientifiques de son voyage dans le nord de l'Afrique⁷⁴, signale, pour le Maroc, l'état linguistique du royaume. Il décrit les différentes populations qui y cohabitent et fait un tableau des langues pratiquées, suivant les régions (pp. 588-593). Comme ses prédécesseurs, il distingue les *Berebbers* (qui parlent *tamazirt*) et les *Chelluhs*, plus au Sud.

En 1827, dans la péninsule italienne, on établit une édition critique d'un manuscrit, transcrit de la main de Giovanni Boccace, comprenant des lettres et des discours latins de divers auteurs⁷⁵, dont un traité intitulé *De Canaria et de*

planches représentant les monuments de ces contrées, Paris, Lib. de Firmin Didot, 1827-1829, XXXII-404 pp + 100 f. de pl.

70. *Ibid.*, pp. 310-354.

71. *Ibid.*, pp. 355-357 (*Remarques sur le vocabulaire...*) et pp. 358-360 (*Fragment d'un vocabulaire...*).

72. Essaias Tegnér, « Nordiska förFattares arbeten om och på afrikanska språk », *Ny svenk tidskrift*, 1884, pp. 102-123. Entre autres études du diplomate scandinave : Jacques Gråberg de Hemsö, *Précis de la Littérature Historique du Mogh'rib-el-Aksa*, Lyon, de l'Imprimerie de Ballanche, 1820, 1f. + 39pp.

73. Friedrich-August Ukert (né en 1780, mort à 1851 à Gotha), géographe et bibliothécaire.

74. Friedrich-August Ukert, *Vollständiges und neueste Erdbeschreibung der Nordälfte, mit einer Einleitung zur Statistik dieser Länder...*, Weimar, Verlage des geographischen Instituts, 1824, XXXIV-774 pp.; id., « Bemerkungen über die Berbern und Tibbo's », *Neue allgemeine geographische und statische Ephemeriden*, t. XIX, 1826, pp. 1-18, 33-54 et 65-90.

75. *Monumenti d'un manoscritto autografo di messer Gio. Boccacci da Gertaldo trovati ed illustrati*, da Sebastiano Ciampi, Firenze, 1827, 111 pp. L'édition scientifique de ces documents a eu lieu par les soins de S. Ciampi (1769-1847), ecclésiaste et philologue, archéologue, helléniste;

*insulis requilis ultra Hispaniam in Oceano noviter repertis*⁷⁶, faisant partie d'un ensemble de récits antérieurs à la conquête des Canaries – comme ceux relatifs au navigateur florentin Niccoloso da Recco. C'est dans ces papiers qu'on a découvert une transcription des noms de nombre dans une des langues des anciens Canariens, partie éditée, la même année, par ailleurs, sous le titre : *Numerorum series ab 1 ad 16 sicut a Canaris dicuntur*⁷⁷; ces notations ont été commentées plusieurs fois sur une période de plus d'un siècle et demi.

À Paris en 1830, René Caillié⁷⁸ insère dans son *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné*⁷⁹, des considérations sur la langue des Touaregs qu'il a pu rencontrer au cours de son long périple. La même année, est imprimé dans les *Nouvelles Annales des voyages* le recueil de Barbe⁸⁰ contenant un vocabulaire kabyle inédit, assez important (plusieurs centaines de mots), même s'il est quelquefois fautif. L'auteur a exposé honnêtement les limites de son enquête au professeur Desfontaines⁸¹ à qui les appréciables résultats ont été destinés. Cette correspondance a été adressée au savant botaniste, élu à l'Académie des Sciences, au moment où celui-ci accomplit une mission scientifique en Barbarie, comme on disait à cette époque. À Tunis en 1883 et dans toute la Régence, sous la protection du Bey, il a herborisé et découvert de nouveaux végétaux. Les souvenirs de ces excursions ne sont publiés qu'en l'année 1830; plusieurs livraisons des *Nouvelles annales des voyages* ont accueilli ses notes de route. Ces notes seront rééditées en 1838 en un ouvrage par Dureau de la Malle, et un des deux volumes renferme la relation de voyage de Peysonnel⁸².

professeur de littérature latine et grecque à l'université de Pise (1802-1817) puis de philologie à l'université de Varsovie (1817-1822).

76. *Navigazione de Fivrentini alla Canaria, e ad altre isole Oceaniche l'anno 1341*, pp. 18-19.

77. G. Boccaccio, «Numerorum series ab 1 ad 16 sicut a Canaris dicuntur», *Mémoires de l'Académie de Lisbonne*, vol. 6/2, [1827], p. 225. Ce petit recueil des noms de nombre en canarien a fait couler beaucoup d'encre.

78. Sur ce voyageur, voir A. M. Jomard, «Notice historique sur la vie et les voyages de René Caillié. Discours lu à la séance publique de la Société de géographie du 10 décembre 1838», *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série t. X, 1838, p. 330-358; le même, «René Caillié et le Docteur Barth à Tombouctou», *Bulletin de la Société de géographie*, 4^e série, t. VII, 1854, pp. 345-361; Oswald Durand, «René Caillié (1799-1838)», *Hommes et Destins*, t. I, 1975, pp. 115-118 (Académie des Sciences d'Outre-Mer).

79. René Caillaud, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné et en Afrique centrale*, Paris, 1830, 3 vol.

80. Barbe, «Vocabulaire de la langue des Kabayles, habitants du mont Atlas», *Nouvelles Annales des voyages*, t. III, 1830, pp. 366-382.

81. René Louiche Desfontaines (1750-1833), après son doctorat de médecine, s'oriente vers la botanique. Élève de Laurent de Jussieu au Jardin royal. À son retour de Tunis, il est membre de l'Académie des sciences et vient enseigner dans ce Jardin qu'il réorganise pendant la Révolution en Museum d'histoire naturelle. Il décrit plus de trois cents nouvelles espèces et établit un catalogue. Auteur de l'*Histoire des arbres et arbrisseaux qui peuvent être cultivés en pleine terre sur le sol de la France*.

82. Jean André Peysonnel, *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger* / Peysonnel et Desfontaines: publiés par M. Dureau de la Malle..., Paris, Gide, 1838, 2 vol., XXXVII-485 pp. + LII-385 pp.

La partie concernant le naturaliste Jean André Peyssonnel contient un petit vocabulaire kabyle, recueilli en 1724. Vient ensuite la monographie consacrée à Bougie⁸³ de l'interprète Joanne Pharaon qui, avec son fils Florian Pharaon (8 ans), organise un état du vocabulaire kabyle, d'après des éléments fournis par l'ouvrage de Shaler (1826/1830). Nous arrivons à l'année 1840 où nous voyons paraître la meilleure enquête menée jusque là sur le mozabite. Dans son *Essai sur la langue des Beni-Mzabs*⁸⁴, celui qui a signé par Samuda⁸⁵ publie un recueil de vocabulaire du parler de la pentapole du Sahara qui surpasse en quantité et en qualité tout ce qui a été publié auparavant sur ce parler. À cela s'ajoute une réflexion grammaticale très poussée de l'auteur qui, selon les termes de René Basset, « fit preuve d'un certain sens philologique en affirmant la parenté des divers dialectes berbères qu'il connaissait : le mozabite, le kabyle et le chelh'a. Cette esquisse grammaticale est bien supérieure à celle de Venture de Paradis, surtout avec la révision de Jaubert⁸⁶. » Au plan des matériaux classés : 64 noms-substantifs, 15 noms-adjectifs, 28 pronoms et noms de nombre, 42 verbes conjugués (avec variations de thème).

Cette même année avec tous les travaux sur le berbère qui se sont cumulés, d'Avezac dans sa notice lue à la Société de géographie dresse un bilan sur la question⁸⁷. Dans cet article sont indiquées toutes sortes d'ouvrages ayant traité de berbère et tous les travaux qui ont été faits en Europe et en Amérique sur cette langue y sont cités. L'auteur prend en compte à la fois ce qui a été accompli comme études et apports documentaires sur la langue (et ce, depuis 1715), et sur ce qui reste à faire, en particulier les œuvres signalées par l'historiographie et qu'il importe, selon lui, de retrouver⁸⁸.

Pendant que ces études et ces recherches ont été menées çà et là en Europe, un pays comme la France va être amené pour des raisons stratégiques, dépassant le stricte cadre de la science, à intervenir militairement dans un pays d'outre Méditerranée, l'Algérie. Un début de conquête et d'administration militaire et civile qui va avoir une implication sur la constitution du savoir relatif à ce pays, voire en partie la région englobante. La création de la Commission d'exploration scientifique en est une des manifestations. Un

83. J. Florian, *Les Cabiles et Boudgie, précédé d'un vocabulaire franco-kabyle-algérien extrait de Shaler*, Alger, Philippe, 1839, 89 pp.; Florian Pharaon, « Vocabulaire franco-kabyle-algérien » in Joanny Pharaon, *Les Cabiles de Bougie*, Alger, 1839, aux premières pages.

84. Samuda, « Essai sur la langue des Beni-Mzabs », *Le Moniteur algérien*, 22 mars, 4 et 11 avril 1840.

85. Qui se cachait derrière ce pseudonyme ? Delaporte-fils ? Geslin ?

86. René Basset, *Étude sur la Zenatia du Mzab, d'Ouargla et de l'Oued-Rir*, Paris, E. Leroux, 1893, p. 244.

87. Marie Armand Pascal d'Avezac, « Les documents recueillis jusqu'à ce jour pour l'étude de la langue berbère et sur divers manuscrits anciens en cette langue qu'il importe de rechercher », *Bulletin de la Société de géographie* 2^e série, t. XIV, 1840, pp. 223-239.

88. Il n'a pas désespéré, par exemple, qu'on puisse retrouver un jour dans quelque fonds de bibliothèque les deux Corans berbères du VIII^e et du X^e siècle respectivement.

autre phénomène – qui est lui-même la suite de la Commission d'Égypte – a joué en faveur de la consolidation du projet orientaliste en Europe, c'est la fondation à Paris de deux sociétés scientifiques : la Société de géographie et la Société asiatique. D'autres créations de même type auront lieu les décennies suivantes dans les principales capitales intellectuelles du vieux continent.

Fondation à Paris de deux sociétés savantes.

Dans les années 20, en pleine Restauration, il sera fondé dans la capitale française deux sociétés savantes de la plus haute importance pour la suite des événements : la Société de géographie (1821) et la Société asiatique (1822).

Avant l'apparition des sociétés savantes de géographie, il existait des revues spécialisées animant la vie scientifique et rendant compte des progrès des explorations. La plus ancienne, les *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, a été créée en 1807 et dirigée par Conrad Malte-Brun ; elle prend par la suite le nom de *Nouvelles Annales des voyages* (1819-1872) et continue de rendre compte et d'insérer dans ses pages des relations de voyages inédites et des travaux géographiques de traduction.

Puis il y aura toute une floraison d'autres revues⁸⁹, pour ce qui nous concerne, comme la *Revue coloniale* (1843-1858) devenue la *Revue algérienne et coloniale* (1859-1860), ou la *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies* (1843-1867) ou encore la *Revue maritime et coloniale* (1861-1898).

Comme pour les sociétés d'études orientales, le XIX^e siècle a été propice pour la création de sociétés de géographie ayant vocation la production, le développement et la diffusion du savoir géographique. Auparavant plusieurs tentatives, dont le but est de faire progresser l'étude du globe, n'ont pas tenu totalement leurs promesses⁹⁰. Ce n'est qu'en 1821, sept ans avant la société géographique de Berlin et presque dix ans avant la Royal Geographical Society de Londres, qu'est fondée la Société de géographie (de Paris), véritablement la pionnière⁹¹

89. À côté des revues scientifiques, il y a les revues de vulgarisation à l'intention du grand public friand d'exotisme : le *Tour du Monde* (1860-1914) publié par la maison Hachette et le *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer* (1877-1929).

90. Voir Jules Gros, « La Société de géographie, fondée en 1821, reconnue d'utilité publique en 1827 », *Bulletin de la Société de géographie*, 6^e série, t. IX, 1875, pp. 522 et suiv. Parmi les membres fondateurs, les géographes Barbié du Bocage, Fourier, Jomard, Langlès, Letronne, Malte-Brun, Rossel, Walckeaer. Pour l'histoire de la Société de géographie de Paris, cf. Alfred Fierro, *La Société de géographie 1821-1946*, Paris, Libr. Droz & Libr. Champion, 1983, 343 pp. (Hautes études médiévales et modernes, 52) ; Dominique Lejeune, « La Société de Géographie de Paris : un aspect de l'histoire sociale française », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1982, pp. 141-163 ; id., *Les Sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993, 236 pp. ; Stanislas Reizler, « Le Centenaire de la Société de Géographie », *Revue de la semaine illustrée*, 1^{er} juillet 1921, pp. 95-111.

91. Les sociétés qui se sont créées à l'étranger sont : Berlin (1828), Londres (1830), Francfort (1836), Mexico (1859), St-Petersbourg (1845), New York (1852), Vienne (1856), Genève (1858), etc.

de ces sociétés savantes qui se donnent pour objectif de faire connaître la géographie à un public non spécialisé grâce au concours d'explorateurs et de géographes professionnels, ainsi que de géographes de cabinets.

Lors de l'assemblée constitutive du 19 juillet 1821, dans l'objet social (article 1 des statuts) il est précisé que « la société est instituée pour concourir aux progrès de la Géographie; elle fait entreprendre des Voyages dans les contrées inconnues; elle propose et discerne des prix; établit une correspondance avec des Sociétés savants, les Voyageurs et les Géographes; publie des relations inédites ainsi que des ouvrages, et fait graver des cartes⁹². »

À propos de la discipline géographique dans son ensemble, le président de la Commission provisoire, Barbié du Bocage, dans son discours du 15 décembre 1821, proclame ceci : « Cette science a fait des progrès immenses, mais il lui reste beaucoup à acquérir. Elle ne peut augmenter son domaine que par une direction éclairée, par une protection constante, et par les encouragements dont elle sera redevable à votre rôle généreux. C'est là, Messieurs, ce que vous êtes appelés à établir. La Société que vous formez dit être le point central d'où sortiront les instructions qui seront données aux voyageurs, aux marins et aux négociants; elle correspondra avec eux et leur donnera, autant qu'il sera en elle, les moyens de profiter de leurs voyages; elle les guidera en quelque façon comme la colonne de feu conduisait les Israélites dans le désert; elle leur indiquera le chemin qu'ils auront à tenir, et leur signalera les dangers qu'ils auront à éviter. La Société à son tour profitera de leurs découvertes; elle sera instruite de leurs courses, les annoncera au monde savant, et en fera les résultats utiles, et pourra se féliciter d'avoir agrandi, par ses soins, le cercle de nos connaissances. »

La Société a été fondée par le marquis de Laplace, son premier président, et 217 personnalités dont les plus grands savants de l'époque : Monge, Cuvier, Chapsal, Denon, Fourier, Gay Lussac, Berthollet, de Humboldt, Champollion, Chateaubriand etc.; des membres de l'expédition d'Égypte de Bonaparte (Jomard⁹³, Malte-Brun, Dumont d'Urville, Delessert, Hottinguer, Didot, Bottin etc.); un certain nombre d'étrangers. Elle est reconnue d'utilité publique en 1827.

Elle fait paraître un *Bulletin*, qui associe récits inédits (mémoires, correspondances, journaux de voyages, rapports de missions, etc.), articles critiques, comptes-rendus d'ouvrages et actes de la société, et des *Mémoires* (collection d'ouvrages). L'Afrique subsaharienne et l'Afrique septentrionale y occupent

92. *Bulletin de la Société de géographie*, t. I, 1822, p. 3. Parmi les organismes savants ou commerciaux créés vers la fin du XVIII^e siècle, on peut noter deux sociétés africaines, l'une constituée à Paris, l'autre à Londres.

93. Sur ce géographe qui a été attentif au berbère (Siwa), cf. Charles Du Bus, « Edme-François Jomard et les origines du Cabinet des Cartes (1777-1862) », *Bulletin de géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques*, t. XLVI, 1931, pp. 1-128.

une bonne place⁹⁴ sous l'impulsion d'hommes comme Jomard, d'Avezac, Barbié du Bocage, etc. La Société de géographie porte un intérêt aux langues dans la mesure où ces dernières serviront d'objets pour pouvoir déterminer le classement ethnographique des populations qui les parlent. Une fois de plus, au départ, des notions telles *langue* et *culture* sont confondues. Presque en même temps qu'a été fondée la Société de géographie, il a été créé une autre société savante, qui va prendre en charge les études orientales francophones : la Société asiatique de Paris.

La Société asiatique a été fondée en 1822 dans le contexte des premières avancées de l'orientalisme scientifique : édition critique d'œuvres manuscrites, découverte de monuments, déchiffrement d'écritures, comparaison des langues. Elle a assuré sa mission de développement et de diffusion des connaissances sur une aire vaste allant de l'Afrique septentrionale jusqu'à l'Extrême-Orient, dans une approche pluridisciplinaire sur des cultures orales et écrites⁹⁵.

Auparavant, des sociétés scientifiques s'étaient constituées en Asie, à l'initiative de Hollandais à Batavia et d'Anglais à Calcutta. La *Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen*, fondée en 1778, et la *Royal Asiatic Society of Bengal*, créée en 1784, étaient très utiles par la richesse des connaissances orientalistes qu'elles diffusaient.

La Société asiatique a été présidée par le baron Silvestre de Sacy et compte parmi ses membres fondateurs des personnalités non moins illustres : Abel-Rémusat, Garcin de Tassy, de Chézy, Burnouf, Champollion jeune, Victor Cousin. Dès l'année de sa fondation paraît le premier volume de son organe, le *Journal asiatique*⁹⁶ accueillant des travaux de membres actifs. « L'étude des langues orientales, lit-on, née du besoin de comparer aux textes originaux les différentes versions des livres saints, et renfermée longtemps dans le cercle étroit de la critique biblique, s'est considérablement étendue de nos jours par les progrès de la géographie et du véritable esprit philosophique⁹⁷. » Le but, à la fois scientifique et politique, est donc de connaître le plus de langues possibles « de l'Orient » en les étudiant d'une manière méthodique et raisonnée.

94. À partir des années 1860, sous l'influence du secrétaire général Charles Maunoir et d'une forte personnalité comme l'explorateur saharien Henri Duveyrier, la revue va passer à une vitesse supérieure.

95. Pour plus d'informations sur la Société, cf. *Société asiatique. Le livre du centenaire, 1822-1922*, Paris, P. Geuthner, 1922, VIII-295 pp. ; Jean Filliozat, « La Société asiatique : d'hier à demain », *Journal asiatique*, t. CCLXI, 1973, pp. 3-12, 6 ill. h.-t. (Cent cinquante ans d'orientalisme en France, 1922-1972) ; Lionel Galand, Paulette Galand-Pernet et Camille Lacoste, « Les études berbères », *Journal asiatique*, t. CCLXI, 1973, pp. 109-116. (Cent cinquante ans d'orientalisme en France, 1922-1972).

96. Le titre exact dans sa version longue est *Journal asiatique, ou Recueil de mémoires, d'extraits et de notices relatifs à l'Histoire, à la Philosophie, aux Sciences, à la Littérature et aux Langues des Peuples Orientaux*.

97. *Discours d'ouverture prononcé à la première séance générale, le 1^{er} avril 1822*, par M. le baron de Sacy ; précédé du Prospectus de la Société, et suivi du Règlement qu'elle a adopté, et la liste des membres qui la composent, p. 1. : *Société Asiatique. Prospectus* (Paris, imp. de Rignoux, s. d., in-8).

Les découvertes de voyageurs ont révélé à l'Europe une multitude de langues et de cultures à travers des masses de documents rapportés à Londres, Paris ou Berlin, dont il est urgent d'en faire les études. D'ailleurs, l'article 1 du règlement est très explicite à ce propos : « La Société est instituée pour encourager l'étude des langues d'Asie. Celles de ces langues dont elle se propose plus spécialement, mais non exclusivement, d'encourager l'étude, sont : 1° les diverses branches (tant en Asie qu'en Afrique) des langues sémitiques. 2° L'arménien et le géorgien. 3° Le grec moderne. 4° Le persan et les anciens idiomes morts de la Perse. 5° Le sanscrit et les dialectes vivants dérivés de cette langue. 6° Le malais et les langues de la presqu'île ultérieure et de l'archipel oriental. 7° Les langues tartares et le tibétain. 8° Le chinois. »

“Renaissance Orientale” en France

Cette année 1822 a été celle où Champollion lit sa célèbre *Lettre à Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques* à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (le 27 septembre). Le 21 avril 1823, la Société asiatique l'honore dans sa séance générale, présidée par le duc d'Orléans. Dès sa fondation la Société asiatique est devenu très vite un modèle. La Royal Asiatic Society de Londres, fondée en 1824, a adopté un règlement quasi identique à celui de la Société parisienne. En 1842 l'*American Oriental Society* et la *Deutsche Morgenländische Gesellschaft* ont suivi le mouvement.

Plusieurs branches de l'orientalisme qui commencent à se constituer en disciplines scientifiques (déchiffrement d'écritures ; résurrection de monuments ; découvertes de religions et de corpus de savoirs orientaux...), et ce début du XIX^e siècle a marqué un tournant dans l'étude particulière des langues, aux fins de comparaison et classification (indo-européen, sémitique, etc.). Avant la Société parisienne, des érudits anglais qui ont fondé la Société asiatique de Calcutta et la Société du Bengale ont fait connaître par exemple le sanscrit. Malgré leur objet plus restreint, leurs objectifs ne diffèrent pas de ceux des Français, car pour mener à bien les différentes études envisagées est de se procurer des manuscrits originaux dans tous ces langues et d'en diffuser les contenus par l'impression. Publication de grammaires, de dictionnaires et toute autre étude à même de pouvoir faciliter la connaissance de ces langues est vivement encouragée.

Aussi, ne faudrait-il pas perdre de vue que l'une des motivations peut se résumer brutalement (et sans nuance) à l'équation savoir égal pouvoir, où les connaissances accumulées dépassent le stricte cadre de la science et, à une échelle moindre et à plus forte raison, celui de la linguistique. Tout sera mis à contribution : outre l'histoire, la littérature, la médecine, l'agronomie, « que de plantes potagères, tinctoriales, médicinales, dont les usages familiers aux Asiatiques, seraient une véritable conquête pour les Européens ! Que de procédés pour les vernis, la fabrication des étoffes et du papier, de la porcelaine, de

l'encre de la Chine, les cultures des marais, des dunes, des landes, des terrains stériles de toute espèce, qui ont jusqu'ici vivement et vainement piqué la curiosité des économistes, et dont la connaissance se puiserait avec facilité dans les écrits des Orientaux⁹⁸! ».

Par décision du 29 novembre 1814, un enseignement de sanscrit et un autre de chinois sont créés. Ces deux cours confiés respectivement à Chézy et à Rémusat sont ouverts au Collège de France. Ainsi le premier enlève l'exclusivité scientifique de l'Inde des brahmanes à l'Angleterre, et le second devient le fondateur des études chinoises en Occident. Des enseignants qui, avec Silvestre de Sacy, attirent à Paris des étudiants de toute l'Europe et qui ont été les acteurs principaux de la "Renaissance Orientale" qui va ouvrir au vieux continent les richesses des cultures asiatiques.

Dans les années vingt, le chinois occupe le débat épistémologique entre différents orientalistes⁹⁹. Le linguiste le plus illustre d'Europe, Wilhelm Humboldt, lit à l'Académie de Berlin en 1822 son mémoire sur l'*Origine des formes grammaticales et l'influence que ces formes exercent sur le développement des idées*, et en 1827 on publie sa fameuse *Lettre à M. Abel-Rémusat sur la nature des formes grammaticales en général et sur le génie de la langue chinoise en particulier* (Paris, Dondey-Dupré). Ce dernier et Sacy, pour ses travaux sur le copte, ont, chacun de son côté, répliqué pour démontrer la justesse de leurs vues. Cela dénote bien des divergences chez les orientalistes, qui chacun défend son modèle : Humboldt par exemple va développer une approche qu'on pourrait qualifier de structurale.

À titre d'exemple à Paris, des monographies se multiplient. Qu'il s'agisse des *Recherches sur les langues tartares* (1820) et les *Eléments de la grammaire chinoise ou Principes généraux du Kou-Wen ou Style antique, et du Kouan-Hoa, c'est à dire, de la langue commune généralement usitée dans l'Empire chinois* (1822) d'Abel-Rémusat, les travaux d'Edouard Biot (1803-1850) et de Stanislas Julien (1799-1873), les *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie* (1818-1819) par A.-J. Saint-Martin, le *Discours prononcé à l'ouverture du cours de langue et de littérature thibétaines près de la Bibliothèque royale de P. Foucaux* (1842), et les mélanges intitulés *Mémoires, lettres et rapports relatifs au cours de langue malaye et javanaise* d'E. Dulaurier (1843), etc.

Qu'en est-il des études orientalistes arabisantes en France ? Il y a bien sûr la figure marquante de Silvestre de Sacy et, au delà, il y a ses élèves, ses disciples. Comme par exemple, un personnage à plusieurs facettes : Eusèbe de Salle (1796-1873). Il est docteur en médecine à Montpellier (1816), anthropologue, élève des le l'Ecole des langues orientales et du Collège de France pour l'arabe, le turc et le persan (1817-1830), interprète en chef de l'armée d'Afrique,

98. *Ibidem*, p. 3.

99. Jean-Claude Chevalier, « Un obstacle épistémologique en 1825 : le chinois à Paris », *Romantisme*, t. 25-26, 1979, pp. 107-116.

membre de l'Académie des Sciences, auteur d'une *Histoire générale des races humaines ou philosophie ethnographique* (Paris, 1849). Des amitiés se nouent aux Langues'O et au Collège de France entre des élèves venus de toute l'Europe. S'agissant de William Mac-Gukin de Slane (1801-1878), d'origine irlandaise, a été un brillant élève de Sacy et, après sa naturalisation, il a été nommé en Algérie, suite à une mission de 1843 à 1845, interprète principal de l'armée d'Afrique, après quoi il rédige pour le gouvernement français un *Rapport adressé à M. le Ministre de l'instruction publique ; suivi du Catalogue des manuscrits arabes les plus importants de la bibliothèque d'Alger et de la bibliothèque de Cid-Hammouda à Constantine*. Les études berbères ne seront pas oubliées par de Slane.

La linguistique comparée

La linguistique comparée est, dans la première moitié du XIX^e siècle, principalement allemande. Mais la découverte des affinités dans l'ensemble des langues de l'Europe et d'une partie de l'Asie, et de même l'argument à pouvoir les rattacher à un même ensemble (langues indo-européennes) sont souvent attribués par les auteurs anglo-saxons à Sir William Jones, à l'occasion d'une conférence prononcée le 2 février 1786 à la société asiatique de Calcutta. Après cette découverte initiale, nombre de grammairiens allemands, comme Franz Bopp, August Schleicher, Karl Brückmann ou Berthold Delbrück, ont fondé la grammaire comparée des langues indo-européennes, avec ses méthodes et ses dictionnaires.

Au cours de cette période « expérimentale », des tentatives de regroupement des autres langues continuaient. On classe des langues par familles (méthode génétique), de même qu'on propose des classements à l'intérieur d'une même langue, comme par exemple pour ce qui est du berbère. Le géographe Carl Ritter¹⁰⁰, fondateur de la géographie comparée et philosophique, commence la publication de son ouvrage fondamental *Die Erdkunde im Verhältnis zur Natur und zur Geschichte des Menschen*¹⁰¹, avec un premier tome, consacré à l'Afrique, lequel tome appartient à un ensemble monumental de 17 volumes (Berlin, 1822-1854). Le volume africain a été publié en 1822, mais c'est en fait

100. Né à Quedlimburg en 1779, mort à Berlin en 1859. Après plusieurs voyages, il est appelé à occuper, en 1820, la chaire de géographie de l'université de Berlin. Comme géographe et historien, il a suivi l'exemple d'Alexandre Humboldt pour fonder des lois entre la géographie physique, l'histoire naturelle et le développement de l'humanité.

101. Cal Ritter, *Die Erdkunde im Verhältnis zur Natur und zur Geschichte des Menschen oder allgemeine vergleichende Geographie, als sichere Grundlage des Studiums und Unterrichts in physicalischen und historischen*, Berlin, G. Reimer, 1822, XXVIII-1084 pp.; Id., *Géographie générale comparée, ou Étude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme, pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques*, traduit de l'allemand par E. Buret et Édouard Desor, Paris, Paulin, 1835-1836, 3 vol.

une édition refondue de celle de 1817. Un important passage (pp. 900-908) concerne la langue berbère, avec comme sources principales tout un ensemble qui va des auteurs classiques, en passant par Léon l'Africain, jusqu'à ses contemporains (Venture, Jackson, Ali-Bey, Vater, etc.). Une table de comparaison d'une vingtaine de termes entre le berbère *chellouh* et le canarien complète cette partie linguistique. Les mots canariens, mis bout à bout avec des correspondants berbères, est tiré de Glas (de *History of the discovery and conquest of the Canary Islands* 1764).

Juste après ce géographe allemand, son compatriote Julius H. von Klaproth¹⁰², célèbre orientaliste à l'époque, a traité d'un autre type de comparaison linguistique, entre la langue basque et les langues sémitiques, dans ses *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient*¹⁰³, ouvrage écrit directement en français, lors de sa période parisienne, encouragé par W. Humboldt. Cet érudit, qui a été aussi un des membres-fondateurs les plus actifs de la Société asiatique, publie en 1823 son tableau général des langues sur un vaste partie de l'Ancien Monde, l'*Asia Polyglotta*¹⁰⁴.

Dans les domaines, qui sont les nôtres, Klaproth a tenté de rapprocher le copte du berbère, de même qu'il a comparé des éléments du basque avec des correspondants dans les langues sémitiques. Mais on voit que, dans sa *Lettre à M. Champollion le jeune, relative à l'affinité du copte avec les langues du Nord de l'Asie et Sud-Est de l'Europe*¹⁰⁵, datée du 24 octobre 1823, pour ce qui concerne l'égyptien, il s'est intéressé à « la langue des *Berbers*, ou des peuples originaires du mont Atlas », sans qu'il ait constaté au prime abord de convergence entre les deux langues. Il change vite de direction, estimant que des

102. Fils d'un chimiste distingué, Julius H. von Klaproth est né à Berlin en 1783 et mort en 1835. Ayant une passion pour les langues orientales, il apprend très jeune le chinois. Puis il fait ses études supérieures à Halle, sans renoncer à l'orientalisme. Il crée en 1802 à Weimar une publication savante périodique, *Asiatisches Magazin*. Appelé à Saint-Petersbourg, l'Académie des sciences l'engage pour les langues et les littératures asiatiques. En ambassade à Pékin pour le compte du tsar, il est interprète. Il en profite pour voyager dans l'immense empire russe, vit au milieu des populations, et étudie leurs langues et leurs cultures. Plusieurs autres voyages ont suivi. En 1875, il est à Paris, où il rencontre Wilhelm Humboldt, qui apprécie ses travaux et ses connaissances. Le roi de Prusse lui accorde des aides financières pour assurer la publication de ses ouvrages.

103. Julius H. von Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient*, Paris, Dondéy-Depré, 1824, VII-479 pp., cartes et pl. ; id., *Mémoires relatifs à l'Asie, contenant des recherches historiques, géographiques et philologiques sur les peuples de l'Orient*, Paris, Dondéy-Dupré père et fils, 1826, 2 vol. La dissertation sur le basque a été publiée auparavant in : *Journal asiatique*, t. III, 1823, pp. 209-218.

104. Julius H. von Klaproth, *Asia Polyglotta*, Paris, A. Schubert, 1823, paginé : I-XVI, 1-388, 121-144 et 1-8.

105. Julius von Klaproth, *Lettre à M. Champollion le jeune relative à l'affinité du copte avec les langues du nord de l'Asie et du nord-est de l'Europe*, Paris, Dondéy-Dupré père et fils, 1823, 11 pp.

affinités existeraient plutôt avec des langues géographiquement éloignées, comme celle de l'Europe ou de l'extrême Orient.

Au même moment où Klaproth est en pleine activité parisienne orientalisante, en signant des articles sous des pseudonymes comme « Louis de l'Or » ou bien « Wilhelm Lauterbach », une autre recherche, dans la lignée des *Mithridates*, est menée aussi à Paris par un Italien, Adrien Balbi¹⁰⁶. Ce travail est matérialisé en 1826 sous la forme d'*Atlas ethnographique du globe ou classification des peuples anciens d'après leur langue ; précédé d'un Discours sur l'utilité et l'importance de l'étude des langues appliquée à plusieurs branches des connaissances humaines ; d'un aperçu sur les moyens graphiques employés par les différents peuples de la terre ; d'un coup d'œil sur l'histoire de la langue slave, et sur la marche progressive de la civilisation et de la littérature en Russie, avec environ sept cents vocabulaires des principaux idiomes connus, et suivi du Tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde* (1 vol. + 1 vol. d'éclaircissements¹⁰⁷). Un ouvrage bien documenté, qui vulgarise en France les recherches de Pallas, Adelung, Vater et d'autres philologues allemands. Son ambition serait de faire mieux que les écrivains d'outre-Rhin, en ajoutant à son exposé des informations nouvelles, puisées aux dernières sources, comme les travaux des voyageurs W. Humboldt, Freycinet, Lesson, Pacho, etc.

À cette mise à jour, la composition de l'ouvrage a aussi bénéficié des entretiens de linguistes et géographes renommés, établis à Paris, comme Abel de Rémusat, W. Humboldt, Champollion, Hase, Jomard, Jaubert, Klaproth, Malte-Brun. Le livre, comme l'indique le titre, a pu traiter plus de 700 langues et dialectes ; un record jusqu'ici ! L'*Atlas ethnographique du globe* comprend quarante-et-un tableaux divisés en deux séries : des tableaux *ethnographiques* ou de classification, et des tableaux *polyglottes* ou de comparaison ; avec des contributions de plusieurs spécialistes linguistes, parmi lesquelles nous citons les observations de Saint-Martin sur les langues sémitiques et le persan, ou celles de Jomard sur le wolof ou le berbère parlé à Siwa.

Ces sept cents vocabulaires, insérés dans l'ouvrage, reproduisent autant de fois vingt-six mots pris dans chaque langue. Les vocabulaires comparés ont donné lieu à des classifications par familles de langues. L'un des objectifs de cet *Atlas* est donner lieu à une véritable science, sœur de l'histoire et de la géographie. Descriptive et taxinomique, elle se refuse toute mise en système, se rapprochant, avec ses données ethnographiques, des sciences de la nature. Ce

106. Né à Venise en 1782 et mort en 1848, Adriano Balbi a été professeur de physique et de géographie dans sa ville natale, avant de s'établir au Portugal en 1820. Il publie des ouvrages bien faits sur ce pays. Cf. *Dizionario biografico degli Italiani*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1963, pp. 356-357.

107. Balbi, Adriano, *Atlas ethnographique du globe, ou Classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues...*, Paris, Rey et Gravier, 1826, In-fol.; id., *Introduction à l'Atlas ethnographique du globe, contenant un discours sur l'utilité et l'importance de l'étude des langues... un aperçu sur les moyens graphiques employés par les différents peuples de la terre...*, Paris, Rey et Gravier, 1826, CXLIII-415 pp.



Edme-François Jomard
(Portrait gravé par André Dutertre)

type d'atlas linguistique sera développé plus tard, sur des échelles plus réduites, pour mettre en évidence la variation dialectale (au sein d'une même langue), par le Suisse Gilliéron.

Le jurisconsulte et paléographe allemand Ulric Friedrich Kopp¹⁰⁸, dans le sillage d'Ignazio Rossi, de J. C. Abelung et de Julius von Klaproth, systématise en 1829 la comparaison de vocabulaire égyptien-sémitique dans sa *Paleographia critica*¹⁰⁹. Sur une liste de plus de 400 mots hébreux, il lie des correspondants coptes en concluant qu'il ne s'agit point d'emprunts, des mises en relation largement confirmées par des travaux ultérieurs. Il déduit que les deux langues auraient une source commune, non attestée dans la tradition écrite. L'année 1836, un Allemand, qui vient de séjourner à Paris (de 1833 à 1866) dans le but de compléter sa formation en égyptologie auprès de J. A. Letronne (1786-1848) au Collège de France, rédige un mémoire sur la comparaison linguistique. Il s'agit du philologue Karl Richard Lepsius¹¹⁰ qui, dans son opuscule *Zwei sprachvergleichende Abhandlungen*¹¹¹, pose clairement la parenté du sémitique, de l'égyptien (qu'on commence à déchiffrer), et d'autres langues proches, avec l'indo-européen.

Après le travail sur l'Asie polyglotte par Klaproth, paraît en 1839 un autre ouvrage plurilingue, consacré à un autre continent – un travail certes méritoire, mais de moindre envergure par rapport au premier –, réunissant des *Vocabulaires appartenant à diverses contrées de l'Afrique*¹¹², où l'auteur, aux pages 31 à 34, reprend le vocabulaire de Frédéric Müller, précédemment cité. Il est dû à Mathieu-Auguste Koenig¹¹³ (devenu ultérieurement Koenig-Bey), qui est professeur de français à l'Ecole d'état-major en Égypte, et précepteur des enfants de Méhémet-Ali.

108. Né à Kassel en 1762, mort en 1834. Fonctionnaire dans sa ville natale, il occupe un emploi dans la magistrature, et devient directeur des archives de la cour. Auteur d'ouvrages de droit et d'histoire, remplis d'érudition.

109. Ul. Fr. Kopp, *Paleographia critica*, vol. III, Mannheim, 1829, p. 434 et suiv.

110. Karl Richard Lepsius (1810-1884), avant de devenir l'archéologue et l'illustre égyptologue de langue, a été philologue et paléographe classique. Sur ce savant, voir Eve Gran-Eymerich, *Dictionnaire biographique d'archéologie, 1798-1945*, Paris, CNRS Éditions, 2001, pp. 407-408.

111. Richard Lepsius, *Zwei sprachvergleichende Abhandlungen*, ... 1. Über die Anordnung und Verwandtschaft des semitischen, indischen, äthiopischen, alt-persischen und altägyptischen Alphabets. 2. Über den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwörter in der indogermanischen, semitischen und der koptischen Sprache, Berlin, F. Dümmler, 1836, 150 pp., tabl. La seconde étude a fait précédemment l'objet d'une publication : *Über die Anordnung und Verwandtschaft des semitischen, indischen, alt-persischen, alt-ägyptischen und äthiopischen Alphabets*, 1835, paginé 177-225 (Extrait de *Philos-histor. Abhandl. der königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, année 1835).

112. E. Koenig, *Vocabulaires appartenant à diverses contrées de l'Afrique*, Paris, 1839.

113. Né à Paris en 1802, mort en 1865 à Alexandrie. Koenig, après des études de langues orientales, s'installe en Égypte en 1820 et y occupe des fonctions officielles. Il a traduit de nombreux ouvrages français en arabe.



Etienne-Marc Quatremère

Impact des sociétés scientifiques

Le XIX^e siècle a été par excellence un siècle de vulgarisation scientifique. Et les sociétés savantes fleurissaient de partout ; leurs revues ont donné de l'impact à des études orientales, géographiques ou ethnographiques, et les études berbères en ont bénéficié pendant toute la première moitié du XIX^e siècle. Prenons les *Nouvelles Annales des voyages*. Elles ont répercutés des travaux des voyageurs français et étrangers et aussi publiés des textes restés longtemps inédits. Comme par exemple, ceux de Desfontaines¹¹⁴. En 1830, c'est le fameux vocabulaire recueilli à Bône en 1787 par M. Barbe (voir *supra*), et envoyé au professeur Desfontaines. La liste était pour l'époque considérable, plus de 900 mots qu'il a pu faire traduire tant bien que mal. Les notations ne sont pas toujours heureuses. Ce petit lexique bilingue a le mérite d'être recueilli en même temps, sinon un peu auparavant, que celui de Venture de Paradis et concernent l'un et l'autre le dialecte kabyle.

À côté de cela, le *Journal asiatique*, a fait connaître les travaux de Delaporte-fils¹¹⁵ également sur le kabyle et l'organe de la société orientaliste est aussi un lieu de débats autour du déchiffrement des inscriptions libyques, surtout à partir des années quarante. Quant au *Bulletin de la Société de géographie* de Paris, il aida Berthelot à donner de l'audience à ses recherches canariennes.

Le *Vocabulaire kabyle*¹¹⁶ publié en 1836 arrive à point nommé. Il s'agit du recueil de quelques centaines de mots d'un dialecte important, fait à Alger par un des fils du consul Jacques-Denis Delaporte, employé alors à l'intendance du commandement d'Alger. Un inventaire fort intéressant pour l'époque même s'il comporte quelques erreurs de détail. L'inexpérience de l'enquêteur a fait que des verbes de qualité (ou d'état) ont été purement et simplement assimilés à des adjectifs dits qualificatifs. Après cette liste de lexèmes, il donne une autre constituée de « phrases familières » ; il y en a une soixantaine en tout¹¹⁷. Prenons-en quelques unes : *tabbourt tesslah*, la porte est fermée ; *snet aârabt*, connaissez-vous l'arabe ? *ousseghti taddart*, je viens du village ; *babak mazal idder*, avez-vous votre père ? [dans le sens, si votre père est de ce monde] *achehhah ghourekh ouarraou*, combien avez-vous d'enfants ? On constate qu'à travers la notation de ces courtes phrases, on a affaire à un travail de découverte où le découpage et l'analyse grammaticale ne sont pas encore au point. Le corpus lui-même est loin d'être homogène : *tabbourt tesslah* est une

114. Barbe, « Lettre à M. Desfontaines », *Nouvelles Annales des voyages*, t. III, 1830, pp. 366-382.

115. Honorat Delaporte, secrétaire interprète de l'intendance civile d'Alger, a profité de ses rapports journaliers avec des autochtones pour recueillir vocabulaires et textes, particulièrement de la Kabylie orientale (province de Bougie).

116. J. Honorat Delaporte, « Vocabulaire berbère », *Journal asiatique*, 3^e série, t. I, 1836, pp. 97-122.

117. *Ibid.*, pp. 119-118.

phrase appartenant, du moins au niveau phonétique, aux parlers de la Kabylie du Djurdjura alors *snet aârabt* est une prononciation de la région de Bougie ; il en est de même pour la quatrième phrase.

À Londres un berbérissant, dont nous avons eu l'occasion de parler, va bénéficier de la publicité grâce à la Société orientaliste locale. Il s'agit du consul de Suède et de Norvège pour le Maroc et Tripoli, Gråberg de Hemsö, qui publie indifféremment en français, en italien, en anglais ou en suédois. Dans un article¹¹⁸, inséré dans le journal de la société asiatique de Londres, il donne un petit texte, des phrases et un vocabulaire berbères (un glossaire d'environ 420 mots) de Ghadamès, une oasis située au sud de la Tripolitaine. Le tout est correctement transcrit en caractères arabes. Peu après, il consacre une petite étude sur le Maroc à propos de quelques noms de lieux¹¹⁹.

On vient de voir précédemment l'exemple de Kœnig, un ancien élève de l'Ecole des langues orientales, qui plus tard occupera un poste important auprès du vice-roi d'Égypte. Ce chercheur publie en 1839 une liste de mots berbères, sous la responsabilité éditoriale de Jomard, dans le *Recueil de la Société de géographie de Paris*. Kœnig rattache sans hésiter les données, recueillies par plusieurs voyageurs à Siwa puis à Awdjila, avec des parlers berbères occidentaux¹²⁰, comme le chleuh du Maroc ou le kabyle de l'Algérie voisine.

À l'autre extrémité de la Berbérie, les îles Canaries refont parler d'elles. Ceci grâce au naturaliste et géographe Sabin Berthelot¹²¹ qui va grandement apporter sa pierre à l'édifice. Installé pendant plusieurs années à Santa Cruz de Ténérife, il recueille, outre tout ce qui peut l'intéresser dans le domaine des sciences naturelles, des données historiques et ethnographiques. Il devient le correspondant de plusieurs sociétés savantes¹²². En 1828, il fait la connais-

118. Jakob Gråberg de Hemsö, « Remarks on the language of the Amazirghs », *Journal of the Royal asiatic Society*, vol. 3, 1836, pp. 106-130.

119. Jakob Gråberg de Hemsö, « Vocabulary of names of places, etc. in Moghriba-l-Ak'sa, or the Empire of Morocco », *Journal of the Royal Geographical Society of London*, vol. 7, 1837, pp. 243-270. Du même, *Specchio geographico e statisco dell'impero di Marocco*, Genove, Tip. Pellas, 1834, 364 pp., pl. et carte.

120. Voir *Recueil de la Société de géographie de Paris*, t. IV : le vocabulaire de Siwa est exposé aux pp. 173-176 ; les observations préliminaires de Jomard se trouvent pp. 131-141.

121. Sur ce naturaliste, cf. Bernard Le Calloc'h, « Sabin Berthelot, géographe des Iles Canaries », *Acta Geographica*, n 83, 3^e trim. – sept. 1990, pp. 52-67. Elias Zerolo, « Noticia biográfica de Mr Sabin Berthelot », *Revista de Canarias*, t. III, 1881, fasc. 56, pp. 81-83 ; fasc. 57, pp. 103-105 ; fasc. 58, pp. 124-126 ; fasc. 59, pp. 135-138. Né à Marseille le 4 avril 1794, d'un père commerçant du vieux port. Élève du lycée Impérial, Sabin Berthelot s'inscrit après son baccalauréat dans la marine de guerre. Il navigue, visite plusieurs pays lointains et accroît ses connaissances dans les sciences naturelles. À partir de 1830, il découvre Santa Cruz de Ténérife. Il y restera dix ans. Directeur d'un jardin botanique, il explore méticuleusement les îles Canaries.

122. Il adresse plusieurs contributions à la Société de géographie : Sabin Berthelot, « Description de l'île de Palma », *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série, t. VII, 1837, pp. 255-280 ; *id.*, « Description de l'île de Fer (Hiero) », *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série, t. VII, 1837, pp. 305-319 ; *id.*, « Fragments historiques sur les anciens habitants des Iles Fortunées », *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série, t. XIII, 1840, pp. 202-228 ; *id.*, « Mémoire sur les

sance du naturaliste anglais Philip Barker-Webb et, en sa compagnie, il monte au sommet du grand volcan du Teide. Ensemble, il vont collaborer à cette monumentale *Histoire naturelle des Iles Canaries* dont le premier tome s'intitule : *Ethnographie et annales de la conquête*. Ce travail, rédigé à Paris après 1830, a commencé à paraître en 1836 jusqu'au neuvième et dernier fascicule en 1850. Entre temps Berthelot est nommé, en 1840, secrétaire général de la Société de géographie de Paris. Il est aussi devenu membre de la toute jeune Société ethnologique.

Dans une dissertation sur les Guanches¹²³ (habitants de Ténériffe, mais il semble que Berthelot applique cette dénomination à l'ensemble des Canariens), il donne des observations privilégiées sur des faits de langue. Pour cela, les deux articles, ainsi que la partie linguistique de *l'Histoire naturelle des Iles Canaries*, se basent sur des témoignages historiques, comme ceux – pour ce qui est de la numération décimale – d'un document italien du xiv^e siècle, que nous avons déjà cité, conservé à la bibliothèque des Magliabechi de Florence, et publié en 1824 par J. Ciampi. Une autre source, et non des moindres, est la chronique de Juan Abreu Galindo intitulée *Historia de la conquista de las siete islas de Gran Canaria* (1632), pour la Grande Canarie. Les matériaux linguistiques canariens, recueillis par le prêtre espagnol, l'Ecosais George Glas les reprend largement dans son ouvrage (1764). Ils sont au nombre de 122. Ce vocabulaire, comme on l'a vu plus haut, a été aussi repiqué par José de Viera y Clavijo dans ses *Noticias de la Historia General de las islas de Canaria* (1772), puis par Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent (1803).

Sabin Berthelot a fait beaucoup mieux que ses prédécesseurs, puisqu'au plan de la collection – en se référant au plus grand nombre possible de sources, y compris les manuscrits – il a réussi à réunir au moins un millier de mots canariens, plus quelques phrases ; les noms substantifs s'élèvent à 200, auxquels s'ajoutent 38 noms de nombre, 467 noms de lieux et 232 anthroponymes. Dans ses essais de comparaison du canarien avec le berbère continental, une de ses sources est le vocabulaire de Venture de Paradis (manuscrit déposé à la Bibliothèque Royale).

Au sujet de la diversité linguistique dans l'archipel, Berthelot soutient que « les anciens habitants des îles Canaries parlaient divers dialectes tous dérivés d'une langue mère, si on en juge du moins par les catalogues de mots que les historiens nous ont transmis¹²⁴. » Dans une multitude de langues, il n'y a rien

Guanches», *Mémoires de la Société ethnologique*, t. I, 1841, pp. 129-231, pl. ; *id.*, « Mémoire sur les Guanches. – De l'ancien langage des habitants de l'Archipel canarien », *Mémoires de la Société ethnologique*, t. II, 1845, pp. 77-149 ; *id.*, « Lettre à M. Jomard sur les Iles Canaries », *Bulletin de la Société de géographie*, 3^e série, t. X, 1848, pp. 180-183. ; *id.*, « Extrait d'une lettre écrite de Ténériffe », *Bulletin de la Société de géographie*, 4^e série, t. II, 1851, pp. 418-424.

123. Sabin Berthelot, « Mémoire sur les Guanches », *Mémoires de la Société ethnologique*, t. I, 1841, pp. 129-231, pl. ; *id.*, « Mémoire sur les Guanches. – De l'ancien langage des habitants de l'Archipel canarien », *Mémoires de la Société ethnologique*, t. II, 1845, pp. 77-149.

124. *Ibid.*, p. 77.

d'étonnant qu'un homme du XIX^e siècle nous parle d'une *langue-mère* (hypothétique), mais ce que nous retenons ici, c'est la formule explicite « les divers dialectes » : des isolats linguistiques existeraient bien dans chacune des sept îles.

Le géographe ne s'est pas contenté d'une simple nomenclature dans des dialectes canariens, il a fait un examen critique des anciennes notations et un tableau comparatif du vocabulaire, terme à terme avec ceux des dialectes berbères (pp. 98-111), pour lesquels on possède un échantillonnage suffisant : vocabulaire de Siwa ; kabyle (Venture de Paradis 1802, Barbe 1830) ; chaouiâ de l'Aurès (F. Schultze et J. Benzamon in W. Shaler 1826) ; ghadamsi (Graberg de Hemsö 1836). Aussi, tient-il compte des discussions de ses prédécesseurs (Glas, de Viera, Bory de Saint-Vincent).

Sabin Berthelot qui est aussi un auteur de langue espagnole dans d'autres domaines est quelqu'un de très lu dans le monde savant. Dans cette lignée en 1841, Don J. de Macedo, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de Lisbonne, publie dans le bulletin de la Société de géographie de Londres un pénétrant article, *Ethnographical remarks on the original languages of the inhabitants of the Canary Islands*¹²⁵, dans lequel il discute le vocabulaire recueilli par des auteurs espagnols et notamment celui de Galindo Abreu, déjà cité. La même année sur un thème voisin, Berthelot envoie une communication à la Société de géographie de Paris¹²⁶. Il ne quittera cette Société domiciliée au boulevard Saint-Germain qu'en 1847, une fois nommé agent consulaire à Santa Cruz.

Nous ajoutons un mot au bilan de D'Avezac (voir *supra*) : C'est ce rapport qui, en partie, a stimulé d'autres études et d'autres enquêteurs qui ont couvert, par la suite, des zones sous-documentées ou ont continué des travaux déjà entamés.

L'école anglo-américaine

William Shaler, consul général des États-Unis à Alger sous la Régence turque, entretient en 1823 une correspondance scientifique avec Du Ponceau, un philologue qui fait autorité à l'époque en outre-Atlantique. Ce Français né dans l'île de Ré qui, devenu américain, a occupé des fonctions politiques puis

125. J. J. Da Costa de Macedo, « Ethnographical remarks on the original languages of the inhabitants of the Canary Islands », *Journal of the Royal Geographical Society of London*, vol. 11, 1841, pp. 171-183.

126. L'auteur a publié plusieurs fois dans des organes de sociétés scientifiques de larges extraits de ce qui va devenir l'*Histoire naturelle des Iles Canaries*, en collaboration avec P. Barker-Webb : Sabin Berthelot, « Description de l'île de Palma », *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série, t. VII, 1837, pp. 305-319 ; *id.*, « Description de l'île de Fer (Hierro) », *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série, t. VII, 1837, pp. 305-319 ; *id.*, « Notice sur les îles de Lancerote (Lanzarote) et Fortaventure (Fuerteventura) », *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série, t. VIII, 1837, pp. 321-332 ; *id.*, « Fragments historiques sur les anciens habitants des Iles Fortunées », *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série, t. XIII, 1838, pp. 202-228 ; *id.*, « Mémoire sur les Guanches », *art. cit.*

s'est intéressé aux langues amérindiennes et aux autres langues anciennes et modernes de l'ancien monde, en vue d'en faire une classification raisonnée¹²⁷. Comme traducteur et éditeur, il est connu pour le travail de Heckeweler sur les anciens Indiens de Pensylvanie. Le consul l'entretient de ses investigations et de ses enquêtes obtenues « sur renseignements », relatives à des questions d'ethnographie de l'Algérie, et en particulier sur les Berbères. Ce qu'il a fait dans une notice, lue en 1824 à la séance de la Société philosophique de Philadelphie¹²⁸.

En 1826 quand il quitte son poste à Alger, Shaler publie à Boston un état des connaissances sur la régence d'Alger : *Sketches of Algiers*¹²⁹. Les vocabulaires se trouvent en appendice¹³⁰ ; Il s'agit en premier des vocabulaires de Shaw (« langue chouiiah »), de Chénier (langues « Brebes et Chellu' »), de Horne-mann (langue de Siouah) et de Ali Bey (« langue brebe »). En deuxième lieu, il insère un vocabulaire inédit du Mzab. « Voici le vocabulaire de la langue des Mozabites, écrit-il, qui semble être un des dialectes de la langue chaouiiah ; il a été fait à Alger d'après les recherches de M. David Bacri et de Joseph Benzamon¹³¹. » 65 noms et des noms de nombre (comptage de 1 à 20 en berbère-mozabite). Ce vocabulaire est précédé d'un autre concernant la chaouiiah recueilli à Alger par Jacques Frédéric Schulz, secrétaire auprès du consul général de Suède et Joseph Benzamon, interprète.

C'est au tour de William Brown Hodgson, consul américain à Alger de 1826 à 1829, de s'intéresser aussi à la géographie du Nord de l'Afrique et aux langues en usage dans ces contrées, et plus particulièrement au berbère. Avec l'aide de son fidèle informateur Sidi Hamet (en fait il s'agit de Sidi Ahmed ben Ali, le futur Hadj Ahmed qui va collaborer activement au dictionnaire de

127. Sur Pierre Etienne Du Ponceau (1759-1844), cf. Roux de Rochelle, « Notice sur M. Du Ponceau, président de la Société philosophique de Philadelphie, et correspondant de la Société de géographie », *Bulletin de la Société de géographie*, 3^e série, t. II, 1844, pp. 13-20. Egalement, Pierre Swiggers, « Peter Stephen Du Ponceau et la philologie définie comme science comparative des langues », *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, t. 18, fasc. 3-4, 1992, pp. 5-16.

128. William Shaler, « On the Language, Manners, and Customs on the Berbers », *Transactions of the American philosophical society*, n.s., t. 2, 1824, pp. 81-96 ; disponible en tiré à part, sous le titre : *Communications on the Language, Manners, and Customs on the Berbers or Brebers of Africa, in a series of letters from William Shaler, ... to S. Duponceau*, Philadelphia, A. Small, 1824, 30 pp. Un compte rendu en a été fait en France : M[alte]-B[run], « *Communications sur les Berbers d'Afrique*, etc., par M. Shaler, consul des États-Unis à Alger, adressées à M. P.-L. Duponceau, Philadelphie, 1824, en anglais », *Nouvelles annales des voyages*, 1^{re} série, t. XVII, 1825, pp. 81-96. (La traduction de la contribution de Shaler se trouve pp. 84-91).

129. William Shaler, *Sketches of Algiers political, historical and civil, containing an account of the geography, population, commerce, agriculture, arts, civil institutions, tribes, manners, languages and recent political of that country*, Boston, Hilliard and cie, 1826, VI-310 pp. Traduction française parue quatre ans après : *Esquisse de l'État d'Alger, considérée sous ses rapports politique, historique et civil ; contenant un tableau statistique sur la géographie, la population, le gouvernement, les revenus, le commerce, l'agriculture, les arts, les manufactures, les tribus, les mœurs, les usages, le langage, les événements politiques et récents de ce pays*, ... traduit de l'anglais, et enrichi de notes, par M. X. Bianchi, Paris, Lib. Ladvocat, 1830, X-406 pp., cartes.

130. *Esquisse de l'État d'Alger*, pp. 308-331.

131. *Ibid.*, p. 328.



Francis William Newman
by Herbert Watkins
Date: 1858

Brosselard en 1844), il collecte des matériaux nouveaux. Ce jeune taleb de la Kabylie de Bougie va lui dicter ou lui transcrire en caractères arabes des textes de son parler et autres données lexicales et grammaticales¹³².

Quand il a quitté Alger pour un autre poste, Hodgson, comme Shaler auparavant, va correspondre avec Duponceau, et ses lettres les plus significatives seront insérées en 1831 dans les *Transactions of the American philosophical Society* à Philadelphie¹³³. Dans cet article, l'auteur qui s'est livré à des recherches sur le berbère qu'il dit être la forme moderne du numide ou de l'antique libyque, donne cours à quelques considérations grammaticales auxquelles s'ajoutent ça et là des étymologies (termes géographiques ou vocables courants tirés de la langue égyptienne; il en profite pour citer plusieurs fois Champollion), et à la fin l'auteur transcrit une courte chanson et un conte, accompagnés d'une traduction en anglais. Outre la Société orientaliste américaine dont il est fondateur, Hodgson devient membre correspondant de plusieurs sociétés scientifiques, et plus particulièrement la Société asiatique de Londres, la Société asiatique de Paris, la Société de géographie de Paris. À la Société asiatique londonienne, il adresse un recueil de pièces¹³⁴ intitulé *Collection of Berber songs and tales, with their literal translation, made by W. B. Hodgson, in the year 1829*, et qui a été transmis pour vérification et expertise à la Société asiatique parisienne¹³⁵.

Après être devenu membre de la Société de géographie de Paris, Hodgson est le correspondant d'une des personnalités les plus influentes de l'organisme savant, d'Avezac. Il lui adresse, entre autres, un mémoire comportant des itinéraires¹³⁶, et d'autres renseignements géographiques et ethnographiques relatifs aux sociétés d'Afrique du Nord.

Avec son même informateur à Alger, Hodgson a réussi à faire traduire en kabyle le texte des Évangiles pour le compte de la Société biblique de Londres, ainsi que le texte de la Genèse¹³⁷. Dans le même élan, paraît en 1833 une

132. « Lettre de M. William B. Hodgson, ancien consul américain à Alger, à M. d'Avezac », *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série, t. VI, 1836, pp. 247-250.

133. William B. Hodgson, « Grammatical Sketch and Specimens of the Berber Language, preceded by four letters on Berber etymologies », *Transactions of the American philosophical Society* (Philadelphia), vol. IV, n. s., 1831, pp. 1-48. Cette communication a fait à Paris l'objet d'un compte rendu, par un ancien consul des États-Unis en France : M. Warden, « Esquisse du système grammatical de la langue berbère, précédée de quatre lettres sur les Etymologies berbères, adressées au président de la Société philosophique de Philadelphie par M. W. B. Hodgson », *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série, t. VI, 1836, pp. 65-83.

134. Il se compose de deux contes et de cinq chansons dans un parler de la région de Bougie.

135. Ce manuscrit de la main de Sidi Hamet est resté à ce jour inédit. Jusqu'en 1981, le document se trouvait à la bibliothèque de la Société asiatique mais depuis cette date, il a été versé au fonds berbère de la Bibliothèque nationale.

136. W. D. Hodgson, *Notes of a journey into the interior from the Arabic*, London, J. Murray, London, 1831, IV-31 pp.

137. Francis W. Newnan, « Notes on the Libyan languages », *Journal of the Royal Asiatic Society*, t. XII, 3, 1880, p. 418.

édition des treize chapitres de l'Évangile selon saint Luc en kabyle¹³⁸ et on a fait circuler plusieurs exemplaires de ce fascicule parmi la population autochtone. Cette traduction partielle de saint Luc en kabyle va faire intervenir pour la première dans l'histoire des études berbères un théologien protestant et universitaire, Francis-William Newman¹³⁹.

Ce réformiste éclairé et auteur de nombreux ouvrages dans plusieurs domaines du savoir est aussi un orientaliste distingué. Après quelques recherches dans les domaines arabe et hébraïque, il va se frotter aux études linguistiques berbères. En effet en 1835, il a commencé à rédiger une esquisse grammaticale de kabyle sur la base des matériaux rapportés par le consul Hodgson, et une petite étude publiée l'année suivante¹⁴⁰.

Pendant ce temps, W. Hodgson, en activités diplomatiques dans l'empire chérifien, profite de son séjour pour faire travailler un taleb chleuh de Massat sur une narration géographique en berbère¹⁴¹. Devenu consul général à Tunis en 1841 et 1842, il se met en relation, cette fois, avec un taleb de Ghadamès, à qui il commande un volume du récit de ses voyages en pays touareg (en arabe), suivi d'un vocabulaire touareg-arabe. Ce travail n'a jamais vu le jour dans son intégralité. En 1844, il publie à New-York les *Notes on Northern Africa*¹⁴², un ouvrage centré sur divers vocabulaires berbères. Outre une liste de mots touaregs, il fait connaître aussi un vocabulaire mozabite inédit¹⁴³, de 118 termes, et le dialecte saharien voisin, celui de Ouargla¹⁴⁴ et de l'Oued-Righ (noté ici : Wadreag). Sous la dénomination de *A vocabulary of the Ergeiah dialect of the Berber language : it is used in the Oases of Wadreag and Wurgelah*, la liste des mots appartenant à ce dernier contient 76 termes traduits en anglais.

En 1843, James Cowles Prichard¹⁴⁵, médecin anglais et ethnologue (et

138. *Écriture sainte*, extrait d'une traduction manuscrite en langue berbère de quelques parties de l'Écriture sainte, contenant 13 chapitre de saint Luc, London, R. Watts, 1833, 64 pp.

139. Né à Londres en 1805. Après ses humanités, il entre à Oxford pour sortir agrégé d'université en 1826. Il voyage en Orient en 1833. Après avoir enseigné dans des collèges, il devient professeur de latin à l'université de Londres en 1846. Sur son œuvre linguistique, voir J. Fellmann, « Francis William Newman (1805-1897) and Hamito-Semitic linguistic », *Cahiers linguistiques d'Ottawa*, t. 10, 1982, pp. 101-104. Ses différents papiers : I. Giberne Sieveking, *Memoir and letters of Francis W. Newman*, with twenty-eight illustrations and two articles (on unpublished ms.), London, Kegan Paul, 1909, XV-411 pp.

140. F. W. Newman, « Analysis of the Berber translation of St-Luke, and Berber grammar », *West of England literary and scientific Journal*, january 1836.

141. William B. Hodgson, « The Personnel Narrative of the Taleb, Sidi Ibrahim ben Mohammed el-Messi », *Journal of the Royal asiatic Society*, vol. 4, 1837, pp. 115-129.

142. William B. Hodgson, *Notes on Northern Africa, the Sahara and Soudan*, New York, Wiley and Putnam, 1844, 111 pp. On trouve dans ce volume des mots et des phrases qui, pour le kabyle, sont parfois inintelligibles et un copieux glossaire (pp. 85-94) où le kabyle et le chaoui sont mêlés.

143. *Ibid.*, pp. 97-98.

144. *Ibid.*, pp. 99-100.

145. Né à Ross, dans le comté d'Herford, en 1785 et mort à Londres en 1848. Etudiant, il choisit comme sujet de thèse de doctorat l'histoire physique de l'espèce humaine. Médecin

anthropologue avant la lettre), dans son livre grand public, *The Natural history of man*¹⁴⁶, regroupe d'un point de vue ethnographique des renseignements aux Berbères « du nord de l'Atlas » (« Berbers of the Northern Atlas », t. I., pp. 269-279). On y compte les Berbères du Maroc central (*Brebes*), du Sud-Ouest marocain (*Shuluh*), de l'Algérie voisine (*Kabyles*), et de la Tunisie. Pour faire plus complet, il y ajoute quelques paragraphes sur les Touaregs et les anciens Canariens.

“Études orientalistes” en Algérie

En règle générale, l'orientalisme français des premières décennies, comme l'a montré Daniel Reig¹⁴⁷, est confronté à trois types d'activité. La première, nettement marquée par l'humanisme et l'érudition, émerge par des travaux de recherche. Le second trouve son ancrage dans le terrain, par des actions suivies d'interprétariat, de traduction et d'observation (enquêtes statistiques et ethnographiques). Le troisième type d'activité se concrétise dans l'enseignement.

Quand les Français ont débarqué à Alger en 1830, c'est Silvestre de Sacy, président de la récente Société asiatique et professeur au Collège de France, qui a traduit en arabe la proclamation aux Algériens. Après la « conquête restreinte », l'exploration scientifique a suivi et précède la recherche proprement dite.

En métropole, de rares berbérissants, qui sont aussi arabisants voire même sémitisants (et parfois pratiquant aussi l'étude du turc ou du persan), vont se faire connaître à partir des années trente. Ils n'ont jamais pu accéder à un enseignement de berbère, pour la simple raison qu'un tel enseignement n'a jamais pu être organisé. Le berbère est resté le parent pauvre des études orientales, la seule tentative de cours aux Langues'O étant celle qui a été faite en 1842 par Jacques-Denis Delaporte. Si une décision en faveur d'un cours de berbère à ce moment-là avait été prise, cela aurait assurément changé le cours de choses, en matière de travaux scientifiques et le temps aura été gagné. Mais comme on le sait, cette institution de la rue de Richelieu, puis de la rue de Lille n'a accueilli le premier enseignement de berbère (avec Edmond Destaing comme professeur) qu'en 1913 ! Un autre enseignement sera ouvert en 1971 à la IV^e section de l'École pratique des hautes études (directeur d'études : Lionel Galand).

Dans l'Algérie du début de la conquête, un savoir scientifique s'imposait. À

praticien, il publie ses *Researches into the physical history of man* en 1813 ; ce livre sera augmenté à chaque édition et à la quatrième (1846), il est en 5 vol. et 2.546 pages.

146. James Cowles Prichard, *The Natural history of man, comprising inquiries into the modifying influence of physical and moral agencies on the different tribes of the human family*, 4^e édition, London, H. Baillière, 1849, 2 vol., XXIV-720 pp., fig., pl. en coul. + atlas gr. in-fol.

147. Daniel Reig, *Homo orientaliste*, La langue arabe en France depuis le XIX^e siècle, Paris, Maisonneuve et Larose, 1988, p. 40 et suiv.

la même époque, en métropole et dans d'autres pays européens, en pleine époque romantique, au moment où les découvertes archéologiques se multiplient et les études bibliques se renouvellent en prenant de l'extension, les études orientalistes sémitiques trouvent aussi un terreau propice. L'orientalisme, dont l'une des caractéristiques est celle de l'humanisme et de l'érudition, a connu son apogée en France, nourri de la culture du siècle des Lumières, avec des traditions remontant à la Renaissance. À Paris, des institutions sont à même de prendre en charge un tel mouvement : le Collège de France, l'Ecole des Langues orientales, la Société asiatique... Pour la langue arabe, par exemple, les cours qui sont à l'affiche sont bien fréquentés :

« À Paris, on l'a vu les salles de cours du Collège ou des Langues'O s'emplissent d'hommes venus de toute l'Europe qui sympathisent, discutent, s'influencent mutuellement. La même année, 1827-1828, sont inscrits aux mêmes cours : Fleischer et Reinaud, Flügel et Bresnier, Bopp et de Slane, Kosegarten et Kazimirsky, Rasmussen et Jaubert, Reuss et Humbert, Mitscherlich et Quatremère, Vullers et Noël des Vergers, Don Pascual de Gayangos et Saint-Martin, Helmboe et Grangeret de la Grange... Des amitiés se nouent : Freytag, Reinaud, de Slane et Jules Mohl par exemple. L'école allemande, particulièrement bien représentée ici, est fort riche en personnalités qui ont des origines intellectuelles diverses mais toujours marquées par des études philologiques dont Fleischer était justement l'un des chefs de file¹⁴⁸. »

Ce qui était attendu de cette institution de la rue de Richelieu était de rendre des services sur un plan plus pratique¹⁴⁹. Il est vrai que paradoxalement l'Ecole des Langues orientales n'a pas su former des *drogmans* (traducteurs et interprètes) dont la France avait besoin. Ce n'est qu'à la conquête de l'Algérie que les diplômés ont pu avoir des débouchés intéressants. Des interprètes civils ou militaires deviendront des professeurs d'arabe et, pour beaucoup d'entre eux, de bons orientalistes, érudits et philologues. L'armée d'Afrique, l'administration, la santé ont accueilli en leur sein dans les débuts de la conquête nombre d'interprètes arabisants, qui ont marqué leur temps : A. Daninos, Louis de Bracevitz, L.-Ch. Zaccar, J. Pharaon, B. Vincent, etc.

Il y a aussi en Algérie l'*Exploration scientifique*, analogue à l'Expédition d'Égypte et décidée par le ministre de la Guerre en 1837. Dirigée par le colonel d'État-major Bory de Saint-Vincent, les membres de la Commission scientifique (Pelissier, Carette, de Slane, Delamare, etc.) vont se livrer à un relevé méthodique des ressources du pays dans diverses disciplines, qui vont de la physique et l'histoire naturelle jusqu'à la géographie et l'ethnographie, en passant par l'histoire et l'archéologie. La vaste publication, qui va en découler, fournit une documentation remarquable¹⁵⁰ même si elle est demeurée inachevée.

148. *Ibid.*, p. 122.

149. *Ibid.* ; Laurent Charles Féraud, *Les Interprètes de l'armée d'Afrique*, Alger, Jourdan, 1876, III-480 pp.

150. Dans la collection "Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840-1842. Sciences historiques et géographiques", on doit à Pellissier de Reynaud des *Mémoires historiques et géographiques de l'Algérie* (1844), et une *Description de la Régence de Tunis* (1853) ; au capitaine Antoine H. Carette des *Études sur la Kabylie proprement dite* (2 vol., 1848), des

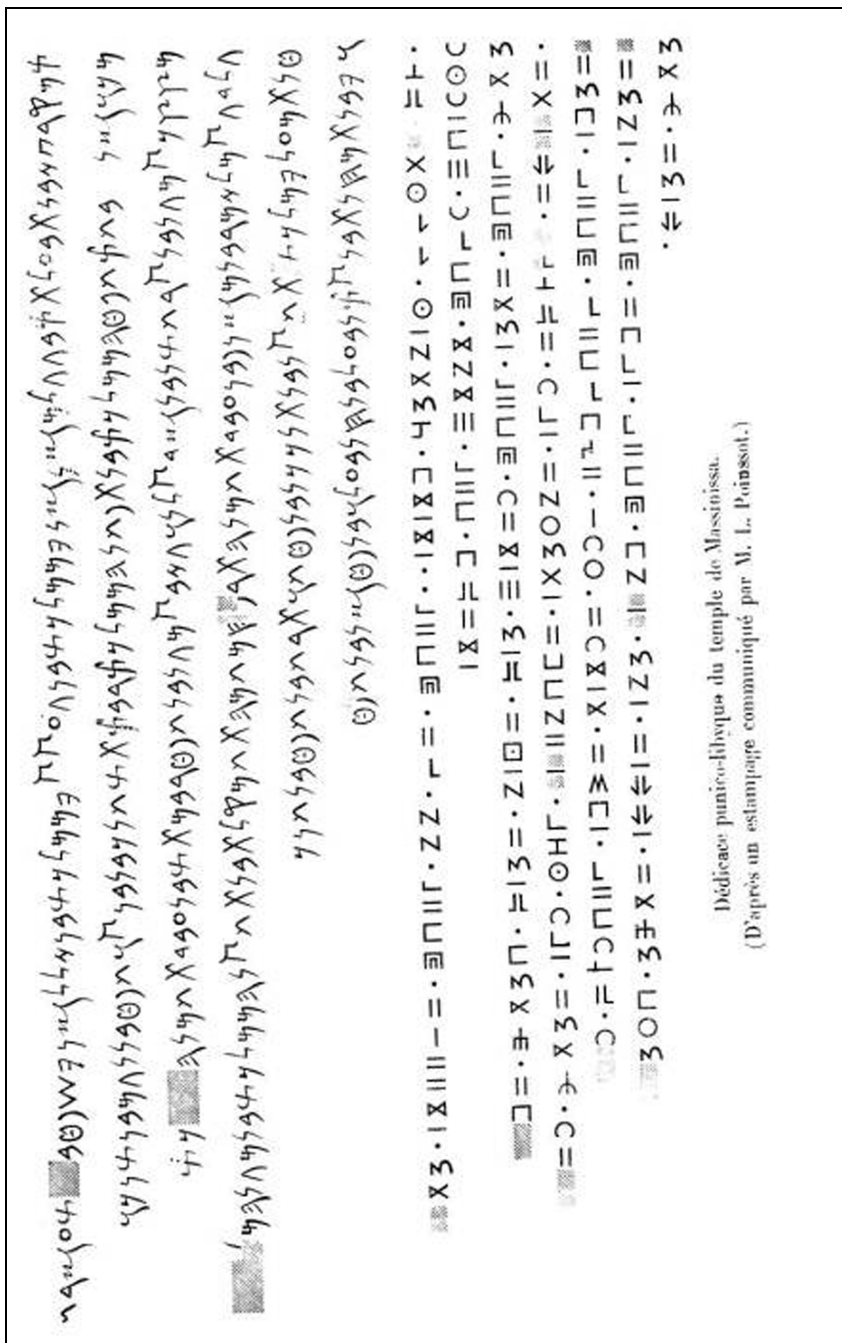
Cette exploration a stimulé les travaux historiques et géographiques. À titre indicatif, on peut citer des auteurs, en dehors de cette bibliothèque, comme Pellissier de Reynaud qui a publié ses trois volumes des *Annales algériennes* (1845); ou bien le jeune Léon Renier qui a réuni un important corpus des inscriptions latines d'Algérie (1855); ou encore l'interprète militaire de Slane qui a traduit pour la première fois l'*Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale* (4 vol., 1852-1856), de l'illustre historien Ibn Khaldoun, avant de s'attaquer au géographe andalou du XI^e siècle de l'ère chrétienne El Bekri. Dans la discipline linguistique, sous l'égide du ministère de la Guerre, a publié en 1844 un *Dictionnaire français-berbère, dialecte écrit et parlé par les Kabâiles de la division d'Alger* (voir *infra*; ouvrage rédigé par Ch. Brosselard en collaboration de Nully, Jaubert, Delaporte et Sidi-Ahmed).

Un corps d'interprètes militaires va être organisé par un homme qui va jouer un rôle de premier plan : Thomas-Ismaël Urbain ¹⁵¹. Ce saint-simonien, a appris l'arabe en Égypte et s'est converti à l'islam. Dans les premières années de la conquête de l'Algérie par le duc d'Aumale, il est attaché à la personne du prince et interprète d'arabe. Devenu haut fonctionnaire, notamment sous le Second Empire, il combat par la plume en faveur des indigènes, tentant de convaincre les autorités supérieures de ne pas appliquer une politique assimilatrice. Conseiller du Gouvernement, Ismaël Urbain est connu aussi pour être le promoteur de l'idée du « Royaume arabe » de Napoléon III qui l'écoutait.

Après l'érudition et l'interprétariat, voyons maintenant l'enseignement. Il n'est que la retombée de l'orientalisme savant, dont les agents sont soit des érudits de cabinet ou des chercheurs de terrain, soit des interprètes ou des traducteurs. Même si au tout début, les trois types d'activités pouvaient être exercées par la même personne : l'Interprète royal qui est désigné pour telle langue orientale ou le Garde des manuscrits qui peut exercer la fonction d'enseignant à l'Ecole de Jeunes de Langues ou au Collège de France. Concernant la langue arabe, après le Collège de France, les choses ont commencé à prendre forme pendant l'époque de la Révolution, en 1795 avec la fondation de l'Ecole spéciale des langues orientales. Sylvestre de Sacy, auteur d'une Grammaire arabe à l'usage des élèves de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes (1810), où la langue enseignée est véritablement traitée comme une

Recherches sur l'origine et sur les migrations des principales tribus (1853), des *Études sur les routes suivies par les Arabes dans la partie méridionale de l'Algérie et de la Régence de Tunis* (1854). Dans le domaine de l'histoire antique, Dureau de la Malle publie l'*Algérie, histoire des guerres des Romains, des Byzantins et des Vandales* (1852); le commandant Delamare fournit des documents d'archéologie et d'épigraphie latines, avec de très belles planches (dues à l'architecte Ravoisié), dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie, pendant les années 1840-1845 : Archéologie* (1850). Pour l'histoire médiévale, Fournel, saint-simonien et ingénieur en chef des Mines, écrit une synthèse historique sur les Berbères (Paris, Impr. impériale, 1857).

151. Cf. l'article de Ch.-R. Ageron, « l'Algérie algérienne sous Napoléon III, Thomas-Ismaël Urbain », in : *L'Algérie algérienne de Napoléon III à de Gaulle*, Paris, Sindbad, 1980, pp. 17-36. Un ouvrage récent lui a été consacré : Michel Levallois, *Ismaïl Urbain (1812-1884), Une autre conquête de l'Algérie*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002, 672 pp.



Inscription de Dougga

langue morte, sous une forme livresque. Cette position va commencer à changer à partir de 1830, par le contact avec la population arabophone d'Alger et des villes de la côte algérienne, contact induit par l'occupation militaire. Précisément, l'Algérie après la conquête va devenir la pierre de touche de l'orientalisme français.

Ce qui va se passer c'est que, dès les premiers mois de la prise d'Alger, les autorités songent à organiser un cours d'arabe dialectal en même temps que va se constituer un fonds manuscrit d'une bibliothèque, à partir des ouvrages faisant partie du butin de guerre – et la chasse aux manuscrits se poursuit. Un interprète, Joanny Pharaon, est chargé de cette organisation juste avant d'être nommé en 1832 au cours d'arabe du lycée Louis-le-Grand, en remplacement du copte Antoine Agoub décédé. La même année, l'intendant civil Genty de Bussy a installé du matériel d'imprimerie, en arabe et en français, destiné aux publications officielles. Louis-Jacques Bresnier (1814-1869), un élève de Sylvestre de Sacy, a été chargé de l'enseignement d'arabe au Collège d'Alger en 1836. « L'enseignement de l'arabe à Alger, écrit-il dans son rapport, comprend deux cours, l'un d'arabe littéral professé au Collège, l'autre d'arabe vulgaire destiné au public et professé dans un local particulier ¹⁵². »

Après le démarrage de la chaire d'arabe d'Alger, dans un souci de pragmatisme, la fréquentation du cours et son assiduité seront vivement encouragés ¹⁵³. On crée ensuite une chaire d'arabe à Constantine, puis une autre à Oran.

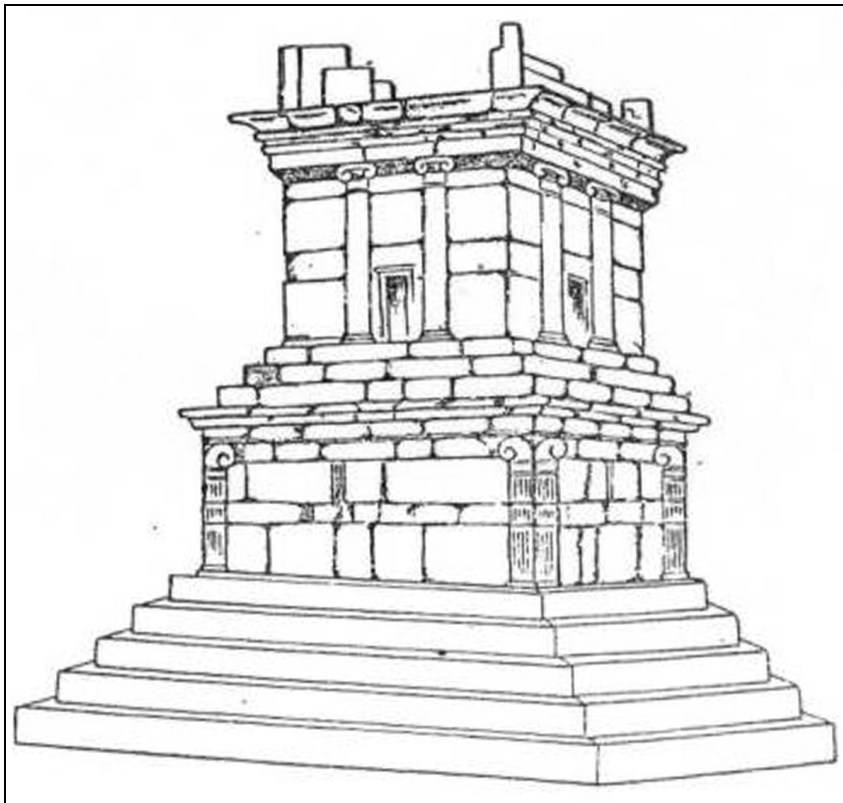
La découverte des inscriptions libyco-berbères

On dit *inscriptions libyco-berbères* et parfois aussi *inscriptions libyques*. Pourquoi « libyque » ? Tout simplement, les savants orientalistes de l'époque, tous férus d'humanités classiques, ont suivi Hérodote qui a appliqué la dénomination de Libye à toute l'Afrique septentrionale. Le nom de *Libyens* (épithète : *libyques*) est retenu pour désigner en gros, pour la période antique, des populations autochtones de l'Afrique mineure, mais aussi (pour l'épithète) des pratiques et des biens culturels qui leur sont associés, comme par exemple les inscriptions quand elles ne sont ni grecques, ni puniques, ni latines.

La plus célèbre est celle qui se trouvait au mausolée de Dougga, la dédicace

152. L.-J. Bresnier, « De l'enseignement de l'arabe à Alger », *Journal asiatique*, 3^e série, t. V, 1838, pp. 483-493. Il précise que « Le Collège d'Alger compte environ 80 élèves, presque tous externes, de 8 à 19 ans. Le cours d'arabe est suivi par les élèves choisis qui font leurs humanités. Tous sont français à l'exception d'un très petit nombre originaires de diverses contrées de l'Europe. Il n'y a pas encore d'indigènes. »

153. Une prime de 150 francs est instituée par arrêté dès 1835, pour récompenser le meilleur élève. En 1847, une ordonnance royale charge Bugeaud de rendre obligatoire la connaissance de l'arabe par les fonctionnaires civils d'Algérie. Cette décision n'a jamais été appliquée, autrement ça se serait su !



Mausolée de Dougga
(Dessin d'après M. Bruce)

du roi Massinissa. Elle est aussi la plus anciennement connue puisqu'en 1631 Thomas d'Arcos en a, le premier, fait une copie qu'il a envoyée à Peiresc. Si l'un des deux textes a été reconnu, dès cette époque, comme phénicien, le second est considéré comme inconnu¹⁵⁴ et, pendant près de deux siècles, on n'en a pas pu en tirer grand chose car, en effet, comme pour les hiéroglyphes égyptiens, il est resté longtemps une énigme.

Ce n'est qu'en 1815 que le comte Camille Borgia vient sur place pour l'étudier¹⁵⁵. «Sa transcription, d'ailleurs peu fidèle, fut bientôt répandue, grâce aux publications de l'évêque Münter, de Humbert et de Hamaker. Ce dernier chercha un sens dans la partie punico-phénicienne de l'inscription et parvint à en découvrir un parfaitement ridicule, qu'il fit connaître en 1822. Il devina cependant la valeur du premier mot de cette inscription et se trompe sur tout le reste¹⁵⁶. » Tant Hamaker que Münter¹⁵⁷, ont essayé de faire avancer le débat ; le premier a comparé les lettres du texte non-punique aux caractères celtibères mais le second a eu l'intuition que cette autre partie de l'inscription est africaine ou « libyque », opinion exprimée un peu plus tard par Etienne Quatremère¹⁵⁸.

L'Anglais sir Grenville T. Temple, qui accomplit un voyage scientifique en 1832 et 1833 dans la régence de Tunis et en Algérie, en compagnie du consul général du Danemark à Tunis, C. T. Falbe, publie ses résultats de fouilles à Carthage et dans d'autres sites archéologiques. Dans son ouvrage, on voit que la copie de l'inscription de Thugga a été faite avec beaucoup plus de soin¹⁵⁹. Elle a été également vue et relevée par Honegger en 1836. C'est la transcription du premier voyageur dont s'est servi H. Gesenius¹⁶⁰ dans son mémoire intitulé *Scripturae linguaeque Phoeniciae Monumenta quoiquot supersunt*¹⁶¹, où il reproduit, à côté de cette bilingue de Dougga, une copie d'une autre inscription

154. Barthélemy, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXX, p. 428 et t. LIII, p. 57.

155. F. de Saulcy, « Lettre sur l'inscription bilingue de Thougga », *Journal asiatique*, 4^e série, t. I, 1843, p. 85.

156. *Ibidem*.

157. Hamaker, *Diatrise philologico-critica monumentarum aliquot Punicorum, nuper in Africa repertorum, interpretationem exhibens; accedunt novæ in nummos aliquot phœnicus lapidemque Carpentoractensem conjecturæ, nec non tabulæ inscriptiones et alphabeta Punica continentes*, Leyde, 1822, in-4; Friedrich Christian Münter, *Religion der Karthager*, Kopenhagen, J.H. Schubothe, 1816, 100 pp.

158. E. Quatremère, « Mémoire sur quelques inscriptions puniques », *Journal asiatique*, 1^{re} série, t. II, 1828, pp. 11-27.

159. Grenville T. Temple, *Excursions in Mediterranean Algiers and Tunis*, London, Sanders and Outley, 1835, t. II, p. 352.

160. Henrich Fiedrich Wilhelm Gesenius (1786-1842) est un philologue et orientaliste allemand, spécialiste de la Bible. Professeur de théologie à l'Université de Halle, il est l'auteur d'un *Hebräisch Elementarbuch*, dont le premier tome, très consistant, est consacré à l'*Hebräische Grammatik* (1813).

161. Lipsae, 1837.

libyco-berbère. Ce professeur allemand, après l'essai non couronné de succès de Hamaker, a été le premier à avoir apporté quelques lumières sur cette double épigraphie (et sans qu'on ne sut exactement s'il s'agissait de deux langues différentes, notées chacune dans une graphie qui lui est propre, ou bien s'il s'agissait d'une seule et même langue écrite au moyen de deux graphies différentes).

À Paris, dans les sociétés savantes et à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, on s'intéressa aussi à cette inscription. Dans le *Journal des Savants*¹⁶², en juillet 1838, E. Quatremère écrit ceci : « Comme le monument bilingue de Thugga se trouve dans une ville qui faisait partie de l'ancien royaume des Numides, il est probable que l'inscription inconnue qui accompagne l'inscription punique est véritablement numide. Or il n'est guère à présumer que les deux inscriptions soient tracées dans la même langue et seulement en caractères différents ; on peut croire, avec beaucoup plus de vraisemblance, qu'une des inscriptions est la traduction de l'autre. »

Après que ce célèbre orientaliste eut mis en relation les rapports qui pourraient exister entre le berbère actuel et le libyque tel qu'il pourrait se révéler dans les monuments épigraphiques, la Société asiatique et, par là, le *Journal asiatique*, qui lui sert d'organe central, vont servir de caisse de résonance aux débats sur le libyque (« l'ancienne langue des Numides » disait-on à tort ou à raison). Félicien De Saulcy a été un des premiers contributeurs sur ce thème ; dans une lettre datée du 20 avril 1842 et adressée à Etienne Quatremère justement, professeur d'hébreu au Collège de France et membre de l'Institut, il dresse un tableau complet de la célèbre inscription bilingue¹⁶³ et réussit à établir la valeur de quelques lettres de l'alphabet libyque à partir des noms propres et, en passant, il critique énergiquement la lecture proposée par Gesenius.

F. de Saulcy, fort de son succès, va continuer ses interventions sur l'interprétation des signes graphiques de l'alphabet libyque¹⁶⁴ et centraliser l'information scientifique sur ce sujet. Dans une *Note sur l'antique alphabet de la langue des Berbères*¹⁶⁵, il nous conte une anecdote curieuse¹⁶⁶ du réemploi de l'antique alphabet mêlé à des chiffres arabes, dans le cadre d'une correspon-

162. Etienne M. Quatremère, « Observations sur les Numides », *Journal des savants*, 1838, pp. 397-405.

163. F. de Saulcy, « Lettre sur l'inscription bilingue de Thougga », *Journal asiatique*, 4^e série, t. I, 1843, pp. 85-126.

164. F. de Saulcy, « Note sur l'antique alphabet de la langue des Berbères », *Revue archéologique*, t. II, 1845-46, pp. 489-494.

165. *Ibid.*, pp. 389-494.

166. Dans les premières années de la conquête, un nommé Othman-Khodja, habitant d'Alger, entretient une correspondance politique avec le dernier dey de Constantine, Hadj Ahmed. Jusqu'ici, rien de particulier. Sauf que dans leurs missives, ils employaient l'un et l'autre des signes spéciaux rendant les textes illisibles pour une tierce personne. Plus tard, à Paris, Ali, fils de Othman-Khodja, communiqua une de ces lettres à de Saulcy qui reconnut que les caractères employés sont identiques avec ceux du monument de Dougga.



Félicien Caignart de Saulcy (1807-1880)

dance politique. C'est dire que l'orientaliste cherche opiniâtement la clef de cet alphabet.

Jacques-Denis Delaporte

Simultanément à ces débuts d'investigation sur le libyque, le berbère moderne ne continue pas moins à attirer l'attention des chercheurs. Certains y ont mis le cœur à l'ouvrage et c'est le cas de Jacques-Denis Delaporte, qui a été un berbérisant très actif sous la monarchie de Juillet ; il était aussi le plus brillant de sa génération. Ce parisien de naissance¹⁶⁷, étudie aux langues orientales et est l'élève, pour l'arabe, de Silvestre de Sacy qu'il devait seconder. Mais quand eut lieu l'expédition d'Égypte de Bonaparte, Delaporte fut attaché comme arabisant (un des principaux interprètes à l'État-major) et nommé après l'évacuation, consul en Tripoli de Barbarie. Il découvrit en 1806 la ville romaine de *Leptis magna*. Ensuite consul à Tanger, c'est lui qui accueillit à sa porte, le 7 septembre 1828, un voyageur épuisé venant de Tombouctou, René Caillié. Après la conquête d'Alger de 1830, Savary, duc de Rovigo, lui donne la direction de l'école des interprètes. Au même moment, un de ses deux fils, attaché à l'intendance civile à Alger, étudie le dialecte kabyle de la région de Bougie. Puis en 1836, il est nommé consul à Mogador. C'est là qu'il s'est procuré les premiers manuscrits berbères connus et a recueillis sous la dictée un certain nombre de textes et des vocabulaires. Il ramène en France en 1841 une belle moisson de documents.

En 1842, juste après son retour du Maroc avec le succès que l'on sait, Delaporte désire enseigner sa langue de prédilection. En tant que consul à la retraite il demande au gouvernement¹⁶⁸ entre autres d'être chargé d'une chaire de langue et de littérature berbères, un poste à lui créer à l'Ecole royale et spéciale des langues orientales vivantes, établissement siégent à la Bibliothèque du Roi. Eu égard à ses recherches personnelles sur le berbère et le fait qu'il ait rassemblé des matériaux importants dans les domaines littéraire et linguistique, il a été chargé pendant ce temps, sous la présidence du chevalier A. Jaubert, membre de l'Institut, de coopérer à la rédaction d'un dictionnaire français-berbère. Pour cette création de poste, Delaporte a été appuyé par cette haute personnalité qui siège aussi à la Société de géographie. L'argument évoqué sur l'utilité d'un tel enseignement est d'ordre politique, et c'est à la demande du ministère de la Guerre et de la Société de géographie que le ministère de l'Instruction publique s'est sérieusement penché sur la question.

167. Né à Paris en 1777, mort en 1861. Voir Jomard, « Notice sur M. Delaporte », *Journal asiatique*, 5^e série, t. I, 1861, pp. 326-328.

168. Le 17 octobre 1842, Delaporte s'adresse au Président du Conseil, maréchal de France, duc de Dalmatie, et secrétaire d'État au département de la Guerre. Ce dernier soutient la requête du berbérisant et la transmet au ministre de l'Instruction publique, Villemain.

Dans une note proposant une somme dix mille francs à porter au budget de l'Ecole des langues orientales vivantes, le ministère de la rue de Grenelle envisage cette augmentation pour l'accueil de deux nouvelles chaires : 1^o celle de chinois moderne ; 2^o celle de berbère¹⁶⁹. Mais le projet n'a pu aboutir. Delaporte vend ses manuscrits rapportés du Maroc. C'est la Bibliothèque royale (devenue Bibliothèque impériale sous le Second Empire) qui s'est portée acquéreur de ces volumes¹⁷⁰. Dans le premier catalogue, ils ont été référencés avec un numéro d'entrée, R. C. 4801 à R. C. 4807 :

– R. C. 4801, un volume in-folio de 550 pages environ. C'est le *Kitab ech-Chelha* qui contient vingt-cinq contes, avec le texte berbère en caractères arabes, la traduction arabe, la transcription en caractères latins et la traduction française par Delaporte.

– R. C. 4802, un volume in-folio de plus de 400 pages qui contient deux œuvres en prose rimée de Moh'amed ou-Âli-ou-Ibrahim Aouzal du Sous, rédigées l'une et l'autre autour de l'année 1710 (1121 H.). Il s'agit : 1^o du *H'aoudh*, « le Bassin » ; 2^o du *Bah'r eddoumouâ*, « l'Océan des Pleurs ».

– R. C. 4803, copie des deux œuvres précédentes exécutées, semble-t-il, sous la commande de Delaporte.

– R. C. 4804, un volume in-4^o qui contient : 1^o un traité sur les devoirs du Musulman par Sidi Ibrahim ou-Âbd-Allah Sanhadji ; 2^o le *H'aoudh* ; 3^o le *Bah'r eddoumouâ*.

– R. C. 4805, un petit volume in-4^o de 53 pages renfermant le commentaire berbère sur le *Bordah*, une œuvre arabe en l'honneur du Prophète par le cheikh El-Boucîri.

– R. C. 4806, copie de l'ouvrage précédent.

– R. C. 4807, un volume intitulé *Essai sur la langue berbère* par J. D. Delaporte qui renferme, entre autres pièces, une grammaire chleuue (incomplète), un vocabulaire français-berbère de Venture de Paradis (déjà publié en 1844), trente-cinq dialogues avec transcription et traduction interlinéaire, un fragment de Kalilah et Dimnah, quelques courts poèmes et une pièce versifiée le *Çabi*¹⁷¹, seize documents de correspondance commerciale ; le tout transcrit et traduit.

À toutes ces pièces, à l'exception de la retranscription du vocabulaire de Venture, qui concernent le chleuh, une deuxième partie du volume manuscrit

169. Les langues enseignées, jusque là dans cette Ecole, sont : l'arabe littéral, l'arabe vulgaire, le turc, le persan, l'arménien, le grec moderne, l'indoustani, le chinois, le tibétain, le malais.

170. Nous empruntons ces renseignements au baron de Slane, « Notes sur la langue, la littérature et les origines du peuple berbère », in Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, Alger, t. IV, 1856, p. 584 et suiv.

171. Cette pièce versifiée sera éditée par René Basset au *Journal asiatique* en 1879 et dont une version sera même recueillie vers 1952 : Paulette Galand-Pernet, « Une tradition orale encore vivante de ce texte : le Poème de Çabi », *Mémorial André Basset*, Paris, 1957, pp. 39-49.

contient des documents en kabyle de la région de Bougie, recueillis en 1840-41 par Delaporte-fils : une vingtaine de fables du Loqman, un brouillon contenant un vocabulaire et de courtes pièces rimées, une transcription en caractères latins d'un conte dit *Temchahout*, le texte du même conte en caractères arabes. La dernière partie est la fameuse collection de contes et chansons de l'Américain Hodgson, texte suivi d'une traduction littérale en anglais¹⁷².

Monarchie de Juillet et études sur l'Algérie

Il est peut-être bon de revenir au contexte des ces années là, avec la conquête, où deux phénomènes vont permettre de faire re-décoller un relatif développement des études arabes et berbères en Algérie, ou tout au moins de susciter la prise en compte de ces langues. Comme il l'a été rappelé plus haut à propos de la "Renaissance Orientale" et du développement des études orientalistes, simultanément à la conquête française de l'Algérie, déclenchée après la prise d'Alger en 1830, l'exploration scientifique officielle est systématiquement organisée par la suite. L'occupation du pays est cependant enrayée par la résistance. Le pays bon gré, mal gré, s'ouvre avec la science utilitaire, sous l'avancée de l'armée : l'exploration savante suit immédiatement l'avancée des soldats.

Sur un plan plus général en France, les conditions ont été inespérées pour amorcer les recherches sur le passé, le sauvetage du patrimoine, et la mise à disposition des résultats par des publications. La monarchie de Juillet, qui a contribué à ancrer en France la pratique du régime parlementaire et opéré quelques transformations économiques et sociales dans un cadre favorablement libéral, l'intervention de l'État dans le champ scientifique en tant qu'arbitre est devenue une réalité.

François Guizot, devenu ministre de l'Instruction publique (1832-1837), inspire la loi de 1833 sur l'organisation de l'enseignement primaire et crée en 1834 le Comité des travaux historiques et scientifiques. Le champ des recherches que le Comité mène grâce à ses membres et à un réseau étendu de deux cents correspondants, tous membres de sociétés savantes, s'élargit rapidement : l'archéologie, les sciences, l'économie et la sociologie. Cette institution se développera sous le Second Empire, et davantage sous la Troisième République.

Le ministère de la Guerre, similairement à l'Instruction publique, lance des actions incitatives d'études et de recherches sur les pays conquis, ou voie de l'être comme l'Algérie, et encourage des érudits. Une expertise interministérielle est même menée ; l'avis de l'Institut de France, ou du Comité des travaux historiques et scientifiques, ou encore des sociétés savantes est régulièrement sollicité.

172. Il s'agit évidemment du recueil, cite plus haut, intitulé *Collection of Berber songs and tales, with their literal translation*, made by W. B. Hodgson, in the year 1829.

Dans l'Algérie de la conquête, deux initiatives conjuguées ne seront pas sans conséquences sur la consolidation des études linguistiques berbère et arabe. Ce sont : 1^o la réorganisation du corps des interprètes ; 2^o la création des Bureaux arabes.

S'agissant de la première, en 1842, l'État après les instructions du Gouvernement général crée un projet d'organisation du corps des interprètes de l'armée, et fixe les programmes des examens. Le secrétaire de ce comité est le professeur Bresnier, les autres membres sont le conservateur de la Bibliothèque-Musée d'Alger, Adrien Berbrugger, et l'interprète principal Léon Roches.

Quant aux bureaux arabes, ils ont été une idée forte, émise dès le lendemain de l'occupation d'Alger (1830). On crée un "cabinet arabe" pour administrer la population indigène et, après moult hésitations, on décide avec le maréchal Bugeaud en 1841 de fonder une "Direction des affaires arabes", confiée au commandant Daumas. À ce moment là, la conquête donne lieu à une grande extension du territoire soumis à l'autorité militaire. L'arrêté ministériel du 1^{er} février 1844 donne en définitive naissance aux "Bureaux arabes"¹⁷³. Cette nouvelle administration poursuit des buts qui sont, selon Daumas, « d'assurer la pacification durable des tribus par une administration juste et régulière, comme de préparer les voies à notre colonisation, à notre commerce, par le maintien de la sécurité publique, la protection de tous les intérêts légitimes et l'augmentation du bien-être chez les indigènes¹⁷⁴. » L'institution constitue à proprement parler un rouage, un instrument aux mains du commandement militaire sous la monarchie de Juillet, puis au Second Empire. Certains officiers de bureau arabe au contact des autochtones parlaient arabe et/ou kabyle.

Presque en même temps que la fondation des bureaux arabes, le ministère de la Guerre publie, en direction du monde savant, un arrêté daté du 22 avril 1842 stipulant qu'il apporterait dans le domaine berbère une aide matérielle pour une publication : 1^o d'un dictionnaire bilingue ; 2^o d'une grammaire. Ce qui va sans doute susciter quelques vocations. En 1844, on assiste à deux événements éditoriaux en matière de la linguistique berbère. D'abord l'édition partielle des papiers de Venture de Paradis avec un vocabulaire et des éléments de grammaire qui ont attendu plus d'un demi-siècle. Ensuite un dictionnaire français-kabyle sous la direction de Charles Brosselard avec le concours matériel du ministère de la Guerre (voir *infra*).

173. Les bureaux hiérarchisés (1^{re} et 2^e classe) relèvent de la direction des affaires arabes et sont placés sous l'autorité des généraux commandant les Divisions. Sur les Bureaux arabes, cf. Xavier Yacono, *Les Bureaux arabes et l'évolution des genres de vie indigènes dans l'ouest du Tell algérien (Dahra, Chélif, Ouarsenis, Sersou)*, Paris, Larose, 1953, 448 pp.; P. P. Cossu, *I "Bureaux arabes" e Il Bugeaud*, Milan, Giuffrè, 1974, 135 pp.; Yvonne Turin, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale, écoles, médecine, religions*, Paris, F. Maspero, 1971, 436 pp. Pour la période suivante, voir Annie Rey-Goldzeiguer, *Le Royaume arabe. La politique algérienne de Napoléon III, 1861-1870*, Alger, SNED, 1977, 814 pp.

174. Cité par X. Yacono, *ibid.*

Les études berbères en Europe et en Algérie (de 1842 à 1844)

L'école anglo-américaine s'est distinguée par la publication des *Notes* de l'orientaliste William B. Hodgson, travail déjà cité, alors que l'école allemande reste constante dans la comparatisme, et le travail qui se rapproche le plus de nos études est celui de Theodor Benfey, un indianiste rompu aux méthodes comparatives indo-européennes ; il publie en 1844 un ouvrage, qui fera date, *Über das Verhältniss der ägyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamm*¹⁷⁵. Comme son titre l'indique, il traite de l'égyptien et du sémitique. La langue égyptienne, qui commençait à livrer ses secrets grâce à Champollion, en plus du copte, est soumise à des comparaisons égypto-sémitiques au plan de la morphologie, ou les parties du discours, comme le pronom, l'article, genre, nombre, duel, verbe, etc. L'auteur a démontré des affinités entre langues sémitiques (hébreu, chaldéen, syriaque, arabe, phénicien, éthiopien) et l'égyptien.

Quant à l'école française, elle va produire des études plutôt monographiques et de terrain, grâce aussi à des actions incitatives du ministère de la Guerre (comme l'aide matérielle éditoriale d'un dictionnaire, puis d'une grammaire berbère), et aux dispositifs de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui co-pilote l'Exploration scientifique de l'Algérie. Il convient de rappeler les deux événements éditoriaux : l'édition partielle des papiers de Venture de Paradis avec un vocabulaire et des éléments de grammaire ; ensuite c'est le dictionnaire français-kabyle sous la direction de Charles Brosselard avec le concours matériel du ministère de la Guerre, suite à un appel à projets. La même année, Jacques Denis Delaporte publie à Paris un *Spécimen de la langue berbère*. Dans un cahier in-folio lithographié de 48 pages, ce berbérisant édite deux dialogues en langue chleuue et une légende versifiée de la même région ayant pour titre *Saby ou le dévouement filial*¹⁷⁶. Des textes en caractères arabes accompagnés d'une transcription en caractères latins, d'une traduction interlinéaire et d'une autre traduction, d'une tenue plus littéraire.

Pour revenir à nos deux ouvrages, commençons par la *Grammaire et Dictionnaire abrégés de la langue berbère*¹⁷⁷. C'est l'œuvre posthume de Venture de Paradis, revue par P.-Amédée Jaubert, pair de France, conseiller d'État,

175. Theodor Benfey, *Über das Verhältniss der ägyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamm*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1844, XVI-367 pp. Une année auparavant, a paru l'ouvrage de M. G. Schwartze, intitulé *Das alte Aegypten oder Sprache, Geschichte, Religion und Verfassung des Alten Aegyptens*, Leipzig, 1843, 2 vol. Ce dernier a consacré son étude à la comparaison du copte aux langues sémitiques, d'une part, et du copte aux langues indo-européennes, d'autre part. Il convient aussi de signaler une comparaison entre les langues couchitiques et le sémitique : Charle T. Beke, « On the Languages and Dialects of Abyssinia and the Countries to the South. », *Proceedings of the Philological Society*, t. II, 1845, pp. 89-107.

176. Il s'agit de l'édition d'une pièce manuscrite contenue dans son *Essai sur la langue berbère*, un volume déposé à la Bibliothèque royale sous le numéro R. C. 4807 (Voir *supra*).

177. Jean Michel de Venture de Paradis, *Grammaire et Dictionnaire abrégés de la langue berbère*, édités par A. Jaubert, Paris, Imp. royale, 1844, XXIV-236 pp.

membre de l'Institut, et professeur de turc. Il la publie sous les auspices de la Société de géographie avec un dictionnaire malheureusement incomplet où les entrées lexicales, pour certaines, appartiennent au dialecte kabyle et d'autres au dialecte chleuh, et sans que ce soit indiquée à chaque fois la provenance. La grammaire aussi souffre de plusieurs imperfections. Succincte, avec des jugements erronés et des notations fautives, elle aurait eu beaucoup de mérite si elle était éditée en 1795, mais elle est "hors de saison" en 1844. Ce qui l'a rendue caduque, c'est qu'entre autres, à la même époque, Delaporte-père et Brosselard ont, chacun de son côté, rédigé une grammaire du berbère. Déjà le petit travail de Samuda (1840) dépasse qualitativement la grammaire de Venture.

Pour le deuxième ouvrage, le ministère de la Guerre a accordé son aide et rendu une décision d'une publication d'un *Dictionnaire français-berbère*¹⁷⁸ avec une commission formée principalement par Charles Brosselard et Hadj Ahmed (le *Hamet* de Hodgson). La langue concernée est celle qui est « parlée du côté de Bougie et sur le versant méridional du Djurdjura, des Beni-Abbès de la Medjana aux Bibans¹⁷⁹. » Ce travail lexicographique, important pour l'époque, ne concerne donc que la partie orientale de la Kabylie. Trois à quatre mille mots avec une double notation, en caractères arabes et latins. Chaque entrée lexicale (française) reçoit son équivalent en berbère. En raison du caractère très circonscrit de l'enquête fait que l'auteur, Ch. Brosselard, songe sérieusement à un deuxième volume où il incorporerait tous les termes en usage dans les autres régions berbérophones d'Algérie.

Dans une lettre écrite au baron Baude¹⁸⁰, conseiller d'État, il le sollicite afin d'obtenir les meilleures dispositions des instances étatiques pour la publication de la suite de son travail lexicographique. Une deuxième partie est annoncée ; elle est menée, comme précédemment, en collaboration avec Sidi Ahmed, imam de Bougie. Il fait savoir à son correspondant qu'il a terminé cette nouvelle partie du *Dictionnaire français-berbère* et compte l'adresser à Jaubert, membre de l'Institut, qui la transmettra au ministère de la Guerre. Il s'agit d'un ouvrage enrichi de « plus de 4 000 mots nouveaux de la langue berbère, appartenant aux divers dialectes des Chaouïas de la province de Constantine, des Beni-Mزاب et

178. Charles Brosselard, *Dictionnaire français-berbère, dialecte écrit et parlé par les Kabâïles de la division d'Alger*, Paris, 1844, Imp. Royale, IV-656 pp. (Ouvrage rédigé en collaboration de MM. Nully, Jaubert, Delaporte et Sidi-Ahmed). Malgré ce qui est annoncé dans la partie introductive, le travail ne prend pas en compte toute l'extension territoriale comprenant « Bougie, tribus des Mzita, Beni-Abbas, Zouaouas, et toute la chaîne de l'Atlas jusqu'à Média ». On y retrouve plutôt les parlers de la région de Bougie, des Mzita et des Beni Abbas. À notre sens, c'est plus le parler du collaborateur berbérophone, El Hadj Ahmed ben Ali.

179. Henri Aucapitaine, « Études récentes sur les dialectes berbères de l'Algérie », *Nouvelles Annales des voyages*, vol. 162 (6^e série, t. 18), 1859, p. 175. Voir aussi le compte rendu de l'ouvrage, Jacques-Denis Delaporte, « Grammaire et Dictionnaire abrégés de la langue berbère, composés par feu Venture de Paradis. – 1 vol. in-4 (formant la 7^e partie des Mémoires de la Société de géographie) », *Bulletin de la Société de géographie*, 3^e série, t. I, 1844, pp. 159-160.

180. Charles Brosselard, « [Lettre au baron Baude] », *Journal asiatique*, 4^e série, t. VI, 1845, pp. 412-413.

des Rouares (*sic*) du Sahara, et enfin des tribus kabyles de l'ouest de l'Algérie. » Il évoque aussi une grammaire berbère qu'il est en train de rédiger.

*
* *

Comme il a été dit au début de ce travail, il serait erroné de penser que des lettrés berbérophones n'aient accordé aucune attention particulière à leur langue maternelle à un moment ou à un autre dans l'histoire relativement longue de la langue (deux fois millénaire au moins). Outre des écrits sur les Berbères et leur langue (avec ses variétés), il est parfaitement aisé d'inventorier des oeuvres écrites en berbères, qu'elles soient parvenues jusqu'à nous ou totalement disparues¹⁸¹. Ces œuvres sont de plusieurs natures. Pour celles de la période médiévale et des Temps modernes, elles sont produites pour beaucoup dans des conditions d'actions de prosélytisme de l'Islam ; elles sont donc d'intérêt religieux : œuvres d'édification, vulgarisation de préceptes de bases, initiation au droit *fiqh*, etc. Certaines sont du domaine du savoir profane, comme par exemple celles qui traitent de la lexicographie. Plusieurs types de lexiques berbère-arabe ont été produits tant dans le Sous que dans d'autres régions de Berbérie (Djerba, Djebel Nefousa...).

Mais cela dit, la prise en charge du berbère par la *science linguistique* en construction, à l'instar des autres langues, reste une innovation purement

181. D'après l'historiographie, le berbère a pu bénéficier dès les premiers temps de l'Islam d'études linguistiques : on cite deux exemples, celui d'al-Qirwānī qui a établi un glossaire berbère-arabe-latin, ou celui de Yahuda ibn Qurayš qui, dans son œuvre *Épître aux Juifs de Fès*, a comparé le berbère à l'hébreu et à l'arabe et a trouvé des affinités entre ces trois langues (cf. David Cohen, « Sur quelques mots berbères dans un écrit du IX-X^e siècle », *Groupe linguistique des études chamito-sémitiques*, vol. 16, 1971-1972, [1975], pp. 121-127 ; neuf termes berbères contenus l'*Épître* ont été identifiés). Plus récemment, à partir du XII-XVI^e siècle, en pays chleuh, un certain nombre de lexiques arabo-berbères ont été élaborés : cf. pour les travaux récents : Nico van den Boogert, *Catalogue des manuscrits arabes et berbères du Fonds Roux (Aix-en-Provence)*, Aix-en-Provence, 1995, 126 pp. (Travaux et Documents de l'IREMAM n° 18) ; id., *The Berber Literary Tradition of the Sous*, with an edition and translation of 'The Ocean of Tears' by Muḥammad Awzal (d. 1749), Leiden, Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, 1997, XXI-455 pp. ; id., 'La Révélation des Enigmes', *Lexiques arabo-berbères des XVII^e et XVIII^e siècles*, Aix-en-Provence, 1998, 241 pp. (Travaux et Documents de l'IREMAM n° 19). Parmi ce qui a été signalé, plusieurs zones berbérophones sont concernées : Djebel Nefousa, Djerba, Mzab, pays chleuh, Mauritanie, Kabylie, Maroc central. Cf. Paulette Galand-Pernet, « L'étude des littératures berbères : aperçu historique », *Sahara Studien* (Hallein), 1988, pp. 7-24 ; id., « Critique occidentale et littératures berbères », *Actes de la Table ronde « Littérature orale »* (Alger, CRAPE, 1979), Alger, OPU, 1982, pp. 54-70 ; Ouahmi Ould-Braham, « Sur un manuscrit arabo-berbère des Ibādites médiévaux », *Études et Documents Berbères*, vol. 4, 1988, pp. 5-28. Id., « Lecture des 24 textes médiévaux extraits d'une chronique ibādite anonyme par T. Lewicki », *Littérature orale arabo-berbère*, vol. 2, 1988, pp. 5-28 ; Djamel Aïssani, « Écrits de langue berbère de la collection de manuscrits Oulahbib (Béjaïa) », *Études et Documents Berbères*, n° 15-16 (1998-99), 2000, pp. 81-99 ; Ahmed Touderti, « Une prophétie berbère en tamazight (Maroc central) », *Études et Documents Berbères*, n° 15-16 (1998-99), 2000, pp. 101-113.

européenne. Cette dernière s'inscrit à la fois dans un nouveau paradigme, sensible dès la Renaissance, et dans l'invention de l'esprit moderne. Mais nous allons y revenir.

On aurait pu penser que cette histoire de la linguistique berbère sur une période moyenne (à peine un peu plus d'un demi-siècle), il aurait fallu la situer dans un contexte intellectuel mieux cerné. Une entreprise supplémentaire qui n'est pas impossible. Mais la raison de ce choix est surtout de ne pas trop alourdir le texte d'autres considérations philosophiques ou celles relatives à l'histoire des idées. Nous sommes donc tenus à la stricte recension des travaux significatifs qui concernent cette étude, mais sans oublier de mettre en relief des indications et des orientations qui sont en perspective par rapport à notre objet.

Les études berbères, comme d'autres domaines, se sont insérées dans un fonctionnement dynamique. Ce qui caractérise aussi ce type de fonctionnement est que d'un demi-siècle à l'autre les mentalités évoluent et, par là, la vision du monde du point de vue européen, sur l'Orient en général, et le monde berbère en particulier, se modifie de manière significative. Il est, en quelque sorte, peu pertinent de chercher à voir ici un *continuum* stable, tant que les sensibilités et les moyens d'approche se diversifient. Avec la naissance de l'anthropologie, en tant que discipline distincte de la philosophie et de l'histoire, les progrès de la grammaire comparée, la linguistique berbère est devenue ce qu'elle est à peu près aujourd'hui. Mais à l'origine, les études berbères ont été stimulées avec la vague orientaliste qui, elle-même, est le pur produit du romantisme et de l'expansionnisme européen du XIX^e siècle. Le romantisme, héritier dans une certaine mesure du savoir des Encyclopédistes, a valorisé les langues et aussi, dans une certaine mesure, l'orientalisme.

Les études berbères, insérées dans cet orientalisme et de manière générale dans l'approche des langues exotiques, ont relevé de l'humanisme et de l'érudition (il a fallu tout un processus pour qu'on en arrive à des moments forts). En même temps, une autre tendance qui s'est manifestée – et ce, déjà aux XVII^e et XVIII^e siècles – est le recours à l'observation ethnographique. La curiosité, cette soif de connaître l'Autre pour de multiples raisons, a guidé les voyageurs (touristes ou scientifiques), les agents diplomatiques, etc., à consigner dans leurs relations de voyage sur les pays visités toutes sortes de données observées. Des éléments linguistiques pouvaient en faire partie. Qu'il soit diplomate, naturaliste, archéologue ou militaire, le voyageur orientaliste s'est déjà formé à la langue arabe et aux cultures du monde musulman.

Les études naissantes sur le berbère et, d'une manière générale, sur les langues exotiques et orientales n'ont été rendues possibles que grâce à certaines conditions sociales de réalisation. La science comme la technique sont objectivement inscrites dans l'histoire. L'une et l'autre sont liées à une société qu'elle peuvent qualifier (société industrielle en Europe). Ceci, dans le cas présent, est renforcé par le rôle joué par des acteurs et par l'institutionnalisation des sciences et des techniques. La loi de la chute des corps selon Galilée, la

mécanique céleste de Newton, le développement des mathématiques et leur application sous les Lumières et l'innovation technique et la mécanisation de la production industrielle en Angleterre, sont autant d'exemples de ce vaste mouvement qui a contribué à la révolution scientifique et l'invention de l'esprit moderne.

Bien après la Renaissance et c'est pendant le siècle des Lumières que s'est opérée une véritable «révolution culturelle». Ce siècle est marqué par une activité intellectuelle intense des écrivains et des philosophes. C'est aussi une période de mutations économiques et sociales décisives pour les siècles suivants. Une époque qui cultive des goûts pour les écrits totalisants qui rassemblent l'état des connaissances à un moment donné, et l'une des réalisations les plus remarquables a été l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Le but de ces entreprises était de diffuser très largement des savoirs pour sortir le peuple de l'ignorance.

La République des lettres s'est révélée vaste sur les plans social et institutionnel. Les académies et les sociétés savantes, les bibliothèques et les loges regroupaient les représentants de l'élite intellectuelle des villes d'Europe. Ces sociétés de pensée forment entre elles des réseaux provinciaux, nationaux, européens, échangeant livres et correspondance, accueillant les étrangers éclairés, lançant des programmes de réflexion, etc. La presse aussi a contribué à la constitution d'un espace public scientifique. Dès le début, des revues, comme le *Journal des savants*, le *Mercure de France*, et autres périodiques économiques, ont été très actives.

Les réseaux des Lumières et d'autres courants relevant des appartenances idéologiques différentes, les formes de sociabilité liées à ces réseaux sont autant de lieux qui favorisent l'implantation des pratiques culturelles et des usages nouveaux à travers l'Europe. Car la dimension européenne de ces phénomènes culturels est évidente. Outre le centre (France, Angleterre, différents Etats allemands du Nord), des régions de l'Europe centrale et orientale sont aussi concernées : Empire d'Autriche, Pologne, Russie. Ces dernières ont été souvent présentées comme des terres d'exportation des Lumières.

Dans ce siècle va trouver son terreau ce qu'il est convenu d'appeler la «linguistique cartésienne», une linguistique qu'on pourrait restituer entre deux pôles : le premier concerne la pensée «adamique» (caractère divin du langage, avec la version de Babel); le second est un paradigme de la représentation, issu de la philosophie de Locke, mettant en évidence la prééminence du principe historique.

Le projet cartésien dans le domaine de la science du langage, ce qui a permis qu'on parle d'une linguistique cartésienne (Chomsky), se manifeste par la *Grammaire* et la *Logique* de Port-Royal au xvii^e siècle, au cours duquel la «raison linguistique» s'articule autour trois volets : la logique (ou l'art de penser), la grammaire (ou l'art de parler) et le dictionnaire (stock de mots et de significations de choses). Fondée sur la méthode et la philosophie de Descartes,

cette science caractérise le langage par une faculté innée, corrélative de la pensée. Par ailleurs comme l'a montré Sylvain Auroux, il existe une continuité méthodologique fondamentale entre la grammaire rationaliste du XVII^e siècle et les études grammaticales du début du XIX^e siècle¹⁸². Mais là on est en plein dans la grammaire universelle.

Pour ce qui concerne les grammaires particulières, ou l'étude des langues particulières, il y a eu l'officialisation des *langues vulgaires*, et parallèlement on a établi des outils pour l'enseignement des langues étrangères, d'Europe ou extérieures au continent. Presque simultanément des orientalistes de plus en plus nombreux étudient les langues et les civilisations d'« Orient ». Les orientalistes de la Renaissance, comme Erpenius et Guillaume Postel, ont été des spécialistes des pays de la Bible, des savants qui étudiaient des langues sémitiques et, un peu plus tard, la civilisation islamique. Tout de suite après, les jésuites ont ouvert la voie aux sinologues. À partir du milieu du siècle des lumières, Anquetil-Duperron et sir William Jones ont fait connaître au monde savant les richesses inexploitées jusque là de l'avestique et du sanscrit. La quête des langues « inexplorées » continuaient. C'est en effet à partir de cette époque que l'orientalisme savant s'est donné des objectifs de conquérir dans le domaine de la connaissance (mais pas seulement) toute l'Asie et une bonne partie de l'Afrique.

Dans le domaine des études et des échantillons linguistiques, les Lumières et l'idéalisme romantique¹⁸³ ont produit, chacun à sa manière, outre sur l'Europe et le monde classique, une somme de données exactes et positives sur l'Orient et les pays exotiques en général. Il s'est opéré un mouvement classificatoire dans lequel on classe tout ce qui relève de la nature et où on classe aussi les types de l'homme. Il n'y a qu'à citer les exemples des savants comme Buffon, Linné ou Lamarck. Il s'agissait de mettre en relief les traits généraux, de classer, d'ordonner aussi, et de décrire ; il s'agissait également dans le domaine linguistique d'éprouver des techniques : la philologie, la lexicographie, la grammaire, la traduction, le décodage des corpus.

On avait affaire à une Europe dynamique et forte en tous points de vue, une Europe en avance sur le reste du monde, et qui selon Edward Saïd « s'avancait vers l'extérieur, le sentiment qu'elle avait de sa puissance culturelle se renfor-

182. Sylvain Auroux, *La sémiotique des encyclopédistes*, Paris, Payot, 1979, 333 pp. (Langages et sociétés) ; le même, *Révolution technologique de la grammatisation*, Paris, Mardaga, 1995, 216 pp.

183. La pensée des Lumières aboutit à la Révolution française de 1789 et ouvre la voie directement ou indirectement au Romantisme. Le siècle qui l'incarne apparaît ainsi à la fois comme un mouvement intellectuel et une période historique marquée par des événements décisifs., comme l'avènement du libéralisme politique et économique, et les changements démocratiques dans le monde occidental du XIX^e siècle. Pour ce qui concerne le Romantisme lui-même, il se manifeste principalement en illustrant les idées (comme la liberté et le nationalisme ; la valeur de l'individu ; l'exaltation de la nature, dans des paysages et des animaux ; la recherche du divin) exprimées durant la Révolution française, le goût dans l'exotique par le souvenir d'un passé, ou une géographie en expansion où apparaissent des contrées inconnues.

çait. C'est à partir de récits de voyages, et non seulement à partir de grandes institutions telles que les différentes compagnies des Indes, que des colonies ont été créées et que des perspectives ethnocentriques ont été assurées¹⁸⁴. » Il y a eu aussi des hommes attachants qui, au péril de leur vie, sont allés jusqu'au bout du monde en quête de savoirs nouveaux, et les découvertes faites par Anquetil-Duperron et Jones sont à replacer dans un contexte plus large, celui des découvertes de Cook et Bougainville, de Tournefort et du président de Brosses, pour ne citer que les premiers noms qui nous viennent à l'esprit.

Une réflexion scientifique sur les sociétés et les pratiques culturelles est née. Même si les sociétés considérées sont vues au début dans leurs rapports avec l'« environnement », les modes d'approche ont pu évoluer. De même que dans l'orientalisme, il y a eu un certain culte de l'écriture qui se traduit par l'accumulation de textes indigènes (manuscrits) et par l'importation de pièces, de médailles et d'inscriptions (autrement comment comprendre l'engouement pour les inscriptions libyco-berbères, malgré leur nombre limité et leur côté fruste ?), des langues de tradition orale, comme le berbère, n'ont pas été laissées de côté.

Antequil, Jones et l'expédition d'Égypte ; Humboldt, Schlegel et Bopp ; Champollion, Genesius et Lepsius ; de Sacy, Rémusat et la Société asiatique ; Hamaker, Bory de Saint-Vincent, et l'exploration scientifique de l'Algérie, ont tous, à un titre ou à un autre, été des référents de la construction scientifique des pays exotiques, et plus exactement de l'Orient. Ils ont donné des contours très nets au domaine des études orientales, et spécialement pour la partie concernant les langues. Leur influence sera grande sur les orientalistes des générations suivantes. C'est enfin dans ce cadre étroitement défini qu'ont évolué les premières études berbères, celles ayant eu cours de la fin XVIII^e siècle jusqu'à la publication des deux travaux lexicographiques berbères en 1844.

Terminons par cette remarque : les études berbères ont été très en retard par rapport aux études arabes, et sémitiques d'une manière générale. À l'inverse de ces dernières, le berbère n'a bénéficié d'aucune sorte d'enseignement (il a fallu attendre l'année 1880 pour le voir à l'affiche, dans la nouvelle Ecole supérieure des Lettres d'Alger sous la direction de Masqueray, et 1913 pour qu'une chaire soit créée à l'Ecole des langues orientales vivantes pour E. Destaing). Au plan pédagogique, le chercheur, le futur interprète ou l'étudiant n'ont qu'à apprendre sur « le tas », sur la base des travaux tâtonnants ou de quelques méthodes disponibles.

OUAHMI OULD-BRAHAM

Paris – Thonon-les-Bains, 28 août 2000.

184. Edward Saïd, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, traduit de l'américain par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980, pp. 139 et suiv. 72.

Liste récapitulative des études berbères (1715-1844)

1715

JONES, Zacharias Jezreel, «Dissertatio de lingua shillhense» in John Chamberlayne, *Oratio dominica in diversas linguas versa et propriis cujusque linguae characteribus expressa, una cum dissertationibus nonnullis de linguarum origine variisque ipsarum permutationibus*, Amsterdam, typis G. et D. Goerei, 1715, pp. 30 et 150-154.

1738

SHAW, [Thomas], *Travels and observations relating to several parts of Barbary and the Levant*, Oxford, 1738, 431-60 pp.

1764

GLAS, George, *History of the discovery and conquest of the Canary Islands*, London, R. & J. Dodsley – T. Durham, 1764, XVI-368 pp., 2 cartes.

1779

HØST, Georg H., *Efterretningen om Marókos og Fes samlede der in Landen fra Ao 1760 til 1768*, Kiøbenhavn, Trykt hos N. Möller, 1779, 297 pp.

1787

CHENIER, Louis de, *Recherches historiques sur les Maures et histoire de l'empire de Maroc*, Paris, Imp. Polytype, 1787, 3 vol., VII-424 pp. + 476 pp. + 464 pp.

Linguarum totius orbis vocabularia comparativa Augustissime cura collecta (Saint-Petersbourg, 1787-1789, 2 vol.; 2^e éd., 1791, 3 vol.).

1802

HORNEMANN, Friedrich, *Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Murzuck, der Hauptstadt der Koenigreichs Fessan in Africa in den Jahren 1797 und 1798*; aus der teutschen Handschrift desselben herausgegeben von Carl Koenig, Weimar, Landes-Industrie Comptoir, 1802, XXX-240 pp., cartes.

HORNEMANN, Friedrich, *Journal of travels from Cairo to Mourzouk, the capitale of the kingdom of Fezzan, in Africa, in the years 1797-1798*, London, G. and W. Nicol, 1802, XXVI-195 pp., cartes.

MARSDEN, W., «Observations on the Language on Siwah; in a latter to the Rt. Hon. Sir Joseph Banks», in Hornemann, *Journal of travels from Cairo to Mourzouk, the capitale of the kingdom of Fezzan, in Africa, in the years 1797-1798*, London, G. and W. Nicol, 1802, pp. 189-192.

1803

VENTURE DE PARADIS, J. M., «Grammaire et vocabulaire berbers», extraits par Langlès, in F. Hornemann, F., *Voyage dans l'Afrique septentrionale*, Paris, Dentu, t. II, an XI (1803), pp. 413-450.

LANGLES, Louis, «Mémoire sur les oasis, composé principalement d'après les auteurs arabes», in Friedrich Hornemann, *Voyage dans l'Afrique septentrionale, depuis Le Caire jusqu'à Mourzouk, capitale du royaume du Fezzan...* Traduit de l'anglais [par Griffat de Labaume] et augmenté de notes... par L. Langlès, Paris, Dentu, an XI (1803), pp.341-404.

BORY DE SAINT-VINCENT, Jean Baptiste, *Essais sur les isles Fortunées et l'antique Atlantide ou Précis de l'histoire générale de l'archipel des Canaries*, Paris, Baudouin, Germinal a XI [1803], IV-524 pp., cartes.

1809

JACKSON, James G., *Account of the Empire of Morocco and the District of Suse and Tafilelt, compiled from miscellaneous observations made during a long residence, these con country. To which interesting account of Timbuctoo, the great emporium of Central Africa*, London, W. Bulmer and co, 1809, XIII-285 pp., carte, ill.

1811

JACKSON, James G., « Notice sur la ville et le gouvernement de Timbuctou », *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, t. 14, 1811, pp. 5-29.

1812

ADELUNG, Johann Christoph ; VATER, Johann Severin, *Mithridates, oder allgemeine Sprachkunde*, mit dem Vater unser als Sprachprobe in bey nahe fünfhundert Sprachen und Mundarten, Berlin, Voss, 1806-1817, 4 t. en 6 vol., LXIII-486 pp., XXII-808 pp., IX-305 pp. + II-399 pp. + IV-474 pp., IX-530 pp.
(Voir t. III, pp. 27-60).

1814

BADIA Y LEBICH, Domingo (pseud. Ali Bey), *Voyages d'Ali Bey el Abbassi en Afrique et en Asie, pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807*, Paris, De l'imp. de P. Didot l'aîné, 1814, 3 vol., XIX-395 pp. + 464 pp. + 410 pp.

1821

LYON, George F., *A narrative of travels in Northern Africa in the years 1818-1819 and 1820*, accompanied by geographical notices of Soudan and the course of the Niger, London, 1821, XII-383 pp., ill., 1 carte.

M[ALTE]-B[RUN], « Notice sue le royaume de Fezzan et sur quelques pays limitrophes, d'après M. le capitaine Lyon », *Nouvelles annales des voyages*, t. X, 1821, pp. 311-358.

1822

SCHOLZ, J. M. A., *Reise in der Gegend zwischen Alexandrien und Paratonium die libyschen Wüste, 1820-1821*, Leipzig, F. Fleischer, 1822, 305 pp.

1824

UKERT, August Friedrich, *Vollständiges und neueste Erdbeschreibung der Nordhälfte von Afrika, mit einer Einleitung zur Statistik dieser Länder*, Weimar, Verlage des geographischen Instituts, 1924, XXXIV-774 pp.

MINUTOLI, Heinrich F., *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon in der libyschen Wüste und nach Ober-Aegypten in den Jahren 1820 und 1821*, nach den Tagebüchern Sr. Excellenz herausgegeben und mit Beilagen begleitet von Dr E. H. Toelken, Berlin, A. Rücker, 1824, XL-448 p., pl.

1825

SHALER, William, « On the language, manners, and customs on the Berbers or Brebers of Africa, in a series of letters from William Shaler,... to S. Duponceau », *Transactions of the American philosophical society*, n.s., t. 2, 1825, pp. 81-96.

1826

UKERT, August Friedrich, « Bemerkungen über die Berbern und Tibbo's », *Neue allgemeine geographische und statische Ephemeriden*, t. XIX, 1826, pp. 1-18, 33-54 et 65-90.

BALBI, Adriano, *Introduction à l'Atlas ethnographique du globe, contenant un discours sur l'utilité et l'importance de l'étude des langues... un aperçu sur les moyens graphiques employés par les différents peuples de la terre...*, Paris, Rey et Gravier, 1826, CXLIII-415 pp.

BALBI, Adriano, *Atlas ethnographique du globe, ou Classification des peuples anciens et modernes d'après leurs langues...*, Paris, Rey et Gravier, 1826, In-fol.

M[ALTE]-B[RUN], « *Voyage à Méroë et au fleuve Blancs*, etc., etc., *fait dans les années 1819-1822*, par Frédéric Caillaud, etc., accompagné de cartes géographiques et de planches. Premier et deuxième volume », *Nouvelles annales des voyages*, 2^e série, t. I, 1826, pp. 81-98.

SHALER, William, *Sketches of Algiers political, historical and civil, containing an account of the geography, population, commerce, agriculture, arts, civil institutions, tribes, manners, languages and recent political of that country*, Boston, Hilliard and cie, 1826, VI-310 pp.

DENHAM, Dixon ; CLAPPERTON, Hugh ; OUDNEY, William, *Narratives of travels and discoveries in Nothern and Central Africa, 1822-1824*, London, 1826 ? (1828, 3^e edit).

E., « Les Tibbous et les Touariks », *Nouvelles annales des voyages*, vol. 31 (2^e série, t. I), 1826, pp. 68-80.

1827

BOCACCIO, G., « Numerorum series ab 1 ad 16 sicut a Canaris dicuntur », *Mémoires de l'Académie de Lisbonne*, vol. 6/2, [1827], p. 225.

1827-29

PACHO, Jean-Raymond, *Relation d'un voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Aoudjelah et de Maradeh, accompagnée de cartes géographiques et topographiques et de planches représentant les monuments de ces contrées*, Paris, Lib. de Firmin Didot, 1827-1829, XXXII-404 pp + 100 f. de pl.

1830

BARBE, « Lettre à M. Desfontaines, [Vocabulaire de la langue des Kabayles, habitants du mont Atlas] », *Nouvelles Annales des voyages*, t. III, 1830, pp. 366-382.

CAILLIE, René Caillié, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné et en Afrique centrale*: précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous et d'autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828; avec une carte itinéraire et des remarques géographiques par M. Jomard, Paris, Impr. royale, 1830, 3 vol. et atlas.

1831

HODGSON, William B., « Grammatical sketch and specimens of the Berber language, preceded by four letters on Berber etymologies », *Transactions of the American philosophical Society* (Philadelphia), vol. IV, n. s., 1831, pp. 1-48.

1833

Treize chapitres de l'Evangile selon St-Luc en berbère (Zouaoua), Londres, Société biblique, 1833, 64 pp.

Ecriture sainte, extrait d'une traduction manuscrite en langue berbère de quelques parties de l'Ecriture sainte, contenant 13 chapitre de saint Luc, London, R. Watts, 1833, 64 pp.

1835

TEMPLE, Grenville T., *Excursions in Mediterranean Algiers and Tunis*, London, Sanders and Outley, 1835, 2 vol.

1836

WARDEN, M., « Esquisse du système grammatical de la langue berbère, précédée de quatre lettres sur les Etymologies berbères, adressées au président de la Société philosophique de Philadelphie par M. W. B. Hodgson », *Bulletin de la Société de géographie*, 2^e série, t. VI, 1836, pp. 65-83.

DELAPORTE, J. Honorat, « Vocabulaire berbère », *Journal asiatique*, 3^e série, t. I, 1836, pp. 97-122.

NEWMAN, Francis W., « Analysis of the Berber translation of St-Luke, and Berber grammar », *West of England literary and scientific Journal*, january 1836.

LEPSIUS, Lepsius, Richard, *Zwei sprachvergleichende Abhandlungen*,... 1. *Über die Anordnung*

und Verwandtschaft des semitischen, indischen, äthiopischen, alt-persischen und altägyptischen Alphabets. 2. Über den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwörter in der indogermanischen, semitischen und der koptischen Sprache, Berlin, F. Dümmler, 1836, 150 pp., tabl.

GRABERG DE HEMSÖ, Jacob, «Remarks on the language of the Amazirghs», *Journal of the Royal asiatic Society*, vol. 3, 1836, pp. 106-130.

1837

HODGSON, William B., «The Personnel Narrative of the Taleb, Sidi Ibrahim ben Muhammed el-Messi», *Journal of the Royal asiatic Society*, vol. 4, 1837, pp. 115-129.

GRABERG DE HEMSÖ, Jacob, «Vocabulary of names of places, etc. in Moghriba-l-Ak'sa, or the Empire of Morocco», *Journal of the Royal Geographical Society of London*, vol. 7, 1837, pp. 243-270.

GESENIUS, W. H. F., *Scripturae linguaeque Phoeniciae Monumenta quoiquot supersunt*, Lipsae, Vogel, 1837, xxviii+481+46 pp.

1838

QUATREMERE, Etienne M., «Observations sur les Numides», *Journal des savants*, 1838, pp. 397-405.

PEYSSONNEL, Jean André, *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger* / Peyssonnel et Desfontaines : publiés par M. Dureau de la Malle..., Paris, Gide, 1838, 2 vol., XXXVII-485 pp. + LII-385 pp.

DESFONTAINES, *Fragments d'un voyage dans les Régences de Tunis et d'Alger, fait de 1783 à 1786* (réédité par Dureau de la Malle, Paris, 1838 ; voir précédemment).

1839

PHARAON, Joany, *Les Cabiles de Boudgie, précédé d'un vocabulaire franco-kabyle-algérien extrait de Shaler*, Alger, Philippe, 1839, 89 pp.

KOENIG, E., *Vocabulaires appartenant à diverses contrées de l'Afrique*, Paris, 1839.

1840

SAMUDA, «Essai sur la langue des Beni-Mzabs», *Le Moniteur algérien*, 22 mars, 4 et 11 avril 1840.

AVEZAC, Marie Armand Pascal d', «Les documents recueillis jusqu'à ce jour pour l'étude de la langue berbère et sur divers manuscrits anciens en cette langue qu'il importe de rechercher», *Bulletin de la Société de géographie* 2^e série, t. XIV, 1840, pp. 223-239.

1841

BERTHELOT, Sabin, «Mémoire sur les Guanches», *Mémoires de la Société ethnologique*, t. I, 1841, pp. 129-231, pl.

DA COSTA DE MACEDO, J. J. Don, «Ethnographical remarks on the original languages of the inhabitants of the Canary Islands», *Journal of the Royal Geographical Society of London*, vol. 11, 1841, pp. 171-183.

1842

BERTHELOT, Sabin et BARKER-WEBB, Philip, *Histoire naturelle des Iles Canaries. 1 : Ethnographie et annales de la conquête*, Paris, 1842, 355 pp.

1843

SAULCY, F. de, «Lettre sur l'inscription bilingue de Thougga», *Journal asiatique*, 4^e série, t. I, 1843, pp. 85-126.

1844

NEWMANN, Francis W., «On the structure of the berber language», in J. C. Prichard, *Recherches into the physical History of Mankind*, London, t. IV (3^e éd.), 1844, pp. 617-626.

HODGSON, William B., *Notes on Northern Africa, the Sahara and Soudan*, New York, Wiley and Putnam, 1844, 111 p.

DELAPORTE, Jacques Denis, *Spécimen de la Langue berbère*. Paris, [1844], 48 pp.

VENTURE DE PARADIS, Jean Michel de, *Grammaire et Dictionnaire abrégés de la langue berbère*, édités par A. Jaubert, Paris, Imp. royale, 1844, XXIV-236 pp.

BROSSELDARD, Charles, *Dictionnaire français-berbère, dialecte écrit et parlé par les Kabâiles de la division d'Alger*, Paris, 1844, Imp. Royale, IV-656 pp. (ouvrage rédigé en collaboration de MM. Nully, Jaubert, Delaporte et Sidi-Ahmed).

BENFEY, Theodor, *Über das Verhältniss der ägyptischen Sprache zum semitischen Sprachstamm*, Leipzig, F. A. Brockhaus, 1844, XVI-367 pp.